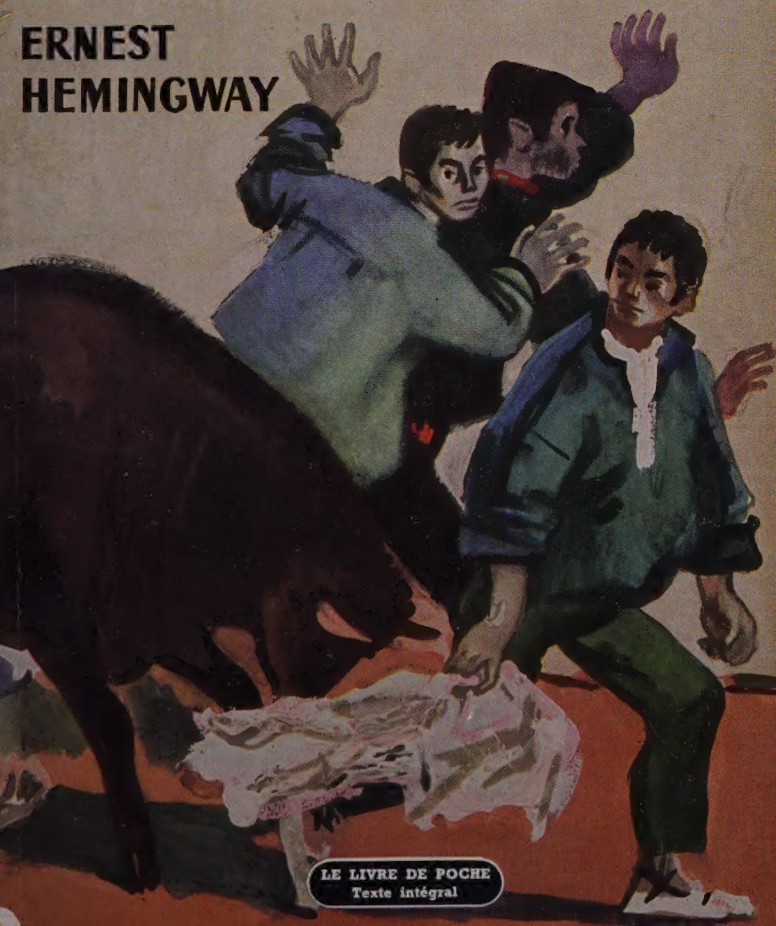


Le Soleil se lève aussi

ERNEST
HEMINGWAY



LE LIVRE DE POCHE
Texte intégral



LE SOLEIL SE LÈVE AUSSI

ŒUVRES DE ERNEST HEMINGWAY

nrf

CINQUANTE MILLE DOLLARS.

L'ADIEU AUX ARMES.

LE SOLEIL SE LÈVE AUSSI.

LES VERTES COLLINES D'AFRIQUE.

MORT DANS L'APRÈS-MIDI.

EN AVOIR... OU PAS.

DIX INDIENS.

PARADIS PERDU, *sui*vi de

LA CINQUIÈME COLONNE.

LE VIEIL HOMME ET LA MER.

Parus dans Le Livre de Poche :

L'ADIEU AUX ARMES.

POUR QUI SONNE LE GLAS.

LES NEIGES DE KILIMANDJARO.

CINQUANTE MILLE DOLLARS.

PARADIS PERDU.

LE VIEIL HOMME ET LA MER.

ERNEST HEMINGWAY

Le Soleil se lève aussi

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR M. E. COINDREAU
ET PRÉFACÉ PAR JEAN PRÉVOST

R O M A N

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard*, 1949.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.

ERNEST HEMINGWAY

Voici un écrivain, déjà illustre dans son pays, et que le nôtre n'a pas encore mis à sa place. Il n'est pas malaisé d'en découvrir les raisons.

Faites lire Cinquante mille dollars à un lecteur moyen, homme ou femme, jamais on ne refusera à ce livre ce qu'il mérite d'admiration. Personne ne songe à en nier la puissance dramatique, la manière brève et forte de voir et de peindre. On veut bien que ces récits de boxe ou de tauro-machie, que ces histoires de jockeys truqueurs ou les courtes nouvelles comme Village d'Indiens soient des chefs-d'œuvre. Tout écrivain qui connaît son métier en louera les dialogues, la progression d'effet, l'absence de rhétorique et d'effets faciles : tout un art impeccable dans sa rudesse. D'autre part, on ne peut dire de lui que trop de raffinements ou de complexités intellectuelles le réservent à une élite. Chaque vérité qu'il note au galop frappe le lecteur, n'importe quel lecteur, d'une sorte de saisissement charnel.

Mais la lectrice? Il lui arrive de trouver cela trop fort, trop dur. Non pas ce qu'il peint : elle acceptera de beaucoup d'autres des horreurs incomparablement plus féroces, à condition que la déclamation s'y mêle. Elle n'admettra pas, à moins d'être intelligente, cette rude sobriété qui est un aspect de la pudeur virile. Et la petite bourgeoise trouvera qu'il manque, dans Cinquante mille dollars, quelque chose qu'elle ne se définira pas, mais que nous pourrions aisément définir pour elle : il y manquera la présence

d'une sensibilité féminine, et un hommage à la femme. Dans son premier recueil de nouvelles, Hemingway se montrait terriblement garçon. Ce qu'il apportait de plus neuf, c'était ce que les hommes se disent lorsqu'ils sont loin des femmes, ces espèces de rudes secrets à mi-voix de l'animal moins sociable, que l'action ou le courage sont capables de rendre à demi fou. Parfois cette poésie d'oubli et de repos que près des femmes non plus nous ne connaissons pas.

Ainsi, Hemingway, admiré, n'était pas poussé par cette force plus puissante chez nous que toute critique : les conversations autour du thé, l'éloge d'une bouche élégante. L'écrivain du monde entier qui au début de ce siècle a fait preuve du plus grand génie — Knut Hamsun — a subi chez nous la même injustice : lui aussi nous apportait l'homme différent de la femme, l'adorant ou en mourant sans s'abaisser, ennemi de lui-même parce que rien ne pourrait l'abattre que lui-même et qu'il sent un besoin sourd de sa destruction. La gloire de Hamsun, comme la jeune renommée d'Hemingway, a pu sans doute se répandre en des pays où les femmes créent comme chez nous la renommée littéraire : pays du Nord ou Etats-Unis ; mais parce que, dans ces pays qui nous ont enseigné la beauté des souliers larges, des étoffes lourdes et la coquetterie de la pipe, les femmes savent approuver d'un garçon qu'il soit tout à fait garçon.

Le soleil se lève aussi, sans rien renier de cette grandeur sobre et farouche des premiers livres d'Hemingway, touchera sans doute davantage les femmes : c'est de l'amour qu'il est question, vu à travers les plus durs barreaux de prison qu'un homme ait jamais sentis contre la poussée de ses désirs.

Mais ce livre aura besoin d'avertissement pour plus d'un lecteur. Et c'est pourquoi j'ai accepté de présenter l'ouvrage de plus grand que moi.

Ce roman dont les héros — y compris la femme — boivent et sont ivres à presque tous les chapitres ; ce roman dont presque toutes les descriptions offrent les

voiles de l'ébriété agréable, ou les terribles feux tournants de l'ivresse emportée, ne le prenez pas comme le récit de vacances de quelques Américains en France et en Espagne, ni comme un livre pittoresque. Ce narrateur si bref et si désinvolte lorsqu'il parle de lui, et qui raconte à mots couverts un accident de guerre dont il jure à tous ne pas se soucier, ne le prenez pas au mot un instant. Le ton dégagé avec lequel il parle de cette femme et de ses amants, écoutez-le avec plus de soin, et devinez enfin ce qu'il cache.

Ce que peint cette voix indifférente, et de temps en temps éraillée, c'est l'enfer.

C'est pis que la misère, pis que la lèpre et que la cécité, car cela garde toute l'apparence de la vie normale, car cela laisse place à toutes les tentations de la vie, et, après chaque tentation, au désespoir.

Voici justement l'espèce d'homme pour qui cette vie sera plus terrible que pour tous les autres. Il a l'horreur des pédérastes, horreur physique et non raisonnée; il a certainement horreur aussi de cette sorte d'inversion, de ces caresses de femme à femme à quoi l'homme s'humilie quelquefois et qui seraient sa dernière ressource. On entrevoit que toutes les qualités viriles ici se changent en tourments : il a le jugement dur et le mépris facile : il faut presque toujours qu'il se taise, car la moindre ironie peut lui retirer la qualité d'homme, même à ses propres yeux; il a horreur de la pitié et, quand on l'interroge, il proteste de son indifférence, lui qui n'a jamais cessé de songer à l'amour. Il reste cynique, lui qu'aucune joie cynique n'atteint plus, lui qui accourt de deux cents lieues, sans espoir, au premier signe de la femme aimée. Lui, qui ne vit plus que par le cœur et l'esprit, ne laisse voir son cœur que par quelques haussements d'épaules; cynisme, lorsqu'il donne la femme aimée au moins indigne? Sacrifice? Il ne daigne ni le dire, ni même le penser. Cynisme qui achève de le désarmer, et qui est seulement une pudeur du cœur plus forte que celle de la chair, pudeur virile.

Etude d'un cas spécial, et intéressant surtout parce qu'il

est douloureux? C'est ce que Stendhal, sur un cas analogue et voisin, avait tenté dans *Arnance*. Mais surtout un point de vue curieux qui permettait à Hemingway de revoir et de traiter d'un biais nouveau toute la psychologie masculine, et d'y faire, avec cette sûreté presque cruelle d'imagination qui est son don particulier, de nouvelles et de dures découvertes.



Il y a huit ans que je connais personnellement Ernest Hemingway. Quand je reste longtemps sans le voir, je trouve du moins chez ses amis de Paris des lettres, des anecdotes, des photos : il vient de pêcher un saumon plus grand que lui et le rapporte sur son dos; il a chassé l'ours, en grand batailleur qu'il est. A ce que me dit Sylvia Beach, ni l'ours ni lui ne sont sortis contents de la rencontre. Souvent il est aux sports d'hiver, — l'un des premiers étrangers qui aient fréquenté le Tyrol. Parfois à Paris, plus simple qu'il ne convient à un écrivain célèbre, sans même cet air de modestie qui semble dire : j'ai une grandeur à cacher. Nonchalant, étendant ses grands bras avec une magnifique aptitude au repos, comme tous ceux qui ont connu les vraies fatigues. Bon mangeur et buveur, mais connaisseur et d'un coffre solide, nullement le touriste anglo-saxon qui s'enivre au troisième verre, sans savoir ce qu'il a bu. Toujours adapté à toutes les circonstances, par une sorte de grâce physique, et sans aucun effort apparent de l'esprit.

J'ai boxé contre lui, il y a quelques années. Son coup de poing, aisé et dur, était celui d'un professionnel, son sang-froid restait superbe, même quand, plus petit que lui et de masse égale, je passais sous sa garde pour frapper au corps : il se dégageait d'un geste prompt, mais calme, tout pareil à un coup de godille, puis ma tête de nouveau devait subir le martellement de ses poings. Il se blessa, et m'en informa sans un geste, avec un parfait sang-froid : j'aurais douté de lui si je n'avais vu, sitôt le gant retiré, sa main gonflée. A sa place, la douleur m'aurait sans doute

arraché une grimace, peut-être un gémissement. Ce grand garçon m'apparut vraiment parfait, sous son air négligé.

J'appris de même, en plusieurs occasions, sa puissance de travail, son cran devant la vie. Il n'avait pas encore tout à fait triomphé à ce moment-là; son premier recueil de nouvelles était seul paru. Dans son pays, par bonheur, les écrivains n'avancent pas principalement à l'ancienneté. Toutes ces puissances réunies, gouvernées avec acharnement, lui valaient en deux ou trois ans ce triomphe mérité, et, ce qu'il souhaitait davantage encore, la liberté suprême : le droit de choisir ses sujets, sa manière, ses lieux de séjour, ses amitiés.

Il m'excusera de dire ici qu'il est père d'un petit gail-lard robuste et de ressemblance garantie : comment pourrais-je indiquer, sans cela, que je retrouve bien des traits de son rude et superbe caractère dans le malheureux héros du Soleil se lève aussi? C'est une réduction et une mise au désespoir de lui-même qu'il semble avoir tentée là. Il n'y avait pas moyen, autrement, de donner à ce livre ce lyrisme secret et douloureux. A-t-il rêvé de ce genre de mort comme d'autres rêvent de la mort véritable? A-t-il voulu étaler la faiblesse de l'orgueil masculin, en montrant à quel dérisoire détail tiennent les droits de cet orgueil? Certainement pas. Hemingway n'a rien d'un moraliste, et très peu de chose d'un analyste. Je crois qu'il s'est mis dans la peau de son malheureux eunuque par déguisement, par goût de se transposer, pour mieux se sentir lui-même à la fin de ce jeu. Il a dû se déguiser pour le même plaisir que les Dieux antiques, lorsqu'ils prenaient la figure de mendians, circulaient en déchus parmi les hommes, avec un sourire secret. Voilà du moins ce que j'ai besoin de me dire, pour que ce livre qui semble indifférent, et dont les Français feraient un conte grivois, ne me soit pas trop douloureux.

JEAN PRÉVOST

CHAPITRE PREMIER

Il fut un temps où Robert Cohn était champion de boxe, poids moyen, à l'université de Princeton. N'allez pas croire que je me laisse impressionner par un titre de boxe, mais, pour Cohn, la valeur en était énorme. Il n'aimait pas du tout la boxe. En fait, il la détestait, mais il l'avait apprise péniblement et à fond pour contrebalancer le sentiment d'infériorité et de timidité qu'il ressentait en se voyant traité comme un juif, à Princeton. Il éprouvait une sorte d'intime réconfort à l'idée qu'il pourrait descendre tous ceux qui le traiteraient avec impertinence, bien que, étant très timide et foncièrement bon garçon, il n'eût jamais boxé qu'au gymnase. C'était l'élève le plus brillant de Spider Kelly. Spider Kelly enseignait à tous ses jeunes gentlemen, qu'ils pesassent cent cinq ou deux cent cinq livres, à boxer comme des poids plume. Cette méthode semblait convenir à Cohn. Il était vraiment très rapide. Il était si bon que Spider ne tarda pas à le faire se mesurer avec des gens trop forts pour lui. Son nez en fut aplati à jamais, et cela contribua à augmenter le dégoût de Cohn pour la boxe. Il n'en retira pas moins une espèce de satisfaction assez étrange et, à coup sûr, son nez s'en trouva embelli. Pendant sa dernière année à Princeton, il lut trop et se mit à porter des lunettes. Je n'ai jamais rencontré personne de sa promotion qui se souvînt de lui, on ne se rappelait même plus qu'il avait été champion de boxe, poids moyen.

Je me méfie toujours des gens francs et simples, surtout quand leurs histoires tiennent debout, et j'ai toujours soupçonné que Robert Cohn n'avait peut-être jamais été champion de boxe, poids moyen, que c'était peut-être un cheval qui lui avait marché sur la figure, ou que sa mère avait peut-être eu peur ou qu'elle avait vu quelque chose ou que peut-être, dans son enfance, il s'était heurté quelque part. Mais, finalement, quelqu'un vérifia l'histoire de Spider Kelly. Spider Kelly, non seulement se rappelait Cohn, mais il s'était souvent demandé ce qu'il était devenu.

Par son père, Robert Cohn appartenait à une des plus riches familles juives de New York et, par sa mère, à une des plus vieilles. A l'école militaire où il avait préparé ses examens d'entrée à Princeton, tout en s'acquittant fort bien de son rôle de trois quarts aile dans l'équipe de football, personne ne lui avait rappelé la race dont il était issu. Personne ne lui avait jamais fait sentir qu'il était juif et, par suite, différent des autres, jusqu'au jour où il entra à Princeton. C'était un gentil garçon, cordial et très timide, et il en conçut de l'amertume. Il réagit en boxant, et il sortit de Princeton avec le sentiment pénible de ce qu'il était et un nez aplati. Et il se laissa épouser par la première jeune fille qui le traita gentiment. Il resta marié cinq ans, eut trois enfants, perdit la majeure partie des cinquante mille dollars que son père lui avait laissés (le reliquat des biens étant allé à sa mère), acquit une dureté assez déplaisante par suite des tristesses de sa vie conjugale avec une femme riche, et, juste au moment où il avait décidé de quitter cette femme, c'est elle qui s'était enfuie avec un miniaturiste. Comme il y avait déjà bien des mois qu'il songeait à abandonner sa femme, mais qu'il ne l'avait jamais fait, trouvant trop cruel de la priver de sa compagnie, son départ lui fut une surprise des plus salutaires.

Le divorce fut prononcé et Robert Cohn partit pour la Californie. Il y tomba au milieu d'un groupe de littérateurs et, comme il avait encore un peu des cinquante mille dollars, il ne tarda pas à subventionner une revue d'art. La revue commença à paraître à Carmel, en Californie, et

finit à Provincetown, dans l'Etat de Massachusetts. A cette époque, Cohn, qui avait été considéré purement comme un ange et dont le nom figurait en première page simplement comme membre du comité consultatif, était devenu seul et unique rédacteur. L'argent était à lui et il découvrit qu'il aimait l'autorité que confère le titre de rédacteur. Il fut tout triste le jour où, le magazine étant devenu trop coûteux, il lui fallut y renoncer.

A ce moment-là, cependant, il avait d'autres sujets de préoccupation. Il s'était laissé accaparer par une dame qui, grâce au magazine, comptait bien arriver à la gloire. Elle était fort énergique et Cohn n'avait jamais manqué une occasion de se laisser accaparer. De plus, il était sûr qu'il en était amoureux. Quand la dame s'aperçut que le magazine n'irait pas bien loin, elle en voulut un peu à Cohn et elle pensa que mieux valait profiter de ce qui restait tant qu'il y avait quelque chose dont on pût profiter. Elle insista donc pour qu'ils allassent en Europe où Cohn pourrait écrire. Ils allèrent en Europe où la dame avait été élevée et ils y restèrent trois ans. Pendant ces trois années, la première passée en voyage, les deux autres à Paris, Robert Cohn eut deux amis, Braddocks et moi. Braddocks était son ami littéraire. J'étais son ami de tennis.

La dame à laquelle il appartenait — elle s'appelait Frances — s'aperçut à la fin de la deuxième année que ses charmes diminuaient, et son attitude envers Robert passa d'une possession nonchalante mêlée d'exploitation à la ferme résolution de se faire épouser. Cependant, la mère de Robert faisait à son fils une pension de trois cents dollars par mois. Pendant deux ans et demi, je ne crois pas que Robert Cohn ait jamais levé les yeux sur une autre femme. Il était assez heureux sauf que, comme bien des gens qui vivent en Europe, il aurait préféré vivre en Amérique, et il avait découvert l'art d'écrire. Il écrivit un roman et, à vrai dire, ce roman n'était pas aussi mauvais que les critiques le prétendirent plus tard. Néanmoins, ce n'était pas un bon roman. Il lut beaucoup de livres,

joua au bridge, joua au tennis et boxa dans un gymnase de quartier.

Je remarquai pour la première fois l'attitude de la dame à son égard, un soir où nous avons dîné tous les trois ensemble. Nous avons dîné au restaurant Lavenue et nous étions ensuite allés prendre le café au café de Versailles. Nous avons pris plusieurs fines après le café, et j'annonçai mon intention de partir. Cohn avait parlé d'aller passer la fin de la semaine quelque part, tous les deux. Il voulait quitter la ville et faire une grande randonnée à pied. Je suggérai d'aller en avion jusqu'à Strasbourg et de monter ensuite à pied à Sainte-Odile, ou à quelque autre site d'Alsace.

— Je connais une femme à Strasbourg qui pourra nous faire visiter la ville, dis-je.

Quelqu'un me décocha un coup de pied sous la table. Je crus que c'était par hasard et je continuai :

— Voilà deux ans qu'elle est là-bas, et elle connaît tout ce qu'il y a à voir dans la ville. C'est une femme épatante.

Je reçus un nouveau coup de pied sous la table et, levant les yeux, je vis Frances, la dame de Robert, le menton en l'air, le visage dur.

— Et puis, après tout, dis-je, pourquoi aller à Strasbourg? Nous pourrions tout aussi bien aller à Bruges ou dans les Ardennes.

Cohn parut soulagé. Je ne reçus pas de coup de pied. Je souhaitai le bonsoir et partis. Cohn dit qu'il voulait acheter un journal et qu'il allait m'accompagner jusqu'au coin de la rue.

— Bon Dieu! dit-il, pourquoi as-tu été parler de cette femme de Strasbourg? Tu ne voyais donc pas Frances?

— Non, je n'avais pas idée. Qu'est-ce que ça peut bien foutre à Frances que je connaisse une Américaine à Strasbourg?

— Oh! peu importe. N'importe quelle femme. Je ne pourrai pas y aller, voilà tout.

— Ne dis donc pas de bêtises.

— Tu ne connais pas Frances. Une femme, quelle qu'elle soit. Tu n'as pas vu la tête qu'elle faisait?

— Eh bien! dis-je, on ira à Senlis.

— Ne te fâche pas.

— Je ne me fâche pas. Senlis est très bien. Nous pourrions descendre au Grand Cerf. Nous nous promènerons dans les bois et puis nous rentrerons tranquillement chez nous.

— Bon, ça me va.

— Alors, à demain, au tennis, dis-je.

— Bonne nuit, Jake, dit-il.

Et il se dirigea vers le café.

— Tu as oublié de prendre ton journal, dis-je.

— C'est vrai.

Il m'accompagna jusqu'au kiosque, au coin de la rue.

— Tu n'es pas fâché contre moi, Jake?

Il se retourna, le journal à la main.

— Mais non, je n'ai aucune raison.

— A demain, au tennis, dit-il.

Je le regardai s'en retourner au café, le journal à la main. Il m'était plutôt sympathique et, évidemment, la vie avec elle n'était pas toujours rose.

CHAPITRE II

CET hiver-là, Robert Cohn partit pour l'Amérique avec son roman qui fut accepté par un assez bon éditeur. Ce voyage occasionna, paraît-il, une scène terrible, et c'est alors, je crois, que Frances le perdit, car plusieurs femmes furent gentilles avec lui à New York et, quand il revint, il n'était plus le même. Il était plus enthousiaste que jamais sur l'Amérique, et il n'était plus si simple, et il n'était plus si gentil. Son éditeur avait un peu trop loué son roman et ça lui était monté à la tête. Puis, plusieurs

femmes avaient fait de leur mieux pour lui être agréables et ses horizons s'en étaient trouvés changés. Pendant quatre ans, il avait strictement borné ses horizons à sa femme. Pendant trois ans, ou près de trois ans, il n'avait connu que Frances. Je suis sûr que dans sa vie il n'avait jamais connu l'amour.

Il s'était marié au sortir de la triste existence qu'il avait eue à l'université, et Frances l'avait pris au sortir de sa découverte qu'il n'avait pas été tout pour sa première femme. Il n'était pas encore amoureux, mais il se rendait compte qu'il exerçait une certaine attraction sur les femmes, et que le fait qu'une femme s'attachait à lui et désirait vivre avec lui n'était pas simplement un miracle divin. Sa transformation fut telle qu'il n'était plus si agréable à fréquenter. De plus, ayant joué au bridge à des tarifs trop élevés pour lui chez ses amis de New York qui jouaient gros jeu, il avait eu de la chance et avait gagné plusieurs centaines de dollars. Cela l'avait rendu assez fat en matière de bridge et il disait souvent que, en cas de nécessité, un homme pouvait toujours gagner sa vie en jouant au bridge.

Il y avait encore autre chose. Il avait lu W. H. Hudson. On pourrait croire que c'est une occupation bien innocente, mais Cohn avait lu et relu *The Purple Land*. Or, *The Purple Land* est un livre désastreux si on le lit trop tard. On y voit les magnifiques et fictives aventures amoureuses d'un parfait gentleman anglais dans un pays intensément romantique dont le décor est peint au mieux. Qui prend ce livre à trente-quatre ans, comme un guide de la vie, court à peu près les mêmes dangers que celui qui ferait au même âge son entrée dans Wall Street, frais émoulu d'un couvent français et pourvu de la série complète des livres les plus pratiques de H. Alger. Cohn, à ce que je crois, avait pris chaque mot de *The Purple Land* au pied de la lettre, comme s'il se fût agi d'un rapport de R. G. Dun. Il ne faudrait cependant pas vous méprendre. Il faisait bien quelques réserves, mais, pris en bloc, le livre lui paraissait sensé. Il n'en fallait pas plus pour le déchaî-

ner. Je ne compris à quel point il était déchaîné que le jour où il se présenta à mon bureau.

— *Hello!* Robert, dis-je. Tu viens me distraire?

— Aimerais-tu aller en Amérique du Sud, Jake? dit-il.

— Non.

— Pourquoi ça?

— Je ne sais pas. Ça ne m'a jamais rien dit. Trop cher. Et puis, tu peux voir tous les Sud-Américains que tu veux à Paris.

— Ce ne sont pas les vrais Sud-Américains.

— Ils me semblent rudement vrais à moi.

J'avais à envoyer, par le train spécial d'un bateau, mon courrier hebdomadaire de nouvelles, et je n'en avais écrit que la moitié.

— As-tu appris quelque scandale? demandai-je.

— Non.

— Pas de divorces parmi tes hautes relations?

— Non. Ecoute, Jake. Si je me chargeais de toutes les dépenses, m'accompagnerais-tu en Amérique du Sud?

— Pourquoi moi?

— Tu sais l'espagnol. Et ce serait plus amusant à deux.

— Non, dis-je. Je me plais ici et l'été je vais en Espagne.

— Toute ma vie j'ai rêvé d'un voyage comme ça, dit Cohn. (Il s'assit). Je deviendrai vieux avant d'avoir pu le faire.

— Ne dis donc pas de bêtises, dis-je. Tu peux aller partout où tu veux. Tu as de l'argent plein tes poches.

— Je sais. Mais je ne peux pas me mettre en route.

— Ne t'en fais pas, dis-je. En somme, tous les pays, ça ressemble au cinéma.

Mais j'avais pitié de lui. Il était salement touché.

— Je ne peux pas m'habituer à cette idée que ma vie s'écoule si vite et qu'en réalité je ne la vis pas.

— Personne ne vit complètement sa vie, sauf les toréadors.

— Les toréadors ne m'intéressent pas. C'est une vie anormale. Je veux aller à la campagne, dans l'Amérique du Sud. Nous pourrions faire un voyage épatant.

— Tu n'as jamais songé à aller chasser dans les possessions anglaises d'Afrique?

— Non, je n'aimerais pas ça.

— C'est un endroit où j'irais bien avec toi.

— Non, ça ne m'intéresse pas.

— C'est parce que tu n'as jamais lu de livres là-dessus. Tu devrais lire un de ces livres pleins d'histoires d'amour avec de belles princesses d'un noir luisant.

— Je veux aller en Amérique du Sud.

Il avait cette caractéristique bien juive d'être très entêté.

— Descendons prendre quelque chose.

— Tu ne travailles pas?

— Non, dis-je.

Nous descendîmes au café du rez-de-chaussée. J'avais découvert qu'il n'y avait pas de meilleur moyen pour se débarrasser des amis. Après avoir pris un verre, vous n'aviez qu'à dire : « Ah! maintenant, il faut que je remonte. J'ai quelques câbles à envoyer », et le tour était joué. Il est très important d'avoir ainsi d'élégantes échappatoires dans le métier de journaliste où un des principes les plus essentiels de l'éthique consiste à avoir toujours l'air de ne rien faire. Bref, nous descendîmes au bar et nous prîmes un whisky-soda. Cohn regardait les bouteilles sur leurs étagères tout autour de la salle.

— C'est un bon endroit, dit-il.

— Ce n'est pas l'alcool qui manque, approuvai-je.

— Ecoute, Jake. (Il se pencha sur le comptoir.) Est-ce que tu n'as jamais la sensation que toute ta vie s'écoule et que tu n'en profites pas? Est-ce que tu te rends compte que tu as déjà vécu à peu près autant qu'il te reste à vivre?

— Oui, de temps à autre.

— Sais-tu que, dans trente-cinq ans environ, nous serons morts?

— Qu'est-ce que ça peut bien foutre, Robert? Qu'est-ce que ça peut bien foutre?

— Je parle sérieusement.

— C'est une chose qui ne me préoccupe guère, dis-je.

— Ça devrait.

— Je me suis fait assez de bile autrefois. Maintenant, c'est fini. Je ne m'en fais plus.

— Enfin, je veux aller en Amérique du Sud.

— Ecoute, Robert, changer de pays, ça ne sert à rien. J'ai essayé tout ça. Ce n'est pas parce que tu iras d'un endroit dans un autre que tu échapperas à toi-même. Ça ne donne aucun résultat.

— Mais, tu n'as jamais été en Amérique du Sud.

— Au diable ton Amérique du Sud. Si tu y allais dans l'état d'esprit où tu es à présent, ce serait exactement la même chose. On est très bien ici. Pourquoi ne vivrais-tu pas ta vie à Paris?

— J'en ai marre de Paris. J'en ai marre du Quartier.

— Evite le Quartier. Vadrouille un peu tout seul. Tu verras bien ce qui arrivera.

— Il ne m'arrive jamais rien. Une fois, je me suis promené seul toute la nuit, et il ne m'est rien arrivé, sauf un agent cycliste qui m'a arrêté pour me demander mes papiers.

— Et la ville n'était pas jolie, la nuit?

— Je n'aime pas Paris.

Et voilà. J'avais pitié de lui, mais il n'y avait rien à faire parce que vous vous heurtiez tout de suite aux deux idées contre lesquelles il était buté : l'Amérique du Sud le guérirait et il n'aimait pas Paris. La première idée, il l'avait prise dans un livre, et c'est dans un livre aussi, probablement, qu'il avait pris la seconde.

— Ah! dis-je, il faut que je remonte. J'ai quelques câbles à envoyer.

— Il faut vraiment que tu partes?

— Oui, il faut que j'envoie ces câbles.

— Est-ce que ça t'embêterait que je monte m'asseoir dans ton bureau?

— Mais non, viens.

Il s'assit dans la pièce qui donnait sur la rue et se mit à lire les journaux. Le rédacteur, l'éditeur et moi tra-

vaillâmes assidûment pendant deux heures. Ensuite, je triai les différentes copies, ajoutai une signature, mis le tout dans deux grandes enveloppes en papier de Manille et sonnai le chasseur pour les lui faire porter à la gare Saint-Lazare. Je passai dans l'autre pièce et y trouvai Robert Cohn endormi dans le grand fauteuil. Il dormait, la tête sur les bras. Cela me faisait de la peine de le réveiller, mais je voulais fermer le bureau et décamper. Je posai ma main sur son épaule. Il secoua la tête.

— Je ne peux pas le faire, dit-il en enfonçant la tête plus profondément dans ses bras. Je ne peux pas le faire. Rien ne pourra me le faire faire.

— Robert, dis-je en le secouant par l'épaule.

Il leva les yeux. Il sourit, cligna les yeux.

— Est-ce que je parlais tout haut?

— Oui. Quelque chose. Ça n'était pas très clair.

— Bon Dieu, quel sale rêve!

— C'est la machine à écrire qui t'a endormi?

— Probablement. Je n'ai pas dormi la nuit dernière.

— Qu'as-tu donc fait?

— Causé, dit-il.

Je pouvais me l'imaginer. J'ai la sale habitude d'imaginer les scènes d'alcôve de mes amis. Nous allâmes prendre l'apéritif au café Napolitain, tout en regardant la foule de chaque soir sur le boulevard.

CHAPITRE III

LA soirée de printemps était chaude et, après que Robert fut parti, je restai assis à une table, à la terrasse du Napolitain. Je regardais la nuit tomber, les annonces lumineuses s'allumer, les signaux de circulation rouges et verts, la foule des passants, les chevaux de fiacre trottant le long

de la file serrée des taxis, et les *poules* (1) qui, seules ou par deux, passaient, en quête de leur repas du soir. J'observai une jolie fille qui passa devant ma table. Je la vis s'éloigner sur le boulevard et je la perdis de vue. J'en observai une autre et je vis la première qui revenait. Elle repassa encore une fois et nos regards se croisèrent. Alors, elle s'approcha et s'assit à ma table. Le garçon vint à nous.

— Qu'est-ce tu prends? dis-je.

— Un Pernod.

— Ce n'est pas bon pour les petites filles.

— Petite fille toi-même. *Dites, garçon, un Pernod.*

— Un Pernod pour moi aussi.

— Alors, demanda-t-elle, tu vas faire la fête?

— Naturellement, et toi?

— J'sais pas. On n'sait jamais dans cette ville.

— Tu n'aimes pas Paris?

— Non.

— Pourquoi ne vas-tu pas ailleurs?

— Y a pas d'autre endroit où aller.

— Eh bien! voilà ce que j'appelle être heureuse!

— Heureuse, j't'en fous!

Le Pernod est une imitation verdâtre d'absinthe. Quand on y ajoute de l'eau, la teinte en devient laiteuse. Ça a goût de réglisse et ça vous donne un bon coup de fouet, mais la dépression qui suit n'en est que plus grande. Nous buvions, assis, et la fille semblait maussade.

— Alors, dis-je, tu ne vas pas me payer à dîner?

Elle ébaucha un sourire et je vis pourquoi elle se faisait un devoir de ne pas rire. Quand elle fermait la bouche elle était plutôt jolie. Je payai les soucoupes et nous avançâmes vers la chaussée. Je hélai un fiacre et le cocher vint se ranger contre le trottoir. Bercés doucement dans le fond du fiacre qui s'en allait cahin-caha, nous remontâmes l'avenue de l'Opéra devant les portes fermées des

(1) Les mots français et espagnols en italiques se trouvent dans l'original. (N. D. T.)

magasins aux devantures éclairées. L'avenue, large et lumineuse, était presque déserte. Le fiacre passa devant les bureaux du *New York Herald* dont la devanture est pleine d'horloges.

— A quoi servent toutes ces horloges? demanda-t-elle.

— Elles indiquent l'heure dans les diverses parties de l'Amérique.

— Essaie pas de me charrier.

Nous quittâmes l'avenue pour prendre la rue des Pyramides et, traversant l'encombrement de la rue de Rivoli, nous pénétrâmes dans les Tuileries par une voûte sombre. Elle se blottit contre moi et je la pris par la taille. Elle me regardait, attendant un baiser. Elle avança la main et me toucha, mais je repoussai sa main.

— Pas ça.

— Pourquoi? Tu es malade?

— Oui.

— Tout le monde est malade. Moi aussi, je suis malade.

Nous sortîmes des Tuileries dans la lumière, nous traversâmes la Seine et nous montâmes la rue des Saints-Pères.

— Tu ne devrais pas boire de Pernod si tu es malade.

— Toi non plus.

— Oh! moi, ça n'a pas d'importance. Ça n'a pas d'importance pour une femme.

— Comment t'appelles-tu?

— Georgette. Et toi?

— Jacob.

— C'est un nom flamand.

— Américain aussi.

— Tu n'es pas Flamand?

— Non, Américain.

— Tant mieux. Je déteste les Flamands.

Nous arrivions au restaurant. Je criai au cocher d'arrêter. Nous descendîmes et Georgette ne trouva pas que l'endroit avait bonne allure.

— Il n'a pas l'air de grand-chose ce restaurant.

— Non, dis-je, tu aimerais peut-être mieux aller chez

Foyot? Pourquoi ne gardes-tu pas le sapin pour t'y faire conduire?

Je l'avais raccrochée avec la vague idée sentimentale que ce serait agréable de manger avec quelqu'un. Il y avait bien longtemps que je n'avais mangé avec une *poule*, et j'avais oublié combien ça pouvait être embêtant. Nous entrâmes dans le restaurant et, passant devant Mme Lavigne, à la caisse, nous nous installâmes dans une petite salle. Georgette se dérida un peu en mangeant.

— Ce n'est pas mal ici, dit-elle. Ce n'est pas très chic, mais la nourriture est convenable.

— Meilleure qu'à Liège.

— A Bruxelles, tu veux dire.

Nous prîmes une autre bouteille de vin et Georgette lâcha une plaisanterie. Elle sourit, montra toutes ses mauvaises dents, et nous trinquâmes.

— T'as l'air d'un brave type, dit-elle. C'est dommage que tu sois malade. On s'entend bien tous les deux. Qu'est-ce que tu as, à au fait?

— J'ai été blessé à la guerre.

— Oh! cette sale guerre!

Vraisemblablement, nous aurions continué, nous aurions discuté la guerre, convenant que c'était une vraie calamité pour la civilisation et qu'il aurait mieux valu l'éviter. Je ne m'amusais guère, mais juste à ce moment quelqu'un m'appela de la salle voisine.

— Barnes! Eh! Barnes! Jacob Barnes!

— C'est un de mes amis qui m'appelle, expliquai-je.

Et je sortis.

C'était Braddocks, assis à une grande table avec toute une bande, Cohn, Frances Clyne, Mrs. Braddocks et plusieurs personnes que je ne connaissais pas.

— Vous venez danser, hein? demanda Braddocks.

— Danser?

— Mais oui, les dancings. Vous ne savez donc pas que nous les avons ressuscités? intervint Mrs. Braddocks.

— Il faut venir, Jake. Nous y allons tous, dit Frances, du bout de la table.

Elle était grande et souriait.

— Mais, naturellement, il viendra, dit Braddocks. Venez prendre le café avec nous, Barnes.

— Entendu.

— Et amenez votre amie, dit Mrs. Braddocks en riant.

Elle était Canadienne, et possédait cette aisance sociale si gracieuse des femmes de son pays.

— Merci, nous venons, dis-je.

Je retournai dans la petite salle.

— Qu'est-ce que c'est tes amis? demanda Georgette.

— Des écrivains et des artistes.

— Il y en a des tas de ce côté de l'eau.

— Trop.

— Je trouve aussi. Pourtant il y en a qui gagnent de l'argent.

— Oh! oui.

Nous achevâmes de boire et de manger.

— Allons, dis-je, allons prendre le café avec les autres.

Georgette ouvrit son sac à main, fit quelques passes sur sa figure, tout en se regardant dans une petite glace, rectifia ses lèvres avec du rouge et redressa son chapeau.

— Voilà, dit-elle.

Nous entrâmes dans la salle pleine de monde, et Braddocks et les hommes à sa table se levèrent.

— Permettez-moi de vous présenter ma fiancée, Mlle Georgette Leblanc, dis-je.

Georgette montra son merveilleux sourire et tout le monde se serra la main.

— Etes-vous parente de Georgette Leblanc, la cantatrice? demanda Mrs. Braddocks.

— *Connais pas*, répondit Georgette.

— Mais pourtant, vous portez le même nom, insista cordialement Mrs. Braddocks.

— Non, dit Georgette, pas du tout. Je m'appelle Hobin.

— Mais M. Barnes vous a présentée comme Mlle Georgette Leblanc. J'en suis tout à fait sûre, insista Mrs. Braddocks, qui, toute excitée de parler français, pouvait fort bien n'avoir aucune idée de ce qu'elle disait.

— C'est un idiot, dit Georgette.

— Oh! je vois, c'était une plaisanterie, dit Mrs. Braddocks.

— Oui, dit Georgette. Faut rire.

— Henry, vous avez entendu? cria Mrs. Braddocks à son mari, à l'autre bout de la table, M. Barnes a présenté sa fiancée sous le nom de Georgette Leblanc, alors qu'en réalité elle s'appelle Hobin.

— Mais, naturellement, ma chère, Mlle Hobin. Il y a un temps infini que je la connais.

— Oh! Mademoiselle Hobin, cria Frances Clyne qui parlait français très vite, sans paraître aussi fière ni aussi étonnée que Mrs. Braddocks en constatant que c'était vraiment du français. Il y a longtemps que vous êtes à Paris? Vous vous y plaisez? Vous adorez Paris, n'est-ce pas?

— Qui c'est-y celle-là? dit Georgette en se tournant vers moi. Faut-il que je lui parle?

Elle se retourna vers Frances qui, assise, souriante, les mains croisées, la tête perchée sur son long cou, fronçait les lèvres, toute prête à reprendre la parole.

— Non, je n'aime pas Paris. C'est cher et sale.

— Vraiment? Moi, je trouve que c'est extraordinaire-ment propre. Une des villes d'Europe les plus propres.

— Moi, je trouve que c'est sale.

— Comme c'est curieux! Mais il n'y a peut-être pas très longtemps que vous êtes ici.

— Bien assez longtemps.

— Mais on y trouve des gens très gentils. Vous ne pouvez pas le nier.

Georgette se tourna vers moi.

— Ils sont gentils, tes amis.

Frances était un peu ivre et aurait voulu continuer, mais le café arriva, et Lavigne avec les liqueurs, après quoi, tout le monde sortit pour se rendre au dancing des Braddocks.

Le dancing était un *bal musette* de la rue de la Montagne-Sainte-Genève. Cinq nuits par semaine, la classe ouvrière du quartier du Panthéon allait y danser. Une

nuit par semaine, c'était un club de danse. Le lundi soir, l'établissement était fermé. Quand nous arrivâmes, il n'y avait presque personne, sauf le sergent de ville, assis près de la porte, la femme du propriétaire, derrière le zinc, et le propriétaire lui-même. Leur fille descendait l'escalier comme nous arrivions. Il y avait de longues banquettes, et des tables traversaient la salle. Tout au bout, se trouvait le parquet de danse.

— Les gens devraient bien arriver plus tôt, dit Mrs. Braddocks.

La fille des patrons s'approcha et s'enquit de ce que nous voulions boire. Le patron se hissa sur un grand tabouret et se mit à jouer de l'accordéon. Il avait un chapelet de grelots autour d'une cheville et, tout en jouant, il battait la mesure avec son pied. Tout le monde se mit à danser. Il faisait chaud et, la danse finie, nous étions tous en nage.

— Bon Dieu! dit Georgette, vous parlez d'une boîte pour suer.

— Il fait chaud.

— Chaud, bon Dieu!

— Enlève ton chapeau.

— C'est une bonne idée.

Quelqu'un invita Georgette à danser et j'allai au bar. Il faisait vraiment très chaud et, dans la nuit chaude, la musique de l'accordéon était agréable. Je bus un bock, debout sur le seuil, dans la brise fraîche de la rue. Deux taxis descendaient la rue en pente. Ils s'arrêtèrent devant le bal. Il en sortit un groupe de jeunes gens, les uns en chandail, les autres en bras de chemise. Dans la lumière de la porte, je pouvais distinguer leurs mains, leurs chevelures ondulées et fraîchement lavées. L'agent, debout à la porte, me regarda et sourit. Ils entrèrent. Comme ils entraient, dans la lumière, je vis des mains blanches, des cheveux ondulés, des visages blancs, tout cela grimaçant, gesticulant, papotant. Brett était avec eux. Elle était charmante et semblait à son aise dans ce milieu.

L'un d'eux aperçut Georgette et dit :

— Ma parole, voilà une vraie grue. Je vais danser avec elle. Lett. Tu vas voir.

Le grand brun qui s'appelait Lett dit :

— Voyons, ne fais pas de folies.

Le blond ondulé répondit :

— Ne t'inquiète donc pas, ma chère.

Et c'est avec ça qu'était Brett!

J'étais furieux. Du reste, les hommes de cette espèce me mettaient toujours en fureur. Je sais bien qu'on les dit très amusants et qu'il faut être tolérant, mais j'aurais aimé tomber sur l'un d'eux, n'importe lequel, rien que pour secouer ces airs supérieurs et cette poseuse affectation. Au lieu de cela, je descendis la rue et pris un autre bock au bar du bal voisin. La bière n'était pas bonne et je bus un cognac encore plus mauvais pour m'en faire passer le goût. Quand je revins au bal, il y avait foule et Georgette dansait avec le grand blond. Les yeux au ciel et la tête de côté, il dansait en trémoussant ses hanches lourdes. Dès que la musique s'arrêta, un autre du même groupe vint inviter Georgette à danser. Ils s'en étaient emparés. Je savais qu'ils danseraient tous avec elle. Ils sont tous comme ça.

Je m'assis à une table. Cohn s'y trouvait. Frances dansait. Mrs. Braddocks amena quelqu'un qu'elle présenta sous le nom de Robert Prentiss. Il était de New York, en passant par Chicago, et en était à ses débuts de romancier. Il avait une espèce d'accent anglais. Je lui proposai de prendre une consommation.

— Merci beaucoup, dit-il, je viens juste d'en finir une.

— Prenez-en une autre.

— Je veux bien, merci.

Nous appelâmes la fille des patrons et nous prîmes chacun une fine à l'eau.

— Vous êtes de Kansas City, m'a-t-on dit?

— Oui.

— Trouvez-vous Paris amusant?

— Oui.

— Vraiment?

J'étais un peu ivre. Pas absolument ivre, mais juste assez pour ne plus contrôler mes actions.

— Mais oui, nom de Dieu, dis-je. Pas vous?

— Oh! quelle façon charmante de se mettre en colère, dit-il. Comme je voudrais avoir ce talent!

Je me levai et me dirigeai vers les danseurs. Mrs. Braddocks me suivit.

— Il ne faut pas vous fâcher contre Robert, dit-elle. Ce n'est encore qu'un enfant, vous savez.

— Je n'étais pas fâché, dis-je. Seulement, j'ai cru un moment que j'allais vomir.

— Votre fiancée a beaucoup de succès.

Mrs. Braddocks regardait, parmi les danseurs, Georgette aux bras du grand brun appelé Lett.

— N'est-ce pas? dis-je.

— Plutôt, dit Mrs. Braddocks.

Cohn s'approcha.

— Jake, dit-il, viens prendre un verre.

Nous allâmes au bar.

— Qu'est-ce que tu as? Tu as l'air tout bouleversé.

— Rien. Tout ça me donne mal au cœur, voilà tout.

Brett s'approcha du bar.

— *Hello!* les copains!

— *Hello!* Brett! dis-je. Pas encore ivre, comment ça?

— Je ne serai plus jamais ivre. Alors, on n'offre pas un brandy-soda à une copine?

Elle resta debout, le verre à la main, et je vis que Robert Cohn la regardait. C'est ainsi que son compatriote devait regarder quand il vit la terre promise. Cohn, naturellement, était beaucoup plus jeune. Mais il avait ce même regard avide d'attente méritoire.

Brett était sacrément belle. Elle portait un pull-over en tricot, une jupe de tweed et les cheveux rejetés en arrière, à la garçonne. Elle lançait ces modes. Elle n'était faite que de courbes, comme la coque d'un yacht de course, et ce jersey de laine n'en laissait ignorer aucune.

— Tu es en belle compagnie, Brett, dis-je.

— N'est-ce pas qu'ils sont charmants? Et toi, mon cher, où l'as-tu ramassée?

— Au Napolitain.

— Et, la soirée a été agréable?

— Oh! inestimable, dis-je.

Brett se mit à rire.

— C'est mal de ta part, Jake. C'est une insulte à nous tous. Regarde Frances, là, et Jo.

(Cela pour que Cohn en fit son profit.)

— Ça gâte le métier, dit Brett.

Et elle se remit à rire.

— Tu es dans un merveilleux état de sobriété, dis-je.

— Oui, n'est-ce pas? Et note bien que, quand on se trouve avec des types comme ça, on peut boire en toute sécurité.

La musique reprit et Robert Cohn dit :

— Voulez-vous m'accorder cette danse, Lady Brett?

Brett lui sourit.

— J'ai promis celle-ci à Jacob. (Elle rit.) Tu as un nom sacrément biblique, Jake.

— Alors, la suivante? demanda Cohn.

— Nous partons, dit Brett. Nous avons un rendez-vous à Montmartre.

Tout en dansant, je regardais par-dessus l'épaule de Brett, et je voyais Cohn, debout au bar, qui ne la quittait pas des yeux.

— Tu as fait un nouveau béguin, dis-je.

— Ne m'en parle pas. Le pauvre type. Je ne m'en étais pas aperçue jusqu'à maintenant.

— Oh! dis-je, j'imagine que tu aimes à les collectionner.

— Ne dis donc pas de bêtises.

— Si, ça te plaît.

— Eh bien! et après?

— Rien, dis-je.

Nous dansions au son de l'accordéon, et quelqu'un jouait du banjo. Il faisait très chaud et je me sentais heureux. Nous passâmes tout près de Georgette qui dansait avec l'un d'eux.

— Qu'est-ce qui t'a pris de l'amener ici?

— Je ne sais pas. Je l'ai amenée, tout simplement.

— Tu deviens sacrément romantique.

— Non, je m'embête.

— En ce moment?

— Non, pas en ce moment.

— Allons-nous-en. Elle ne manquera pas de gens pour s'occuper d'elle.

— Tu veux, vraiment?

— Est-ce que je te le demanderais si je ne voulais pas?

Nous cessâmes de danser. Je pris mon pardessus à une patère contre le mur et je l'enfilai. Brett était debout près du bar. Cohn lui parlait. Je m'arrêtai au bar et demandai une enveloppe. La patronne en trouva une. Je sortis un billet de cinquante francs de ma poche, je le glissai dans l'enveloppe, la fermai et la donnai à la patronne.

— Si la personne avec qui je suis venu me demande, dis-je, veuillez lui donner ceci. Si elle part avec un de ces messieurs, gardez-le pour moi.

— *C'est entendu, monsieur*, dit la patronne. Vous partez déjà, si tôt?

— Oui, dis-je.

Nous nous dirigeâmes vers la porte. Cohn parlait toujours à Brett. Elle lui souhaita le bonsoir et prit mon bras.

— Bonne nuit, Cohn, dis-je.

Dans la rue, nous cherchâmes un taxi.

— Tu vas perdre tes cinquante francs, dit Brett.

— Oh! oui.

— Pas de taxis.

— Nous pouvons aller à pied jusqu'au Panthéon. Nous en trouverons un là-bas.

— Viens prendre quelque chose au bistrot à côté, nous en enverrons chercher un.

— Tu ne traverserais pas la rue.

— Pas si je peux l'éviter.

Nous entrâmes dans le bar voisin et j'envoyai un garçon chercher un taxi.

— Enfin, dis-je, nous voilà loin d'eux.

Nous restions là, debout, devant le grand comptoir en zinc, sans nous parler, sans nous regarder. Le garçon revint et nous dit que le taxi était à la porte. Brett me serra violemment la main. Je donnai un franc au garçon et nous sortîmes.

— Où veux-tu que je lui dise d'aller? demandai-je.

— Oh! dis-lui d'aller à l'aventure, comme ça, n'importe où.

Je dis au chauffeur d'aller au parc Montsouris. Je montai et fis claquer la portière. Brett, les yeux fermés, était blottie dans le coin. Je m'assis près d'elle. Le taxi démarra avec une secousse.

— Oh! mon chéri, j'ai été si malheureuse, dit Brett.

CHAPITRE IV

Le taxi monta la rue, traversa la place éclairée, s'enfonça dans le noir, montant toujours, puis il déboucha dans une rue sombre, en terrain plat, derrière Saint-Etienne-du-Mont, roula mollement sur l'asphalte, passa devant les arbres et la station d'autobus de la place de la Contrescarpe et tourna sur les cailloux de la rue Mouffetard. De chaque côté de la rue, il y avait des bars éclairés et des boutiques ouvertes. Nous étions assis, loin l'un de l'autre, et les cahots nous rapprochaient tandis que nous descendions la vieille rue. Brett avait enlevé son chapeau. Elle renversait la tête. Dans la lumière des boutiques ouvertes, je pouvais voir son visage, puis l'obscurité revint, mais, quand nous débouchâmes dans l'avenue des Gobelins, je pus voir de nouveau son visage. La rue était défoncee et des hommes travaillaient aux rails du tramway, à la lueur de lampes à acétylène. Le visage de Brett était blanc, et la ligne svelte de son cou brilla dans la lueur vive de l'acétylène. La rue redevint noire et je l'embrassai. Nos

lèvres se joignirent étroitement, puis elle se détourna et se rencogna aussi loin qu'elle put sur la banquette. Elle baisait la tête.

— Ne me touche pas, dit-elle. Je t'en prie, ne me touche pas.

— Qu'as-tu?

— Cela m'est insupportable.

— Oh! Brett!

— Il ne faut pas. Il vaut mieux que tu le saches. Cela m'est insupportable, voilà tout. Oh! mon chéri, tâche de comprendre.

— Tu ne m'aimes donc pas?

— T'aimer! Mais je me désagrège, tout bonnement, dès que tu me touches.

— Est-ce qu'il n'y a vraiment rien à faire?

Elle s'était redressée. J'avais passé mon bras derrière elle, et elle était appuyée contre moi, et nous étions très calmes. Elle me regardait dans les yeux, avec cette manière à elle de regarder qui vous faisait douter si elle voyait vraiment avec ses propres yeux. Et ces yeux continueraient à regarder après que tous les yeux du monde auraient cessé de regarder. Elle regardait comme s'il n'y avait rien au monde qu'elle n'eût osé regardé comme ça, et, en réalité, elle avait peur de tant de choses!

— Est-ce que nous ne pouvons rien, vraiment? dis-je.

— Je ne sais pas, dit-elle. Je ne veux pas repasser par cet enfer.

— Alors, il vaudrait mieux ne plus se revoir.

— Mais, mon chéri, j'ai besoin de te voir. Il n'y a pas que ça, tu le sais bien.

— C'est vrai, mais ça finit toujours par là.

— C'est ma faute. Est-ce qu'il ne faut pas toujours payer pour tout ce qu'on fait?

Elle n'avait pas cessé de me regarder dans les yeux. Ses yeux avaient des profondeurs différentes. Parfois ils semblaient parfaitement plats. Pour le moment, je pouvais y plonger jusqu'au fond.

— Quand je pense à tous les pauvres garçons que j'ai

fait souffrir. C'est pour tout cela que je paie maintenant.

— Ne dis donc pas de bêtises, dis-je. Du reste, ce qui m'est arrivé est supposé être très drôle. Je n'y pense jamais.

— Oh! non, je me le figure!

— Tiens, mieux vaut n'en pas parler.

— Moi aussi j'en ai ri, un jour. (Elle ne me regardait pas.) Un ami de mon frère est revenu de Mons dans le même état. Ça avait l'air d'une sacrée bonne blague. Les hommes, ça ne sait donc jamais rien?

J'avais à peu près épuisé le sujet. A un certain moment, je l'avais probablement considéré sous ses aspects les plus variés, y compris le fait que certaines blessures et imperfections sont prétextes à plaisanterie, alors qu'elles restent plutôt sérieuses pour ceux qui en sont affligés.

— C'est drôle, dis-je. C'est très drôle. Et c'est très drôle également d'être amoureux.

— Tu crois, vraiment?

De nouveau ses yeux semblaient plats.

— Je ne dis pas drôle dans ce sens-là. D'un côté, c'est une sensation agréable.

— Non, dit-elle. Je trouve que c'est l'enfer sur terre.

— C'est bon de se revoir.

— Non, je ne trouve pas.

— Tu n'en as pas envie?

— J'y suis forcée.

Nous étions assis maintenant comme deux étrangers. Le parc Montsouris se trouvait à notre droite. Le restaurant où il y a le vivier avec des truites vivantes, et où on peut s'asseoir et regarder le parc, était fermé et noir. Le chauffeur se pencha, la tête tournée vers nous.

— Où veux-tu aller? demandai-je.

Brett détourna la tête.

— Oh! allons au Select.

— Au café Select, dis-je au chauffeur, boulevard Montparnasse.

Nous redescendîmes tout droit et contournâmes le Lion de Belfort qui regarde passer les tramways de Montrouge.

Brett regardait droit devant elle. Sur le boulevard Raspail, en vue des lumières de Montparnasse, Brett dit :

— Est-ce que ça t'ennuierait beaucoup si je te demandais de faire quelque chose?

— Que tu es sottel!

— Alors, embrasse-moi encore une fois, avant d'arriver.

Quand le taxi s'arrêta, je descendis et payai. Brett en sortit en mettant son chapeau. Elle me donna la main pour descendre. Sa main tremblait.

— Dis, je ne fais pas trop peur?

Elle enfonça son feutre d'homme et se dirigea vers le bar. A l'intérieur, devant le bar et autour des tables, se trouvaient presque tous les gens que nous avions laissés au dancing.

— *Hello!* les copains, dit Brett. Je vais prendre quelque chose.

— Oh! Brett, Brett!

Le petit portraitiste grec, qui s'intitulait duc et que tout le monde appelait Zizi, accourut vers elle.

— J'ai quelque chose de beau à vous dire.

— *Hello!* Zizi, dit Brett.

— Je veux vous présenter un ami, dit Zizi. (Un gros homme approchait.) Comte Mippipopolous, je vous présente mon amie, Lady Ashley.

— Comment allez-vous? dit Brett.

— Alors... Madame se plaît-elle à Paris? demanda le comte Mippipopolous qui portait une dent d'élan à sa chaîne de montre.

— Oui, assez, dit Brett.

— Paris est certainement une belle ville, dit le comte, mais je pense qu'à Londres vous devez avoir aussi bien des choses à faire.

— Oh! oui, dit Brett, énormément.

Braddocks m'appela de la table où il était assis.

— Barnes, dit-il, venez prendre un verre. La petite que vous avez amenée a fait un scandale épouvantable.

— A propos de quoi?

— Quelque chose que la fille de la patronne lui a dit.

Un raffut! C'était marrant. Elle a, du reste, été épatante, vous savez. Elle a montré sa carte jaune et elle a demandé à voir celle de la fille de la patronne. Vous parlez d'un raffut!

— Et comment ça s'est-il terminé?

— Oh! quelqu'un l'a ramenée chez elle. Elle était assez jolie fille. Et une maîtrise admirable de la langue. Mais, restez donc prendre quelque chose.

— Non, dis-je. Il faut que je file. Avez-vous vu Cohn?

— Il est rentré avec Frances, plaça Mrs. Braddocks.

— Le pauvre type, il a l'air bien bas, dit Braddocks.

— Ça, on peut le dire, dit Mrs. Braddocks.

— Il faut que je file, dis-je, bonsoir.

Je dis bonsoir à Brett, au bar. Le comte payait le champagne.

— Voulez-vous prendre une coupe avec nous, monsieur? demanda-t-il.

— Non, merci mille fois. Il est temps que je parte.

— Sérieusement? demanda Brett.

— Oui, dis-je, j'ai une migraine atroce.

— Je te verrai demain?

— Viens au bureau.

— Jamais de la vie.

— Alors, où te verrai-je?

— N'importe où, vers cinq heures.

— Sur l'autre rive, alors.

— Bon, je serai au Crillon, à cinq heures.

— Tâche d'y être, dis-je.

— Ne t'en fais pas, dit Brett. Je ne t'ai jamais posé de lapin, que je sache.

— Tu as des nouvelles de Mike?

— Une lettre aujourd'hui.

— Bonne nuit, monsieur, dit le comte.

Je sortis sur le trottoir et descendis vers le boulevard Saint-Michel. Je longuai les tables de la Rotonde, encore bondées, et je regardai, de l'autre côté du boulevard, le Dôme dont les tables s'alignaient jusqu'au bord du trottoir. Quelqu'un me fit signe d'une des tables. Je ne pus voir

qui c'était et je passai outre. Il me tardait d'être chez moi. Le boulevard Montparnasse était désert. Chez Lavigne, tout était hermétiquement clos, et on empilait les tables devant la Closerie des Lilas. Je passai devant la statue de Ney, debout, sous la lumière des lampes à arc, parmi les marronniers aux feuilles naissantes. Une couronne violette, fanée, était appuyée au piédestal. Je m'arrêtai pour en lire l'inscription : *Les Groupes Bonapartistes...* une date. J'ai oublié. Il avait l'air très distingué avec ses bottes, le maréchal Ney, brandissant son épée parmi la jeune verdure des feuilles de marronniers. Mon appartement était juste en face, en descendant légèrement le boulevard Saint-Michel.

Il y avait de la lumière dans la loge de la concierge. Je frappai à la porte et elle me donna mon courrier. Je lui souhaitai le bonsoir et montai. Il y avait deux lettres et quelques journaux. J'en pris connaissance sous la lampe à gaz, dans la salle à manger. Les lettres venaient des Etats-Unis. L'une était mon compte en banque. Il indiquait un solde à mon crédit de \$ 2.432,60. Je pris mon carnet de chèques et, ayant retranché quatre chèques que j'avais tirés depuis le début du mois, je découvris que mon solde n'était plus que de \$ 1.832,60. J'inscrivis cela au dos du compte. L'autre lettre était un faire-part de mariage. *M. et Mme Aloysius Kirby ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille Katherine.* Je ne connaissais ni la jeune fille ni le monsieur qu'elle épousait. Ils avaient dû en distribuer dans toute la ville, comme des prospectus. C'était un drôle de nom. J'étais sûr que je n'aurais jamais oublié quelqu'un qui s'appellerait Aloysius. C'était un bon nom, bien catholique. Il y avait des armoiries sur le faire-part. Comme Zizi, le duc grec. Et ce comte. Le comte était drôle. Brett avait un titre aussi, Lady Ashley. Le diable emporte Brett! Le diable vous emporte, Lady Ashley.

J'allumai la lampe près du lit, j'éteignis le gaz et j'ouvris les larges fenêtres. Le lit était très loin des fenêtres et je m'assis, les fenêtres grandes ouvertes, et me déshabillai près du lit. Au-dehors, un train de nuit qui utilisait la voie du tramway passa, transportant des légumes pour les marchés.

Ils étaient bruyants, ces trains, dans les nuits d'insomnie. En me déshabillant, je me regardais dans la glace de la grande armoire, près du lit. L'ameublement de cette chambre était bien français. Pratique aussi, j'imagine. De toutes les blessures possibles... Enfin, c'était peut-être très drôle. Je mis mon pyjama et me couchai. J'avais mes journaux taumachiques et j'en déchirai les bandes. L'un était orange, l'autre jaune. Ils devaient tous deux contenir les mêmes nouvelles, aussi, ce que je lirais dans l'un enlèverait à l'autre tout son intérêt. Le *Toril* était le meilleur. Je commençai donc par le lire. Je le lus d'un bout à l'autre, y compris la Petite Correspondance et les Cornigrammes. Je soufflai ma lampe. Peut-être allais-je pouvoir m'endormir.

Ma tête se mit à travailler. Cette même vieille histoire, toujours. Oui, c'était une sale façon d'être blessé, et en escadrille, sur un front d'opérette comme le front italien. A l'hôpital italien nous avons pensé fonder une société. Elle avait un drôle de nom en italien. Je me demande ce que sont devenus les autres, les Italiens. C'était à l'Ospedale Maggiore, à Milan, Padiglione Ponte. Le bâtiment à côté était le Padiglione Zonda. Il y avait une statue de Ponte, à moins que ce ne fût de Zonda. C'est là où le colonel de liaison vint me voir. Ce fut comique. Ce fut, je crois bien, le premier incident comique. J'étais couvert de bandages. Mais on l'avait mis au courant. Alors il a fait un discours magnifique : « Vous, un étranger, un Anglais (tous les étrangers étaient des Anglais pour eux!), vous avez donné plus que votre vie. » Quel discours! J'aimerais l'avoir, orné d'enluminures, pour le pendre dans mon bureau. Il ne sourit pas une minute. Il se mettait à ma place, je suppose. « *Che mala fortuna! Che mala fortuna!* »

Je ne me rendais pas pleinement compte, je crois. Je faisais de mon mieux pour jouer la comédie et n'ennuyer personne. Et, vraisemblablement, je n'aurais jamais souffert si je n'avais pas rencontré Brett, lors de mon évacuation en Angleterre. J'imagine qu'elle ne désirait pas ce qu'elle

ne pouvait avoir. Oui, il y a des gens comme ça. Au diable les gens! L'Eglise catholique avait un rudement bon moyen de régler tout ça. Bon conseil, en tout cas. N'y pas penser. Oh! oui, un conseil épatant. Seulement, essayez de le suivre. Essayez un peu.

Etendu, ne pouvant dormir, je pensais, et mon cerveau sautait d'une idée à une autre. Puis, je finis par ne plus pouvoir en détacher mon esprit : je me mis à penser à Brett et tout le reste disparut. Je pensais à Brett, et mon cerveau, cessant de travailler par bonds, se mit à fonctionner, si j'ose dire, en ondes paisibles. Et soudain, je me mis à pleurer. Puis, au bout d'un moment, je me sentis soulagé. Etendu dans mon lit, j'entendais les tramways pesants monter et descendre sur le boulevard. Je finis par m'endormir.

Je m'éveillai. On se disputait dans la rue, j'écoutai et je crus reconnaître une voix. J'enfilai ma robe de chambre et allai à la porte. La concierge parlait en bas. Elle était fort en colère. J'entendis mon nom et j'appelai du haut de l'escalier.

— C'est vous, monsieur Barnes? cria la concierge.

— Oui, c'est moi.

— Il y a une espèce de femme ici qui a réveillé toute la rue. Comme si c'est une heure pour venir faire des histoires pareilles! Elle dit qu'elle veut vous voir. Je lui ai dit que vous dormiez.

Alors, j'entendis la voix de Brett. Dans mon demi-sommeil, j'avais cru que c'était Georgette. Je ne sais pourquoi. Elle ne pouvait pas savoir mon adresse.

— Laissez-la monter, je vous prie.

Brett monta l'escalier. Je vis qu'elle était très ivre.

— C'est idiot des choses comme ça, dit-elle. Un potin du diable. Dis, tu ne dormais pas?

— Qu'est-ce que tu crois donc que je faisais?

— Je ne sais pas. Quelle heure est-il?

Je regardai la pendule. Il était quatre heures et demie.

— Je n'avais aucune idée de l'heure, dit Brett. Alors,

on peut s'asseoir? Ne soit pas fâché, mon chéri. Je viens juste de laisser le comte. Il m'a amenée ici.

— Quel genre de type est-ce?

Je sortais l'eau-de-vie, le soda et les verres.

— Un tout petit peu, dit Brett. N'essaye pas de me saouler. Le comte? Oh! pas mal. Il va bien de pair avec nous.

— Est-il vraiment comte?

— A ta santé. Je crois que oui. En tout cas, il mérite de l'être. Il connaît des tas de choses sur les gens. Sais pas comment il sait tout ça. Il a une chaîne de confiseries aux Etats-Unis.

Elle sirotait sa boisson.

— Je crois bien qu'il appelle ça une chaîne. Quelque chose comme ça. Toutes enchaînées les unes aux autres. M'en a dit quelques mots. Sacrément intéressant. Bien un type de notre monde, pourtant. Oh! tout à fait. Aucun doute. C'est facile à voir.

Elle but une gorgée.

— Mais qu'est-ce qu'il me prend de raconter tout ça! Ça ne te fait rien, dis? Il entretient Zizi, tu sais.

— Est-ce que Zizi aussi est réellement duc?

— Ça ne m'étonnerait pas. Grec, tu sais. Très moche sa peinture. Le comte m'a assez plu.

— Où as-tu été avec lui?

— Oh! partout. Il vient juste de me ramener ici. M'a offert dix mille dollars pour aller avec lui à Biarritz. Combien ça fait-il de livres?

— Environ deux mille.

— Une belle somme. Je lui ai dit que je ne pouvais pas. Il a pris ça très bien. Je lui ai dit que je connaissais trop de monde à Biarritz.

Brett se mit à rire.

— Ma parole, il t'en faut du temps pour lever le coude, dit-elle.

J'avais à peine touché à mon brandy-soda. Je bus un long trait.

— A la bonne heure. Très drôle, dit Brett. Ensuite, il

voulait que je l'accompagne à Cannes. Je lui ai dit que je connaissais trop de monde à Cannes. Monte-Carlo. Connaissais trop de monde à Monte-Carlo. Je lui ai dit que je connaissais trop de monde partout. C'est vrai, du reste. Aussi, je lui ai demandé de me ramener ici.

Elle me regarda, une main sur la table, le verre en l'air.

— Ne fais pas cette figure-là, dit-elle. Je lui ai dit que j'étais amoureuse de toi. Vrai, du reste. Ne fais donc pas cette figure. Il a pris ça bougrement bien. Il veut nous emmener dîner ensemble demain soir. Ça te va?

— Pourquoi pas?

— Maintenant, je ferais mieux de partir.

— Pourquoi?

— Je voulais te voir seulement. Une idée idiote. Tu veux t'habiller et descendre? Il a sa voiture là, en haut de la rue.

— Le comte?

— En personne. Et un chauffeur en livrée. Il va m'emmener prendre le petit déjeuner au bois. Paniers. Tout pris chez Zelli. Une demi-douzaine de bouteilles de Mumms. Ça te tente?

— J'ai à travailler ce matin, dis-je, et puis vous avez trop d'avance sur moi pour que je puisse vous rattraper et être amusant.

— Que tu es bête!

— Impossible.

— Bon. Veux-tu que je lui transmette quelque message affectueux?

— Tout ce que tu voudras. Absolument.

— Bonne nuit, mon chéri.

— Pas de sentimentalité.

— Oh! tu me dégoûtes.

Je l'embrassai et Brett frissonna.

— Je ferais mieux de partir, dit-elle. Bonne nuit, mon chéri.

— Tu n'es pas obligé de partir.

— Si.

Nous nous embrassâmes de nouveau dans l'escalier et;

quand je demandai le cordon, la concierge grommela quelque chose derrière sa porte. Je remontai et, par la fenêtre ouverte, je regardai Brett qui se dirigeait vers une grosse limousine arrêtée contre le trottoir, sous la lampe à arc. Elle y monta et l'auto démarra. Je me retournai. Sur la table il y avait un verre vide et un verre de brandy-soda à demi plein. Je les portai tous les deux dans la cuisine et vidai le verre mi-plein dans l'évier. J'éteignis le gaz dans la salle à manger, je m'assis sur mon lit et, d'un coup de pied, me débarrassai de mes pantouffles, puis je me couchai. C'était là cette Brett pour qui j'avais pleuré. Et je me la représentais remontant la rue, montant dans l'auto, telle que je venais de la voir, et naturellement, je ne tardai pas à me sentir repris d'un cafard de tous les diables. Pendant le jour, il n'y a rien de plus facile que de poser au typé qui s'en fout, mais la nuit, c'est une autre affaire.

CHAPITRE V

CE matin-là, je descendis le boulevard jusqu'à la rue Soufflot, pour prendre un café et des brioches. Il faisait très beau. Les marronniers du Luxembourg étaient en fleur. On ressentait cette agréable impression que procure, de bonne heure, le début d'un jour très chaud. Je lus les journaux en prenant mon café, puis je fumai une cigarette. Les marchandes de fleurs arrivaient du marché et installaient leurs éventaires. Des étudiants montaient vers la faculté de Droit ou descendaient vers la Sorbonne. Le boulevard fourmillait de tramways et de gens allant à leur travail. Je pris un S et gagnai la Madeleine, debout sur la plate-forme arrière. De la Madeleine, je me rendis à mon bureau par le boulevard des Capucines et l'Opéra. Je passai devant le marchand de grenouilles sauteuses et devant le marchand de petits boxeurs. Je m'écartai pour

ne pas marcher sur le fil avec lequel la jeune comparse actionnait les boxeurs. Elle était debout, les yeux dans le vague, le fil dans ses mains croisées. Le camelot insistait auprès de deux touristes. Trois autres touristes s'étaient arrêtés et regardaient. Je marchai derrière un homme qui, au moyen d'un rouleau qu'il poussait, écrivait sur le trottoir, en lettres humides, CINZANO. De tous côtés, des gens se rendaient à leur travail. C'était agréable d'aller travailler. Je traversai le boulevard et arrivai à mon bureau.

Dans mon bureau, je lus les journaux français du matin, je fumai, m'assis à ma machine et abattis une bonne matinée de travail. A onze heures, j'allai au Quai d'Orsay en taxi. J'entrai et pris place au milieu d'une douzaine de correspondants, et, pendant une demi-heure, le porte-parole des Affaires étrangères, un jeune diplomate de la *Nouvelle Revue Française*, à lunettes d'écaille, parla et répondit aux questions qu'on lui posait. Le président du Conseil était à Lyon à faire un discours, ou plutôt il était sur le chemin du retour. Beaucoup de gens posèrent des questions pour le plaisir de s'entendre parler, et deux ou trois questions furent posées par des reporters qui désiraient en connaître les réponses. Il n'y avait pas de nouvelles. En quittant le Quai d'Orsay, je partageai un taxi avec Woolsey et Krum.

— Que faites-vous, le soir, Jake? demanda Krum. Je ne vous vois jamais.

— Oh! j'habite dans le quartier Latin.

— J'irai un de ces soirs. Le Dingo. Epatant, n'est-ce pas?

— Oui, ça, ou bien la nouvelle boîte, le Select.

— J'ai souvent pensé aller au Quartier, dit Krum, mais vous savez ce que c'est, avec une femme et des gosses.

— Vous avez fait du tennis? demanda Woolsey.

— Mon Dieu, non, dit Krum, je ne peux pas dire que j'aie joué cette année. J'ai bien essayé de m'échapper le dimanche, mais il a plu tout le temps et les courts sont si encombrés.

— Les Anglais sont toujours libres le samedi, dit Woolsey.

— Sacrés veinards, dit Krum. Enfin, écoutez bien ce que

je vous dis : un jour je cesserai de travailler pour une agence, et alors, j'aurai tout le temps que je voudrai pour aller à la campagne.

— Il n'y a que cela de vrai. Habiter à la campagne et avoir une petite auto.

— J'ai vaguement l'intention d'acheter une auto l'année prochaine.

Je frappai sur la vitre. Le chauffeur arrêta.

— Voilà ma rue, dis-je. Entrez donc prendre quelque chose.

— Merci, mon vieux, dit Krum. (Woolsey secoua la tête.) Il faut que je mette au fichier le topo qu'il nous a sorti ce matin.

Je glissai une pièce de deux francs dans la main de Krum.

— Vous êtes fou, Jake, dit-il. C'est moi qui paie.

— Ça passera dans les frais de bureau de toute façon.

— Non. Je tiens à ce que ce soit moi.

Je leur dis adieu de la main. Krum passa sa tête par la portière.

— A mercredi, pour déjeuner.

— Entendu.

Je montai à mon bureau par l'ascenseur. Robert Cohn m'attendait.

— Hello! Jake, dit-il, tu vas déjeuner?

— Oui. Laisse-moi d'abord voir s'il y a quelque chose de nouveau.

— Où va-t-on manger?

— N'importe où.

Je parcourais du regard ma table de travail.

— Où veux-tu manger?

— Si on allait au Wetzl. Les hors-d'œuvre y sont très bons.

Dans le restaurant, nous commandâmes des hors-d'œuvre et de la bière. Le sommelier apporta la bière froide dans de grandes chopes perlées de buée. Il y avait une douzaine de hors-d'œuvre différents.

— Tu t'es amusé hier soir? dis-je.

- Pas trop, non.
- Et ton bouquin, ça va?
- Pas du tout. Je ne peux pas arriver à mettre ce second livre en train.
- Ça arrive à tout le monde.
- Oh! ça, j'en suis sûr. Mais ça m'embête tout de même.
- Tu as repensé à ce projet d'aller en Amérique?
- C'est sérieux.
- Alors, pourquoi ne pars-tu pas?
- Frances.
- Eh bien! dis-je, emmène-la.
- Elle n'aimerait pas ça. Ce n'est pas le genre de choses qu'elle aime. Elle aime avoir un tas de gens autour d'elle.
- Envoie-la se faire foutre.
- Je ne peux pas. J'ai des obligations envers elle.
- Il repoussa la salade de concombre et prit des harengs marinés.
- Qu'est-ce que tu sais de Lady Brett Ashley, Jake?
- Elle s'appelle Lady Ashley. Brett, c'est son nom à elle. Elle est gentille. Elle est en instance de divorce et elle va épouser Mike Campbell. Il est en Ecosse en ce moment. Pourquoi?
- Elle a un charme extraordinaire.
- N'est-ce pas?
- Il y a quelque chose en elle, une certaine distinction. Elle a l'air d'être si foncièrement droite et loyale.
- Elle est très gentille.
- Je ne sais pas comment exprimer cette qualité, dit Cohn. Je suppose que c'est la race.
- Dis donc, elle n'a pas l'air de te déplaire.
- C'est vrai. Je ne serais pas étonné d'en être amoureux.
- Elle se saoule, dis-je. Elle aime Mike Campbell et elle va l'épouser. Il sera riche en diable un de ces jours.
- Je ne crois pas qu'elle l'épouse.
- Pourquoi ça?
- Je ne sais pas. Je ne le crois pas, voilà tout. Il y a longtemps que tu la connais?

— Oui, dis-je. Elle était infirmière bénévole dans un hôpital où j'ai été soigné pendant la guerre.

— Ça devait être une gosse à cette époque-là.

— Elle a trente-quatre ans.

— Quand a-t-elle épousé Ashley?

— Pendant la guerre. Le type dont elle était vraiment éprise venait juste de claquer de la dysenterie.

— Tu m'as plutôt l'air amer.

— Pardon. C'était sans intention. Je tâchais de te mettre au courant des faits, tout simplement.

— Je ne crois pas qu'elle épouserait quelqu'un qu'elle n'aimerait pas.

— Hum, dis-je. Elle l'a bien déjà fait deux fois.

— Je ne le crois pas.

— Alors, dis-je, ne me pose pas de questions saugrenues si tu n'aimes pas les réponses.

— Je ne t'ai pas demandé cela.

— Tu m'as demandé ce que je savais de Brett Ashley.

— Je ne te demandais pas de l'insulter.

— Oh! va te faire foutre.

Il se leva de table, tout pâle, et il resta debout, pâle et furieux, derrière les rapiers de hors-d'œuvre.

— Rassieds-toi, dis-je. Ne fais pas l'idiot.

— J'entends que tu retires ce que tu viens de dire.

— Oh! je t'en prie, pas de ces boniments de collégien.

— Retire ce que tu viens de dire.

— Mais oui, tout ce que tu voudras. Je n'ai jamais entendu parler de Brett Ashley. Ça va comme ça?

— Non. Pas ça. Ce que tu m'as dit, à moi, d'aller me faire foutre.

— Oh! eh bien, ne va pas te faire foutre, dis-je. Reste ici. Nous commençons juste à déjeuner.

Cohn sourit et se rassit. Il parut heureux de s'asseoir. Que diable aurait-il fait s'il ne s'était pas assis?

— Tu dis des choses tellement insultantes, Jake.

— Pardon. J'ai la parole un peu vive. Quand je dis des choses désagréables, je ne les pense jamais.

— Je le sais, dit Cohn. Au fond, tu es mon meilleur ami, Jake.

« Dieu te garde », pensai-je.

— Oublie ce que je t'ai dit, dis-je tout haut. Je te demande pardon.

— C'est fini. Tout est arrangé. Ça n'a été qu'un mouvement de colère.

— Bon. Si on commandait autre chose?

Quand nous eûmes fini de déjeuner, nous montâmes prendre le café au café de la Paix. Je sentais que Cohn voulait ramener la conversation sur Brett, mais je l'en empêchai. Nous parlâmes de choses et d'autres et je le quittai pour retourner à mon bureau.

CHAPITRE VI

A CINQ heures, j'attendais Brett à l'hôtel Crillon. Elle était en retard et je m'assis pour écrire quelques lettres. Ce n'étaient pas de bien belles lettres, mais je comptais sur le papier du Crillon pour en racheter la faiblesse. Brett n'arrivant pas, je descendis au bar, à six heures moins le quart. Je pris un Jack Rose avec George, le barman. Brett n'était pas venue au bar non plus et, avant de partir, j'allai voir en haut si elle y était. Ensuite, je me fis conduire au Select en taxi. En traversant la Seine, je vis un train de péniches qui descendaient sur lest, au fil de l'eau. Les bateliers prirent la barre quand elles approchèrent du pont. La rivière était jolie. C'était toujours agréable de passer les ponts de Paris.

Le taxi contourna la statue de l'inventeur du sémaphore, en train d'inventer, et prit le boulevard Raspail. Je me renversai dans le fond du taxi pendant cette partie de la course. Le boulevard Raspail, en voiture, est toujours ennuyeux. C'est comme une certaine section du P.-L.-M.,

entre Fontainebleau et Montereau, qui m'a toujours causé une impression d'ennui, de mort et de cafard. J'imagine que c'est par suite de quelque association d'idées que certaines parties d'un voyage semblent ainsi mortelles. Il y a dans Paris bien d'autres rues aussi laides que le boulevard Raspail. Non que cela m'ennuie d'y passer à pied. Mais je ne peux pas supporter d'y passer en voiture. Peut-être, un jour, ai-je lu quelque chose là-dessus. C'est l'effet que Paris tout entier produisait à Robert Cohn. Je me demandai où Cohn avait pris cette incapacité de se plaire à Paris. Peut-être dans Mencken. Il me semble que Mencken déteste Paris. Et tant de jeunes gens tiennent leurs sympathies et leurs antipathies de Mencken.

Le taxi s'arrêta en face de la Rotonde. Quel que soit le café de Montparnasse où vous demandiez à un chauffeur de la rive droite de vous conduire, il vous conduira toujours à la Rotonde. Dans dix ans, ce sera probablement au Dôme. Enfin, ce n'était pas loin. Je passai devant les tristes tables de la Rotonde et j'entrai au Select. Il y avait quelques personnes au bar et, tout seul dehors, se trouvait Harvey Stone. Il avait une pile de soucoupes devant lui et il n'était pas rasé.

— Asseyez-vous, dit Harvey. Je vous ai cherché.

— Qu'y a-t-il?

— Rien. Je vous ai cherché, voilà tout.

— Vous avez été aux courses?

— Non. Pas depuis dimanche.

— Quelles nouvelles des Etats-Unis?

— Rien. Absolument rien.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je ne sais pas. J'en ai fini avec eux. J'en ai fini pour de bon.

Il se pencha et me fixa dans le blanc des yeux.

— Voulez-vous que je vous dise quelque chose, Jake?

— Oui.

— Voilà cinq jours que je n'ai pas mangé.

Je calculai rapidement dans ma tête. Trois jours aupa-

ravant, au New York Bar, Harvey m'avait gagné deux cents francs au poker d'as.

— Que se passe-t-il?

— Pas d'argent. Mon argent n'est pas arrivé. (Il s'arrêta.) C'est comme je vous le dis, Jake, c'est très curieux. Quand je suis comme cela, je n'ai qu'une envie, être seul. Seul dans ma chambre. Je suis comme un chat.

Je tâtai ma poche.

— Harvey, est-ce que cent francs vous rendraient service?

— Oui.

— Venez. Allons manger.

— Rien ne presse. Prenez une consommation.

— Il vaudrait mieux manger.

— Non. Quand je suis comme ça, peu importe si je mange ou non.

Nous bûmes un verre. Harvey ajouta ma soucoupe à sa pile.

— Vous connaissez Mencken, Harvey?

— Oui. Pourquoi?

— Quel genre de type est-ce?

— Très bien. Il dit des choses assez amusantes. La dernière fois que j'ai dîné avec lui nous avons parlé d'Hoffenheimer. « Malheureusement, dit-il, ce n'est qu'un » décrocheur de jarretières. » Pas mal, hein?

— Pas mal.

— Il est fini maintenant, continua Harvey. Il a écrit sur tout ce qu'il connaissait et maintenant il écrit sur tout ce qu'il ne connaît pas.

— Ce qu'il fait est bien, je suppose, dis-je. Seulement voilà, moi, je ne peux pas le lire.

— Oh, personne ne le lit aujourd'hui, dit Harvey, sauf les gens qui lisaient le Alexander Hamilton Institute.

— Eh! dis-je, ça n'était pas mal non plus.

— Evidemment, dit Harvey.

Et nous restâmes pendant quelque temps en proie à des pensées profondes.

— Un autre porto?

— Volontiers, dit Harvey.

— Tiens, voilà Cohn, dis-je.

Cohn traversait la rue.

— Cet abruti, dit Harvey.

Cohn s'approchait de notre table.

— *Hello!* crapules, dit-il.

— *Hello!* Robert, dit Harvey. J'étais juste en train de dire à Jake que vous étiez un abruti.

— Ce qui veut dire?

— Répondez-nous tout de suite, sans penser. Qu'est-ce que vous feriez si vous étiez à même de faire ce que vous voudriez?

Cohn se mit à réfléchir.

— Ne réfléchissez pas. Répondez tout de suite.

— Je ne sais pas, dit Cohn. Et puis qu'est-ce que tout cela signifie?

— Je le répète, que feriez-vous? Qu'est-ce qui vous vient tout d'abord à l'esprit? Peu importe si c'est idiot.

— Je ne sais pas, dit Cohn. Je crois que j'aimerais recommencer à jouer au football, avec tout ce que je sais maintenant sur la façon de me tirer d'affaire.

— Je vous avais mal jugé, dit Harvey. Vous n'êtes pas un abruti. Vous n'êtes qu'un cas d'infantilisme cérébral.

— Vous êtes vraiment très drôle, Harvey, dit Cohn. Un de ces jours quelqu'un vous enverra son poing dans la figure.

Harvey Stone se mit à rire.

— Vous croyez? Non, on ne me fera jamais ça. Parce que ça me serait égal. Moi, je ne suis pas batailleur.

— Ça ne vous serait pas tellement égal si ça vous arrivait.

— Mais si. C'est là où vous faites erreur, parce que vous n'êtes pas intelligent.

— Ne vous occupez donc pas tant de moi.

— Parfaitement, dit Harvey. Ça m'est tout à fait égal. Vous ne m'intéressez en rien.

— Allons, Harvey, dis-je, prenez un autre porto.

— Non, dit-il, je vais aller manger plus haut sur le boulevard. A bientôt, Jake.

Il sortit. Je le regardai traverser lentement la rue parmi les taxis, petit, trapu, sûr de lui-même au milieu de l'encombrement.

— Il me met en fureur, dit Cohn. Je ne peux pas le sentir.

— Moi, je l'aime, dis-je. Il me plaît. Il ne faut pas lui en vouloir.

— Je sais bien, dit Cohn. Seulement, il me porte sur les nerfs.

— Tu as écrit cet après-midi?

— Non, ça n'a pas marché. C'est plus difficile que mon premier livre. J'ai bien de la peine à m'en sortir.

L'espèce de vigoureux orgueil qu'il avait à son retour d'Amérique, au début du printemps, avait disparu. A cette époque, il était sûr de son travail, il n'avait que ses désirs personnels d'aventure. Maintenant il avait perdu sa confiance. J'ai vaguement l'impression de n'avoir pas tracé de Robert Cohn un portrait bien frappant. Cela vient de ce que, jusqu'au jour où il tomba amoureux de Brett, je ne lui avais jamais entendu faire une seule remarque qui le singularisât des autres. Il était agréable à regarder sur un court de tennis, il était bien bâti et se maintenait en forme. Il savait tenir ses cartes au bridge, et il y avait en lui quelque chose de drôlement collégien. S'il était dans un groupe, rien de ce qu'il disait ne se remarquait. Il portait ce qu'au collège nous appelions, et qu'on appelle peut-être encore, des chemises de polo, mais il n'était pas professionnellement jeune. Je ne crois pas qu'il attachât beaucoup d'importance à ses vêtements. Extérieurement, il avait été modelé par Princeton. Intérieurement, il avait été modelé par les deux femmes qui l'avaient élevé. Il avait une sorte de jovialité gentille et puérile qu'on ne lui avait jamais fait perdre et cela, je crains de ne l'avoir pas encore fait bien ressortir. Il adorait gagner au tennis. Il aimait gagner tout autant que Lenglen, par exemple. En revanche, il ne se fâchait pas

s'il perdait. Quand il tomba amoureux de Brett, ce fut la fin de son tennis. Il se fit battre par des gens qui, autrefois, n'auraient pas eu la moindre chance. Il prenait cela très bien.

Bref, nous étions assis à la terrasse du Select et Harvey Stone venait de traverser le boulevard.

— Viens donc aux Lilas, dis-je.

— J'ai un rendez-vous.

— Quelle heure?

— Frances doit être ici à sept heures et quart.

— La voilà.

Frances Clyne traversait l'avenue et s'avavançait vers nous. C'était une grande femme, d'allure dégingandée. Elle agita la main et sourit. Nous la regardâmes traverser la rue.

— Bonjour, dit-elle. Comme je suis contente que vous soyez là, Jake. Je voulais justement vous parler.

— *Hello!* Frances, dit Cohn, avec un sourire.

— Oh! *hello!* Robert. Tiens, tu es là?

Elle continua, parlant rapidement :

— J'ai passé une de ces matinées! Ce numéro (de la tête elle désigna Cohn) n'est pas rentré déjeuner.

— Je n'étais pas supposé rentrer.

— Oh! je sais. Mais tu n'en avais rien dit à la cuisinière. En outre, j'avais moi-même un rendez-vous et Paula n'était pas à son bureau. Je suis allée l'attendre au Ritz. Elle n'est pas venue et, naturellement, je n'avais pas assez d'argent pour déjeuner au Ritz...

— Qu'avez-vous fait?

— Eh! je suis partie, naturellement. (Elle parlait avec une sorte de gaîté feinte.) Je vais toujours à mes rendez-vous, bien que personne ne le fasse de nos jours. Ça devrait me servir de leçon. Et alors, comment ça va, Jake?

— Bien.

— Elle était gentille la petite que vous aviez amenée au dancing, et tout ça pour partir avec cette Brett!

— Tu ne l'aimes pas? demanda Cohn.

— Je la trouve absolument charmante, pas toi?

Cohn ne dit rien.

— Ecoutez, Jake, j'ai à vous parler. Voulez-vous m'accompagner au Dôme? Toi, tu vas rester ici, hein, Robert? Venez, Jake.

Nous traversâmes le boulevard Montparnasse et nous nous assîmes à une table. Un gamin s'approcha avec le *Paris Times*. J'achetai un numéro et l'ouvris.

— Qu'est-ce qu'il y a, Frances?

— Oh! rien, dit-elle, sauf qu'il a envie de me plaquer.

— Que voulez-vous dire?

— Il a annoncé à tout le monde que nous allions nous marier. Je l'ai dit à ma mère et à tout le monde, et maintenant, il ne veut plus le faire.

— Pourquoi?

— Il a décidé qu'il n'avait pas assez vécu. Je savais que cela arriverait quand il est parti pour New York.

Elle leva vers moi des yeux brillants en affectant un ton d'indifférence.

— Je ne l'épouserai pas de force. Cela va de soi. Je ne l'épouserai pas maintenant pour rien au monde. Mais il me semble que c'est un peu tard tout de même, après avoir attendu trois ans, et juste au moment où je vais obtenir mon divorce.

Je ne disais rien.

— Nous devons fêter cela si joyeusement, et, au lieu de ça, nous n'avons que des scènes. C'est tellement enfantin. Nous avons des scènes affreuses. Il pleure. Il me supplie d'être raisonnable, mais il dit qu'il ne peut pas.

— C'est une sale guigne.

— Une sale guigne, vous pouvez le dire. Voilà deux ans et demi de perdus avec lui. Et je ne sais pas maintenant si personne voudra jamais m'épouser. Il y a deux ans, j'aurais pu épouser qui j'aurais voulu, là-bas, à Cannes. Tous les vieux qui voulaient se ranger et épouser quelqu'un de chic étaient fous de moi. Maintenant, je n'espère plus trouver personne.

— Mais si, voyons, vous épouserez qui vous voudrez.

— Non, je ne crois pas. Et en plus, je l'aime. Et j'ai-

merais avoir des enfants. J'avais toujours pensé que nous aurions des enfants.

Elle me regarda, le regard très brillant.

— Ce n'est pas que j'aime beaucoup les enfants, mais je ne veux pas penser que je n'en aurai jamais. J'ai toujours pensé que, si j'en avais, je les aimerais.

— Lui a des enfants.

— Oh! oui. Il a des enfants et il a de l'argent, et il a une mère qui est riche, et il a écrit un livre, et moi, personne ne veut publier ce que j'écris, personne. Ce n'est pourtant pas mauvais. Et je n'ai pas un sou. J'aurai pu obtenir une pension alimentaire, mais j'ai divorcé le plus rapidement possible.

Elle me regarda de nouveau, l'œil brillant.

— Ce n'est pas juste. Et c'est ma faute sans l'être. J'aurais dû me méfier. Et, quand je lui parle, il se contente de pleurer en répétant qu'il ne peut pas se marier. Pourquoi ne peut-il pas se marier? Je serais une bonne épouse. Je ne suis pas difficile à vivre. Je le laisse bien tranquille. Ça ne sert à rien.

— C'est dégoûtant.

— Oui, c'est dégoûtant. Mais, ça n'avance à rien d'en parler, n'est-ce pas? Tenez, retournons au café.

— Et, naturellement, je ne puis rien faire?

— Non, seulement ne lui dites pas que je vous ai parlé. Je sais ce qu'il veut. (Pour la première fois elle abandonna son ton désinvolte et péniblement jovial.) Il veut retourner à New York pour être là quand son livre paraîtra, avec un tas de petites poules pour l'admirer. Voilà ce qu'il veut.

— On ne l'admira peut-être pas. Je ne crois pas qu'il soit comme ça. Vraiment.

— Vous ne le connaissez pas aussi bien que moi, Jake. C'est cela qu'il veut. Je sais. C'est pour cela qu'il ne veut pas se marier. Il veut un grand triomphe pour lui tout seul, cet automne.

— On retourne au café?

— Oui. Allons.

Nous quittâmes la table (on ne nous avait pas servis), et, traversant le boulevard, nous nous dirigeâmes vers le Select où Cohn, derrière sa table de marbre, nous souriait.

— Alors, qu'est-ce qui te fait sourire? demanda Frances. Tu te sens heureux?

— Je vous souriais à tous les deux, avec vos secrets.

— Oh! ce que j'ai dit à Jake n'est pas un secret. On ne le saura que trop tôt. Je voulais seulement donner à Jake la version correcte.

— Et c'était? Au sujet du voyage en Angleterre?

— Oui, au sujet du voyage en Angleterre. Oh! Jake, j'avais oublié de vous dire. Je vais aller en Angleterre.

— Parfait.

— Oui, c'est ce qu'on fait dans les meilleures familles. C'est Robert qui m'envoie. Il me donnera deux cents livres et j'irai voir des amis. N'est-ce pas que ce sera charmant? Les amis n'en savent rien encore.

Elle se tourna vers Cohn et lui sourit. Lui ne souriait plus.

— Tu ne voulais me donner que cent livres, n'est-ce pas, Robert? Mais je m'en suis fait donner deux cents. Il est vraiment très généreux, n'est-ce pas, Robert?

Je ne sais pas comment on osait dire à Cohn des choses aussi affreuses. Il y a des gens qu'on ne pourrait pas insulter. Ils donnent l'impression que le monde s'écroulerait, s'écroulerait instantanément, sous vos yeux, si on leur disait certaines choses. Mais Cohn restait là, encaissant tout. Cela se passait ici même, devant moi, et je ne sentais pas la moindre envie d'intervenir. Et ce n'étaient que des plaisanteries amicales à côté de ce qui vint ensuite.

— Comment peux-tu dire des choses pareilles, Frances? interrompit Cohn.

— Ecoutez-le. Je pars pour l'Angleterre. Je vais voir des amis. Avez-vous jamais été voir des amis qui ne voulaient pas de vous? Oh! il faudra bien qu'ils me reçoivent. « Comment ça va-t-il, ma chérie? Comme il y a longtemps » que nous ne vous avons vue! Et comment va votre » chère maman? » Oui, comment va ma chère maman? Elle

a placé tout son argent en France, en bons de la Défense Nationale. Mais parfaitement. C'est probablement la seule personne qui ait fait cela dans le monde entier. « Et comment va Robert? » ou bien, prenant soin de parler de Robert sans en avoir l'air : « Ma chère, vous savez, gar- » dez-vous bien d'en parler. Cette pauvre Frances a fait là » une triste expérience. » N'est-ce pas que ça sera drôle, Robert? Vous ne croyez pas que ça sera drôle, Jake?

Elle se tourna vers moi, avec ce terrible sourire lumineux. Elle était enchantée d'avoir un auditoire.

— Et toi, Robert, où seras-tu? C'est ma faute, je le sais bien. Parfaitement, c'est ma propre faute. Quand je t'ai fait lâcher la petite secrétaire du magazine, j'aurais bien dû me douter que tu me plaquerais de la même façon. Jake ne connaît pas cette histoire-là. Faut-il que je la lui raconte?

— Tais-toi, Frances, pour l'amour de Dieu.

— Eh bien! oui, je vais la lui raconter. Robert avait une petite secrétaire pour son magazine, la plus gentille petite fille du monde, et il la trouvait merveilleuse, et puis, je suis arrivée, et il m'a trouvée merveilleuse aussi. Alors je lui ai dit de la lâcher. Il l'avait amenée de Carmel à Provincetown quand il y avait transporté son magazine, et il ne lui a même pas payé son voyage de retour en Californie. Tout cela pour me faire plaisir. A cette époque, il trouvait que je n'étais pas mal, n'est-ce pas, Robert?

» Je ne voudrais pas que vous nous mépreniez, Jake, avec la secrétaire, c'était absolument platonique. Même pas platonique. Rien du tout, vraiment. Seulement, voilà, elle était tellement gentille. Et il a fait cela rien que pour me faire plaisir. Enfin, je suppose que ceux qui vivent par l'épée doivent s'attendre à mourir aussi par l'épée. C'est assez littéraire cette remarque, vous ne trouvez pas? Il faut te la rappeler, Robert, pour ton prochain livre.

» Vous savez que Robert se prépare à amasser des documents pour un nouveau livre, n'est-ce pas, Robert? C'est pour cela qu'il me plaque. Il a décidé que je n'étais pas

photogénique. Vous comprenez, tout le temps que nous avons vécu ensemble, il était si occupé à écrire son livre qu'il ne se rappelle rien de nous deux. Aussi, maintenant, il va aller chercher de nouveaux matériaux. Enfin, je lui souhaite de trouver quelque chose d'un intérêt puissant.

» Ecoute, Robert, mon chéri, laisse-moi te dire une chose. Ça ne t'ennuie pas, dis? Eh bien! voilà : Evite les scènes avec tes petites amies. Fais ton possible. Parce que tu ne peux pas faire de scènes sans pleurer, et alors, tu larmoies tellement sur toi-même que tu ne te rappelles plus ce que l'autre personne a dit. Comme ça, tu ne pourras jamais te rappeler une conversation. Essaie d'être calme. Je sais bien que c'est horriblement difficile. Mais n'oublie pas que c'est pour l'amour de la littérature. Nous devons tous faire quelques sacrifices pour la littérature. Regarde, moi. Je vais en Angleterre sans protester. Tout ça pour la littérature. Nous devons tous aider les jeunes écrivains. Vous ne trouvez pas, Jake? Mais vous, vous n'êtes pas un jeune écrivain. Et toi, Robert? Tu as trente-quatre ans. Tout de même, j' imagine que c'est jeune pour un grand écrivain. Prenez Hardy, prenez Anatole France. Il vient de mourir tout récemment. Entre parenthèses, Robert trouve qu'il ne vaut pas grand-chose. Il a entendu dire ça par un de ses amis français. Il ne sait pas très bien le français lui-même. Ce n'était pas un aussi bon écrivain que toi, n'est-ce pas Robert? Croyez-vous qu'il ait jamais eu à aller chercher ses matériaux? Que pensez-vous qu'il disait à ses maîtresses quand il refusait de les épouser? Je me demande s'il pleurerait aussi. Tiens, il vient de me venir une idée. (Elle porta sa main gantée à ses lèvres.) Je sais la vraie raison pour laquelle Robert ne veut pas m'épouser, Jake. Je viens juste d'y penser. Ça m'est venu comme une vision, au Select. Tout à fait mystique, n'est-ce pas? Un jour on mettra un ex-voto. Comme à Lourdes. Tu veux que je te le dise, Robert? Je vais te le dire. C'est tout simple. Je me demande comment je n'y avais pas pensé plus tôt. Eh bien voilà : Robert a toujours désiré avoir une maîtresse, et, s'il ne m'épouse pas, il pourra dire qu'il en a eu une.

Elle a été sa maîtresse pendant deux ans. Vous voyez? Et s'il m'épousait, comme il me l'a toujours promis, ça serait la fin de l'idylle. Vous ne trouvez pas que je suis intelligente d'avoir trouvé cela toute seule? Et sans compter que c'est vrai. Regardez-le, vous verrez si ça n'est pas vrai. Où allez-vous, Jake?

— Il faut que j'entre voir Harvey Stone, une minute.

Cohn leva les yeux vers moi quand j'entrai dans la salle. Son visage était blême. Pourquoi restait-il assis, comme ça? Pourquoi continuait-il à tout encaisser comme ça?

Debout devant le bar, les yeux tournés vers la chaussée, je pouvais les apercevoir à travers la vitre. Frances lui parlait toujours avec son sourire lumineux, et elle le dévisageait chaque fois qu'elle disait : « C'est bien ça, n'est-ce pas, Robert? » Peut-être ne lui demandait-elle plus cela. Peut-être disait-elle quelque chose d'autre. Je dis au barman que je ne voulais rien prendre et je sortis par la porte latérale. En franchissant la porte, je me retournai et, à travers la double épaisseur de verre, je les vis qui étaient toujours là, assis. Elle lui parlait toujours. Par une petite rue, j'attrapai le boulevard Raspail. Un taxi passait. J'y montai et donnai au chauffeur l'adresse de mon appartement.

CHAPITRE VII

COMME je m'engageais dans l'escalier, la concierge frappa à la porte vitrée de sa loge et sortit quand je m'arrêtai. Elle tenait à la main des lettres et un télégramme.

— Voilà le courrier. Et il est venu une dame pour vous voir.

— A-t-elle laissé sa carte?

— Non. Elle était avec un monsieur. C'est la même qui est venue la nuit dernière. Réflexion faite, je la trouve très gentille.

— Était-elle avec un de mes amis?

— Je ne sais pas. Il n'est jamais venu ici. Il était très gros. Très, très gros. Elle est très gentille. Très, très gentille. Cette nuit elle était peut-être un peu... (Elle appuya sa tête sur une de ses mains et la balança de haut en bas.) Je vais vous dire franchement, monsieur Barnes. La nuit dernière je ne la trouvais pas si *gentille*. La nuit dernière, je m'étais fait d'elle une tout autre idée. Mais, écoutez bien ce que je vous dis. Elle est *très, très gentille*. Elle est d'une très bonne famille. C'est facile à voir.

— Ils n'ont pas laissé de message?

— Si, ils ont dit qu'ils reviendraient dans une heure.

— Faites-les monter quand ils arriveront.

— Oui, monsieur Barnes. Et cette dame, cette dame, c'est quelqu'un. Un peu excentrique, peut-être, mais *c'est quelqu'un, c'est quelqu'un*.

Ma concierge, avant d'être concierge, vendait des rafraîchissements sur les champs de courses de Paris. Son travail se faisait sur la pelouse, mais elle observait les gens du pesage, et elle était très fière de me dire ceux de mes invités qui étaient bien élevés, ceux qui étaient de bonne famille, ceux qui étaient sportsmen, mot français qu'on prononce avec l'accent sur *men*. Le seul inconvénient, c'était que les gens qui n'entraient dans aucune de ces trois catégories couraient le risque de s'entendre dire qu'il n'y avait personne chez Barnes. Un de mes amis, peintre d'aspect extrêmement famélique et qui, évidemment, n'était, pour Mme Duzinell, ni bien élevé, ni de bonne famille, ni sportsman, m'écrivit un jour une lettre me demandant un laissez-passer pour ma concierge, afin qu'il pût monter me voir, le soir, à l'occasion.

Je montai à mon appartement, me demandant ce que Brett avait bien pu faire à la concierge. Le télégramme était un câble de Bill Gorton m'annonçant qu'il arrivait sur la *France*. Je posai le courrier sur la table, passai dans ma chambre à coucher, me déshabillai et pris une douche. J'étais en train de m'essuyer quand j'entendis sonner. J'enfilai ma robe de chambre et mes pantoufles et j'allai à la

porte. C'était Brett. Derrière elle se trouvait le comte. Il portait une grosse gerbe de roses.

— *Hello!* chéri, dit Brett. Tu ne veux pas nous laisser entrer?

— Entrez. Je me baignais.

— Quel heureux homme! Un bain!

— Ce n'était qu'une douche. Asseyez-vous, comte Mippi-popolous. Voulez-vous prendre quelque chose?

— Je ne sais pas si vous aimez les fleurs, monsieur, dit le comte, mais je me suis permis de vous apporter ces roses.

— Tenez, donnez-les-moi. (Brett les prit.) Remplis-moi ça d'eau, Jake.

J'emplis d'eau le grand vase en terre, dans la cuisine, et Brett y disposa les roses et les plaça au milieu de la table de la salle à manger.

— On peut dire que nous en avons eu une journée!

— Tu ne te rappelles pas quelque chose au sujet du Crillon et d'un rendez-vous avec moi?

— Non. Est-ce que nous avons rendez-vous? Je devais être noire.

— Vous étiez plutôt ivre, ma chère, dit le comte.

— Oui, n'est-ce pas? Et le comte a été vraiment épatant.

— Tu as bougrement la cote avec la concierge, aujourd'hui.

— Ça m'est bien dû. Je lui ai donné deux cents francs.

— Il ne faut pas faire des bêtises pareilles.

— Les siens, dit-elle en désignant le comte d'un signe de tête.

— J'ai estimé que nous lui devons un petit quelque chose après la nuit dernière. Il était très tard.

— Il est merveilleux, dit Brett. Il se rappelle tout ce qui arrive.

— Et vous aussi, ma chère.

— Pensez un peu, dit Brett. Qui est-ce qui en aurait envie? Alors, Jake, oui ou non, on boit quelque chose?

— Servez-vous pendant que je m'habille. Tu sais où sont les affaires.

— Comment donc!

Tandis que je m'habillais, j'entendais Brett poser les verres, et un siphon, puis je les entendis causer. Je m'habillais lentement, assis sur mon lit. Je me sentais fatigué et déprimé. Brett entra dans la chambre, un verre à la main, et s'assit sur le lit.

— Qu'est-ce que tu as, chéri, la gueule de bois?

Elle me donna un baiser froid sur le front.

— Oh! Brett, je t'aime tant.

— Mon chéri, dit-elle.

Puis :

— Veux-tu que je le renvoie?

— Non, il est gentil.

— Je vais le renvoyer.

— Non.

— Si, je vais le renvoyer.

— Tu ne peux pas faire cela, comme ça?

— Je ne peux pas? Attends un peu. Reste ici. Il est fou de moi, je te dis.

Elle sortit de la chambre. Je me couchai à plat ventre sur mon lit. J'étais malheureux. Je les entendis causer, mais je n'écoutai pas. Brett entra et s'assit sur le lit.

— Mon pauvre chéri.

Elle me caressait la tête.

— Qu'est-ce que tu lui as dit?

J'étais couché, la figure loin d'elle. Je ne voulais pas la voir.

— Je l'ai envoyé chercher du champagne. Il adore aller chercher du champagne.

Puis, un moment après :

— Ça va mieux, chéri. Cette tête va mieux?

— Ça va mieux.

— Reste tranquille. Il est allé à l'autre bout de la ville.

— Brett, est-ce qu'on ne pourrait pas vivre ensemble? Est-ce qu'on ne pourrait pas tout simplement vivre ensemble?

— Je ne crois pas. Je te tromperais avec tout le monde. Tu ne pourrais pas le supporter.

— Je le supporte bien maintenant.

— Ça ne serait pas la même chose. C'est ma faute, Jake. Je suis faite comme ça.

— Ne pourrions-nous pas aller à la campagne pendant quelque temps?

— Ça ne servirait à rien. J'irai si tu veux, mais je ne pourrais pas vivre tranquille à la campagne. Pas même avec mon ami de cœur.

— Je sais.

— Si ce n'est pas dégoûtant! A quoi bon te dire que je t'aime?

— Tu sais bien que je t'aime aussi.

— Taisons-nous. Tout ce qu'on dit n'est que du boniment. Je vais m'éloigner de toi, et puis Michael va revenir.

— Pourquoi t'en aller?

— Ça vaut mieux pour toi. Ça vaut mieux pour moi.

— Quand t'en vas-tu?

— Dès que je pourrai.

— Où?

— Saint-Sébastien.

— Est-ce que nous ne pourrions pas y aller ensemble?

— Non. Après ce que nous venons de dire, ce serait une fichue idée.

— Nous ne sommes jamais d'accord.

— Oh! tu le sais aussi bien que moi. Ne fais pas l'entêté, mon chéri.

— Oh! naturellement, dis-je. Je sais que tu as raison. J'ai le cafard, tout simplement, et quand j'ai le cafard je dis des idioties.

Je m'assis sur le lit et me penchai pour prendre mes souliers. Après les avoir mis, je me levai.

— Ne fais pas cette figure-là, mon chéri.

— Quelle figure veux-tu que je fasse?

— Ne dis pas de bêtises. Je pars demain.

— Alors, buvons un coup. Le comte va revenir.

— Oui. Il devrait être revenu. Tu sais, il est formidable quand il s'agit de champagne. C'est tout pour lui.

Nous passâmes dans la salle à manger. Je pris la bouteille d'eau-de-vie et j'en versai à Brett et à moi-même. On sonna à la porte. J'allai ouvrir. C'était le comte. Derrière lui, le chauffeur portait un panier de champagne.

— Où dois-je lui dire de le déposer, monsieur? demanda le comte.

— Dans la cuisine, dit Brett.

— Posez ça là, Henry, dit le comte en faisant un signe. Maintenant, descendez chercher de la glace. (Il regardait le panier par la porte de la cuisine.) Je crois que vous trouverez ce vin très bon, dit-il. Je sais que, par le temps qui court, on n'a guère l'occasion d'apprécier de bon vin aux Etats-Unis, mais j'ai eu celui-ci par un de mes amis qui en fait le commerce.

— Oh! vous avez toujours quelqu'un dans le commerce, dit Brett.

— Ce garçon cultive la vigne. Il a des centaines d'hectares.

— Comment s'appelle-t-il, Veuve Cliquot?

— Non, dit le comte, Mumms. Il est baron.

— N'est-ce pas merveilleux? dit Brett. Nous avons tous des titres. Pourquoi n'as-tu pas de titre, Jake?

— Je vous assure, monsieur (le comte mit la main sur mon bras), ça ne rapporte rien. La plupart du temps ça coûte de l'argent.

— Oh! je ne sais pas. C'est rudement utile parfois, dit Brett.

— Moi, ça ne m'a jamais servi à rien.

— Vous n'avez pas su vous en servir. Le mien m'a donné un crédit du diable.

— Asseyez-vous, comte, dis-je. Laissez-moi vous débarasser de votre canne.

Le comte regardait Brett par-dessus la table, sous le gaz. Elle fumait une cigarette et en faisait tomber la cendre sur le tapis. Elle vit que je le remarquais.

— Jake, je ne voudrais pas abîmer ton tapis. Tu ne pourrais pas me donner un cendrier?

Je trouvai des cendriers et les éparpillai autour de nous. Le chauffeur remonta avec un seau plein de glace salée.

— Mettez deux bouteilles à rafraîchir, Henry, cria le comte.

— C'est tout, monsieur?

— Non, attendez dans la voiture. (Il se tourna vers Brett et moi.) Nous ferons un tour au Bois avant le dîner?

— Si vous voulez, dit Brett. Je serais incapable de manger.

— Moi, j'aime toujours un bon repas, dit le comte.

— Monsieur désire-t-il que j'apporte le vin? demanda le chauffeur.

— Oui, apportez-le, Henry, dit le comte.

Il sortit un lourd étui en peau de porc et me le tendit.

— Voulez-vous un véritable cigare américain?

— Merci, dis-je. Je vais finir cette cigarette.

Il coupa le bout de son cigare avec un canif d'or qu'il portait à une des extrémités de sa chaîne de montre.

— J'aime les cigares qui tirent bien, dit le comte. La moitié des cigares qu'on fume tirent mal.

Il alluma son cigare, en tira une bouffée, tout en regardant Brett par-dessus la table.

— Et quand vous serez divorcée, Lady Ashley, vous n'aurez plus de titre?

— Eh non, quel dommage!

— Non, dit le comte. Vous n'avez pas besoin de titre. Vous êtes racée de la tête aux pieds.

— Merci, trop aimable.

— Je ne plaisante pas. (Le comte souffla un nuage de fumée.) Je n'ai jamais vu personne de plus racé. Vous l'êtes. C'est tout.

— Vous êtes charmant, dit Brett. Maman serait bien contente. Ne pourriez-vous pas m'écrire ça pour que je puisse le lui envoyer dans une lettre?

— Je le lui dirais bien à elle aussi, dit le comte. Je ne plaisante pas. Je ne plaisante jamais. Plaisanter les gens, c'est le meilleur moyen de se faire des ennemis. C'est toujours ce que je dis.

— Vous avez raison, dit Brett. Vous avez terriblement raison. Je plaisante toujours tout le monde et je n'ai pas un seul ami, sauf Jake.

— C'est que vous ne le plaisantez pas.

— Voilà.

— Et maintenant, dit le comte, le plaisantez-vous?

Brett me regarda et plissa le coin de ses yeux.

— Non, dit-elle. Lui, je ne voudrais pas le plaisanter.

— Vous voyez, dit le comte, vous ne le plaisantez pas.

— Cette conversation est d'un rasant, dit Brett. Si on touchait à ce champagne?

Le comte plongea la main et fit tourner les bouteilles dans le seau luisant.

— Ce n'est pas encore froid. Vous ne pensez qu'à boire, ma chère. Pourquoi ne vous bornez-vous pas à parler?

— Je n'ai que trop parlé. J'ai dit tout ce que j'avais à dire à Jake.

— J'aimerais vous entendre parler pour de vrai, ma chère. Quand vous me parlez, vous ne finissez jamais vos phrases.

— Je vous laisse le soin de les finir. Il faut toujours laisser les gens finir les phrases à leur gré.

— C'est un système très intéressant (le comte se pencha et fit tourner les bouteilles), pourtant j'aimerais bien vous entendre parler un jour.

— Comme il est stupide! dit Brett.

— Ah! (Le comte sortit une bouteille.) Je crois que c'est assez froid.

J'allai chercher une serviette, et il essuya la bouteille et la tint en l'air.

— J'aime boire le champagne des magnums. Le vin est meilleur, mais ç'aurait été trop difficile à rafraîchir.

Il tenait la bouteille et la regardait. Je sortis les verres.

— Alors, vous pourriez peut-être la déboucher, suggéra Brett.

— Oui, ma chère, je vais la déboucher.

C'était un champagne étonnant.

— Ça, par exemple, c'est du vin. (Brett leva son verre.) Si on buvait à quelque chose. « A la royauté! »

— Ce vin est trop bon pour les toasts, ma chère. Il ne faut pas mêler les émotions avec un vin comme ça. On perd le goût.

Le verre de Brett était vide.

— Vous devriez écrire un livre sur le vin, comte, dis-je.

— Monsieur Barnes, répondit le comte, tout ce que je demande au vin c'est de se laisser déguster.

— Dégustons encore un peu de celui-ci.

Brett tendit son verre. Le comte versa très soigneusement.

— Voilà, ma chère, dégustez-moi ça lentement, après je vous donnerai la permission de vous saouler.

— Me saouler, me saouler!

— Ma chère, vous êtes charmante quand vous êtes ivre.

— Ecoutez-le.

— Monsieur Barnes (le comte remplit mon verre), c'est la seule dame que je connaisse qui soit aussi charmante quand elle est ivre que quand elle ne l'est pas.

— Vous n'avez pas roulé beaucoup, hein?

— Si, ma chère. J'ai roulé beaucoup. J'ai roulé énormément.

— Videz votre verre, dit Brett. Nous avons tous roulé. J'ose dire que Jake en a vu autant que vous.

— Ma chère, je suis certain que Mr. Barnes a vu beaucoup de choses. Ne croyez pas que j'en doute, monsieur. J'ai vu bien des choses aussi.

— Naturellement, mon cher, dit Brett. C'était pour blaguer.

— J'ai pris part à sept guerres et à quatre révolutions, dit le comte.

— Soldat? demanda Brett.

— Quelquefois, ma chère. Et j'ai reçu des blessures de flèches. Avez-vous jamais vu des blessures de flèches?

— Faites un peu voir.

Le comte se leva, déboutonna son gilet et entrouvrit sa chemise. Il releva son gilet de dessous sur sa poitrine,

découvrant sa poitrine noire et les gros muscles de son ventre qui ressortaient sous la lumière.

— Vous les voyez?

Sous la ligne, au bas des côtes, il y avait deux bourrelets blancs.

— Regardez dans le dos, l'endroit par où elles sont ressorties.

Au-dessus de la chute des reins, il y avait deux bourrelets semblables, gros comme un doigt.

— Fichtre, ça n'est pas rien.

— De part en part.

Le comte rentra sa chemise dans son pantalon.

— Où avez-vous attrapé ça? demandai-je.

— En Abyssinie, quand j'avais vingt et un ans.

— Qu'est-ce que vous faisiez? demanda Brett. Vous étiez dans l'armée?

— J'étais en voyage d'affaires, ma chère.

— Je te disais bien qu'il était des nôtres, dit Brett en se tournant vers moi. Je vous aime, comte. Vous êtes adorable.

— Vous me rendez très heureux, ma chère, mais ça n'est pas vrai.

— Ne faites donc pas la bête.

— Vous voyez, monsieur Barnes, c'est parce que j'ai beaucoup vécu que maintenant je puis jouir de tout si complètement. N'est-ce pas la même chose pour vous?

— Oui, absolument.

— Je sais, dit le comte. Tout le secret est là. Il faut savoir apprécier les valeurs.

— Il n'arrive jamais rien à vos valeurs? demanda Brett.

— Non, plus maintenant.

— Vous n'êtes jamais amoureux?

— Toujours, dit le comte. Je suis toujours amoureux.

— Et qu'est-ce que cela fait à vos valeurs?

— Eh! mais, cela aussi a une place parmi mes valeurs.

— Vous n'avez pas de valeurs. Vous êtes mort, tout simplement.

— Non, ma chère, vous vous trompez. Je ne suis pas mort du tout.

Nous bûmes trois bouteilles de champagne et le comte laissa le panier dans ma cuisine. Nous dinâmes dans un restaurant du Bois. Un dîner excellent. La nourriture occupait une place de choix parmi les valeurs du comte. Le vin aussi. Le comte fut très en forme pendant le dîner. Brett aussi. Ce fut très agréable.

— Où aimeriez-vous aller? demanda le comte après dîner.

Nous étions les seules personnes dans le restaurant. Les deux garçons se tenaient debout, près de la porte. Ils avaient envie de rentrer chez eux.

— Si on montait à la Butte, dit Brett. Quel dîner charmant!

Le comte rayonnait. Il était très heureux.

— Vous êtes très gentils tous les deux, dit-il. (Il fumait un nouveau cigare.) Pourquoi ne vous mariez-vous pas ensemble?

— Nous voulons vivre chacun notre vie, dis-je.

— Nous avons nos situations, dit Brett. Allons, partons.

— Prenons une autre fine, dit le comte.

— Là-haut, sur la Butte.

— Non, ici, où c'est tranquille.

— Oh! vous et votre tranquillité, dit Brett. Qu'est-ce qu'il y a donc dans la tranquillité qui vous plaît tant, à vous les hommes?

— Nous l'aimons tout comme vous aimez le bruit, ma chère, dit le comte.

— Bon, dit Brett. Va pour une fine.

— Sommelier! cria le comte.

— Oui, monsieur.

— Quelle est votre eau-de-vie la plus vieille?

— 1811, monsieur.

— Apportez-m'en une bouteille.

— Voyons, pas d'extravagance. Empêche-le, Jake.

— Ecoutez, ma chère, j'en ai plus pour mon argent dans une vieille eau-de-vie que dans n'importe quelle antiquité.

— Vous avez beaucoup d'antiquités?

— Une pleine maison.

Finalement, nous montâmes à Montmartre. Zelli était bondé. La salle était enfumée et bruyante. La musique vous frappait à l'entrée. Je dansai avec Brett. Il y avait tant de monde que nous pouvions à peine remuer. Le drummer noir fit signe à Brett. Nous nous trouvâmes immobilisés, dansant sur place, en face de lui.

— Ça va?

— Admirablement.

— Bon ça.

Il était tout en dents et en lèvres.

— Nous sommes très amis, dit Brett. Et un drummer un peu là.

La musique cessa et nous nous dirigeâmes vers la table où le comte était assis. Puis, la musique reprit et nous dansâmes. Je regardai le comte. Il était assis à la table et fumait un cigare. La musique cessa de nouveau.

— Allons nous asseoir.

Brett s'avança vers la table. La musique reprit et nous dansâmes encore, serrés par la foule.

— Tu dances comme un pied. Michael est le meilleur danseur que je connaisse.

— Il est magnifique.

— Il a ses qualités.

— Je l'aime, dis-je. Il me plaît beaucoup.

— Je vais l'épouser, dit Brett. C'est drôle, voilà bien huit jours que je n'ai pas pensé à lui.

— Tu ne lui écris pas?

— Moi, non. Je n'écris jamais.

— Je parie qu'il t'écrit, lui.

— Plutôt, et des lettres sacrément chic même.

— Quand comptez-vous vous marier?

— Comment veux-tu que je le sache? Dès que j'aurai obtenu mon divorce. Michael est en train d'essayer de décider sa mère à contribuer aux frais.

— Est-ce que je peux faire quelque chose?

— Ne dis donc pas de bêtises. Les parents de Michael sont riches comme tout.

La musique cessa. Nous retournâmes à la table. Le comte se leva.

— Très bien, dit-il. Vous êtes très, très bien, tous les deux.

— Vous ne dansez pas, comte? demandai-je.

— Non, je suis trop vieux.

— Allons, allons, dit Brett.

— Ma chère, je le ferais si ça m'amusait. Ça m'amuse de voir danser.

— Chic, dit Brett. Un jour je danserai encore pour vous. A propos, que devient votre petit ami, Zizi?

— Je vais vous dire. J'entretiens ce gamin, mais je n'aime pas l'avoir avec moi.

— Il est plutôt gênant.

— Entre nous, je crois qu'il a de l'avenir. Mais, personnellement, je ne tiens pas à l'avoir avec moi.

— Jake est assez comme ça.

— Il me crispe.

— Oui. (Le comte haussa les épaules.) Pour ce qui est de son avenir, on ne peut pas savoir. Enfin, son père était un grand ami de mon père.

— Allons, viens danser, dit Brett.

Nous dansâmes. Il y avait foule et l'air était lourd.

— Oh! mon chéri, dit Brett, je suis si malheureuse. J'avais la sensation de repasser par quelque chose qui m'était déjà arrivé.

— Tu étais heureuse, il y a une minute.

Le drummer hurlait :

— *You can't two time...*

— C'est fini.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je ne sais pas. J'ai un cafard terrible.

« » psalmodiait le drummer. Puis il reprit ses baguettes.

— Veux-tu que nous partions?

J'avais la sensation, comme dans un cauchemar, que tout se répétait, que j'avais déjà passé par là et qu'il me faudrait y repasser.

« » chantait doucement le drummer.

— Partons, dit Brett, tu veux bien?

« » chantait le drummer en grimaçant vers Brett.

— Allons, dis-je.

Nous sortîmes de la foule. Brett alla au lavabo.

— Brett désire s'en aller, dis-je au comte.

Il acquiesça de la tête.

— Vraiment? Très bien. Prenez la voiture. Je vais rester encore un peu, monsieur Barnes.

Nous nous serrâmes la main.

— Charmante soirée, dis-je. J'aimerais que vous me laissiez régler cela.

Je sortis un billet de ma poche.

— Monsieur Barnes, ne soyez donc pas ridicule, dit le comte.

Brett arriva, enveloppée dans son manteau. Elle embrassa le comte et lui mit une main sur l'épaule pour l'empêcher de se lever. Comme nous franchissions la porte, je me retournai, et il y avait trois femmes à sa table. Nous montâmes dans la grande auto. Brett donna au chauffeur l'adresse de son hôtel.

— Non, ne monte pas, dit-elle devant l'hôtel.

Elle avait sonné et la porte s'était entrouverte.

— Vraiment?

— Non, je t'en prie.

— Bonne nuit, Brett, dis-je. Ça m'ennuie que tu ne te sentes pas bien.

— Bonne nuit, Jake. Bonne nuit, mon chéri. Je ne veux plus te revoir.

Nous nous embrassâmes, debout, devant la porte. Elle me repoussa. Nous nous embrassâmes de nouveau.

— Non, je t'en prie, dit Brett.

Elle se retourna rapidement et pénétra dans l'hôtel. Le chauffeur me conduisit à mon appartement. Je lui donnai

vingt francs. Il toucha sa casquette et dit : « Bonne nuit, monsieur » et il partit. Je sonnai. La porte s'ouvrit. Je montai et me couchai.

CHAPITRE VIII

JE ne revis Brett qu'à son retour de Saint-Sébastien. Elle m'avait envoyé une carte qui représentait la Concha, avec ces mots : *Chéri. Très calme et bien portante. Tendresses à tous les copains. Brett.*

Je ne revis pas Cohn non plus. J'appris que Frances était partie pour l'Angleterre et je reçus un mot de Cohn me disant qu'il allait passer une quinzaine à la campagne, il ne savait pas où, et me recommandant de ne pas changer d'avis au sujet de la partie de pêche en Espagne, dont nous avions parlé l'hiver passé. Je pourrais toujours l'atteindre, m'écrivait-il, par l'entremise de sa banque.

Brett était partie et je n'étais plus assommé par les histoires de Cohn. J'étais plutôt content de n'avoir plus à jouer au tennis. Le travail ne manquait pas. J'allais souvent aux courses. Je dînais avec des amis et je faisais des heures supplémentaires au bureau, afin de pouvoir me reposer sur mon secrétaire quand je partirais pour l'Espagne avec Bill Gorton, à la fin de juin. Bill Gorton arriva, resta une couple de jours dans mon appartement et partit pour Vienne. Il était très gai et disait que les Etats-Unis étaient épatants. New York était épatant. Il y avait eu une excellente saison théâtrale et toute une floraison de remarquables jeunes poids mi-lourds. On pouvait espérer de chacun d'eux qu'il grandirait, engraisserait et battrait Dempsey. Bill était très heureux. Son dernier livre lui avait rapporté beaucoup d'argent et il s'attendait à en gagner bien davantage. Son séjour à Paris fut très gai, puis il partit pour Vienne. Il devait revenir dans trois semaines

et nous irions alors en Espagne pour pêcher et assister à la *fiesta* de Pampelune. Il m'écrivit que Vienne était une ville épatante. Puis, une carte de Budapest : *Jake, Budapest est épatant*. Puis, un télégramme : *Arriverai lundi*.

Le lundi soir, il arriva chez moi. J'entendis le taxi s'arrêter. J'allai à la fenêtre et je l'appelai. Il agita la main et s'engagea dans l'escalier, ses valises à la main. Je le trouvai à mi-chemin, dans l'escalier, et je pris une de ses valises.

— Alors, dis-je, comme ça, tu as fait un voyage épatant?

— Epatant, dit-il. Budapest est absolument épatant.

— Et Vienne?

— Pas tellement, Jake, pas tellement. Ça m'avait l'air mieux que ça n'était.

— Comment ça?

Je préparais deux verres et un siphon.

— Une cuite, Jake. Une de ces cuites!

— C'est étrange. Tu ferais mieux de boire un coup, tiens.

Bill se frotta le front.

— C'est très curieux, dit-il. Peux pas me rappeler comment c'est arrivé. C'est arrivé comme ça, tout d'un coup.

— Ça a duré longtemps?

— Quatre jours, Jake. Ça a duré quatre jours.

— Où as-tu été?

— Rappelle pas. Je t'ai écrit une carte, ça, je me le rappelle parfaitement.

— Tu n'as rien fait d'autre?

— J'suis pas sûr. C'est possible.

— Allons, raconte-moi.

— Peux pas me rappeler. J't'ai dit tout ce que je me rappelais.

— Allons, bois un coup et rappelle-toi.

— J'pourrai peut-être me rappeler un peu, dit Bill.

Me rappelle quelque chose comme un match de boxe, match de boxe formidable à Vienne. Y avait un nègre. Me rappelle le nègre parfaitement.

— Continue.

— Nègre épatant. Ressemblait à Tiger Flowers, mais quatre fois plus gros. Tout d'un coup, tout le monde s'est mis à jeter des choses. Pas moi. Le nègre venait de descendre le type du pays. Le nègre a levé son gant. Voulait faire un discours. Tout à fait grand air, ce nègre. Commencé son discours. Et puis le blanc a cogné. Alors il a descendu le blanc, raide comme balle. Alors, tout le monde s'est mis à lancer les chaises. Le nègre est rentré avec nous en auto. Il n'avait pas de vêtements, il a pris mon veston. J'me rappelle tout maintenant. Belle soirée sportive.

— Qu'est-ce qui est arrivé?

— Prêté des vêtements au nègre et suis allé avec lui pour tâcher d'obtenir son argent. Prétendaient que le nègre leur devait de l'argent pour les dégâts de la salle. Me demande qui traduisait. Moi, peut-être.

— Pas probable.

— T'as raison. Pas moi du tout. Un autre type. J' crois que nous l'appelions le « Harvard man » du pays. Me le rappelle maintenant. Etudiait la musique.

— Comment ça a-t-il fini?

— Pas trop bien, Jake. Injustice partout. Directeur prétendait que le nègre avait promis de ménager le Viennois. Prétendait que le nègre avait violé le contrat. Pas permis de mettre knock-out, à Vienne, un type de Vienne. « Bon » Dieu, Mister Gorton, disait le nègre, pendant quarante » minutes je n'ai pas fait autre chose que le ménager. Ce » blanc a dû se donner une hernie de la façon dont il » s'élançait sur moi. Je ne l'ai pas frappé une fois. »

— Avez-vous obtenu l'argent?

— Pas d'argent, Jake. Tout ce qu'on a pu avoir ça a été les vêtements du nègre. Quelqu'un lui a refait sa montre, en plus. Nègre splendide. Belle gaffe d'être allé à Vienne. C'était pas ça, Jake, c'était pas ça.

— Qu'est devenu le nègre?

— Retourné à Cologne. Habite là-bas. Père de famille. Va m'écrire une lettre et me renvoyer l'argent que je lui

ai prêté. Nègre épatant. J'espère que je lui ai donné l'adresse exacte.

— Sans doute.

— Enfin, si on allait manger, dit Bill, à moins que tu ne veuilles entendre d'autres récits de voyage.

— Continue.

— Allons manger.

Nous descendîmes et sortîmes sur le boulevard Saint-Michel, dans la chaleur d'un soir de juin.

— Où allons-nous?

— Veux-tu manger dans l'Ile?

— Bien sûr.

Nous descendîmes le boulevard. Au croisement de la rue Denfert-Rochereau et du boulevard se trouve une statue de deux hommes en robes flottantes.

— J' sais qui c'est (Bill regardait le monument), les messieurs qui ont inventé la pharmacie. Faut pas essayer de me coller sur Paris.

Nous continuâmes.

— Voilà un empailleur, dit Bill. Tu veux acheter quelque chose? Un joli chien empaillé?

— Viens donc, tu es saoul.

— C'est gentil les chiens empaillés. Ça égayerait ton appartement.

— Viens.

— Rien qu'un chien empaillé. A prendre ou à laisser. Dis, écoute, Jake. Rien qu'un chien empaillé.

— Viens donc.

— Ça représente tout au monde après qu'on l'a acheté. Simple échange de valeurs. Tu donnes de l'argent et on te donne un chien empaillé.

— Nous en achèterons un en revenant.

— Ça va. A ta guise. L'enfer est pavé de chiens empaillés non achetés. Pas ma faute.

Nous continuâmes.

— Qu'est-ce qui t'a fait penser aux chiens, comme ça, si soudainement?

— J'ai toujours été comme ça en ce qui concerne les chiens. Toujours beaucoup aimé les animaux empaillés.

Nous nous arrê tâmes pour boire un verre.

— J'aime boire, ça c'est vrai, dit Bill. Tu devrais essayer un peu, Jake.

— Tu as bien une avance de cent quarante-quatre verres sur moi.

— Tu ne devrais pas flancher. Jamais flanché, moi. Le secret de mon succès. On ne m'a jamais eu. On ne m'a jamais eu en public.

— On t'aura avec deux pernod s de plus.

— Pas en public. Si je sens que je flanche, je m'en irai, tout seul. A ce point de vue-là, je suis comme les chats.

— Quand as-tu vu Harvey Stone?

— Au Crillon. Harvey était juste sur le point de flancher. Avait pas mangé depuis trois jours. Il ne mange plus. Disparaît comme un chat. Pas gai.

— Il va très bien.

— Admirablement. Seulement, j'aimerais mieux qu'il ne disparaisse pas comme un chat comme ça. Me rend nerveux.

— Qu'est-ce qu'on fait ce soir?

— M'est égal. Seulement faudrait pas se saouler. Crois-tu qu'ils aient des œufs durs ici? S'ils avaient des œufs durs, ça ne serait pas la peine de faire tout ce chemin jusqu'à l'île.

— Non, dis-je, nous allons faire un vrai repas.

— Ce n'était qu'une suggestion, dit Bill. Tu veux partir tout de suite?

— Allons.

Nous continuâmes à descendre le boulevard. Un fiacre passa près de nous. Bill le regarda.

— Tu vois ce fiacre? Je vais le faire empailler pour toi, comme cadeau de premier de l'An. Je donnerai à tous mes amis des animaux empaillés. Suis un écrivain naturaliste.

Un taxi passa. A l'intérieur, quelqu'un agita la main,

puis frappa pour faire arrêter le chauffeur. Le taxi recula jusqu'au trottoir. C'était Brett.

— Une belle dame, dit Bill. Va nous enlever.

— *Hello!* dit Brett, *Hello!*

— Bill Gorton. Lady Ashley.

Brett sourit à Bill.

— J'arrive juste. Je n'ai même pas eu le temps de me laver. Michael arrive ce soir.

— Chic. Viens dîner avec nous, on ira le chercher ensemble.

— Faut que je me nettoie.

— Bah! viens donc.

— Faut que je prenne un bain. Il n'arrive qu'à neuf heures.

— Viens boire quelque chose alors, avant de prendre ton bain.

— Ça, ça peut se faire. Tu parles un langage sensé, maintenant.

Nous montâmes dans le taxi. Le chauffeur se retourna.

— Arrêtez au premier bistrot, dis-je.

— Autant aller à la Closerie, dit Brett. Je ne peux pas boire ces sales eaux-de-vie.

— Closerie des Lilas.

Brett se tourna vers Bill.

— Il y a longtemps que vous êtes dans cette ville pestilentielle?

— Je suis arrivé de Budapest aujourd'hui même.

— Comment avez-vous trouvé Budapest?

— Épatant. Budapest était épatant.

— Demande-lui donc des nouvelles de Vienne.

— Vienne, dit Bill, est une ville étrange.

— Tout à fait dans le genre de Paris.

Brett lui sourit en plissant le coin de ses yeux.

— Exactement, dit Bill. Tout à fait dans le genre de Paris en ce moment.

— Vous m'avez l'air bien parti, à ce que je vois.

A la terrasse des Lilas, Brett commanda un whisky-soda J'en pris un aussi et Bill prit un autre pernod.

— Comment ça va, Jake?

— Bien, dis-je. Je ne me suis pas ennuyé.

Brett me regarda.

— J'ai été folle de partir, dit-elle. On est toujours idiot de quitter Paris.

— Tu t'es amusée?

— Oh! pas mal. Intéressant. Pas follement gai.

— Tu as vu du monde?

— Non, presque personne. Je ne sortais jamais.

— Tu n'as pas nagé?

— Non, je n'ai rien fait...

— Ça ressemble à Vienne, dit Bill.

Brett retroussa pour lui le coin de ses yeux.

— Alors, c'était comme ça à Vienne?

— C'était tout comme ça à Vienne.

Brett lui sourit encore.

— Il est gentil, ton ami, Jake.

— Oui, dis-je. C'est un taxidermiste.

— C'était dans un autre pays, dit Bill, et en outre tous les animaux étaient morts.

— Encore un, dit Brett, et je me sauve. Envoyez le garçon chercher un taxi.

— Il y en a toute une file, là, juste en face.

— Bon.

Nous finîmes nos consommations et mîmes Brett dans un taxi.

— Et surtout, soyez au Select à dix heures. Forcez-le à venir. Michael sera là.

— Nous y serons, dit Bill.

Le taxi partit. Brett agita la main.

— Un peu là, dit Bill. Bougrement gentille. Qui est Michael?

— L'homme qu'elle va épouser.

— Tiens, tiens, dit Bill. C'est toujours à ce stade-là que je fais la connaissance des gens. Qu'est-ce que je leur enverrai? Crois-tu qu'ils aimeraient une paire de chevaux de course empaillés?

— Nous ferions mieux d'aller dîner.

— Est-elle vraiment Lady quelque chose? demanda Bill dans le taxi qui nous emmenait à l'île Saint-Louis.

— Oh! oui. Dans le stub-book et tout le bazar.

— Tiens, tiens.

Nous dinâmes dans le restaurant de Mme Lecomte, sur la rive la plus éloignée de l'île. Il était bondé d'Américains et il nous fallut attendre debout avant de trouver des places. Quelqu'un l'avait mentionné dans la liste de l'*American Women Club* comme un restaurant curieux de Paris, ignoré jusqu'à ce jour des Américains. Il nous fallut, par suite, attendre quarante-cinq minutes avant d'avoir une table. Bill avait mangé dans ce restaurant en 1918 et aussitôt après l'armistice, et Mme Lecomte fut toute émue de le revoir.

— Ça ne nous donne pas une table quand même, dit Bill. Mais c'est une brave femme.

Nous fîmes un bon dîner : poulet rôti, haricots verts nouveaux, purée de pommes de terre, tarte aux pommes et fromage.

— On peut dire que vous avez le monde entier ici, dit Bill à Mme Lecomte.

Elle leva la main.

— Oh! mon Dieu!

— Vous allez devenir riche.

— Je l'espère bien.

Après le café et la fine on nous donna l'addition, écrite comme toujours sur une ardoise. (C'était là sans doute une des « curiosités » mentionnées sur le guide.) Nous payâmes, serrâmes la main de la patronne et partîmes.

— On ne vous voit plus jamais, monsieur Barnes, dit Mme Lecomte.

— Trop de mes compatriotes.

— Venez déjeuner. Il n'y a pas foule à cette heure-là.

— Bon. Je viendrai bientôt.

Nous marchâmes sous les arbres qui s'inclinent au-dessus du fleuve sur le quai d'Orléans. De l'autre côté du fleuve, il y avait des pans de murs de vieilles maisons en démolition.

— On va percer une rue.

— Naturellement, dit Bill.

Nous continuâmes et fîmes le tour de l'île. La rivière était sombre. Un bateau-mouche passait, tout illuminé. Il marchait vite, silencieusement, et il disparut sous le pont. En aval, on voyait Notre-Dame, accroupie contre le ciel nocturne. Nous passâmes sur la rive gauche de la Seine par la passerelle en planches du quai de Béthune et nous nous arrê tâmes sur le pont pour regarder Notre-Dame. Du pont où nous étions, l'île semblait noire, les maisons se dressaient haut dans le ciel et les arbres étaient des ombres.

— Ça a de l'allure, dit Bill. Bon Dieu! c'est bon d'être revenu!

Nous nous appuyâmes sur le parapet de bois et regardâmes, en amont, les lumières des grands ponts. Sous nos pieds, l'eau était unie et noire. Elle ne faisait pas de bruit contre les piles du pont. Un homme et une femme passèrent près de nous. Ils marchaient enlacés.

Nous traversâmes le pont et remontâmes la rue du Cardinal-Lemoine. La pente était raide et nous allâmes jusqu'à la place de la Contrescarpe. Les lampes à arc brillaient à travers les feuilles des arbres et, sous les arbres, un S s'apprêtait à partir. De la musique sortait par la porte du Nègre Joyeux. Par la devanture du café des Amateurs, je vis le long bar en zinc. Dehors, sur la terrasse, des ouvriers buvaient. Dans la cuisine ouverte des Amateurs, une jeune fille faisait frire des pommes de terre dans de l'huile. Dans une marmite en fer, il y avait du ragoût. La jeune fille en servit une assiette à un vieillard qui attendait debout, une bouteille de vin rouge à la main.

— Tu veux prendre un verre?

— Non, dit Bill, je n'en sens pas le besoin.

Nous quittâmes la place de la Contrescarpe, à droite, et longeâmes des rues étroites et calmes bordées de vieilles maisons très hautes. Quelques-unes de ces maisons avançaient dans la rue. D'autres étaient en retrait. Nous débouchâmes dans la rue du Pot-de-Fer et nous la suivîmes

jusqu'à l'endroit où la rue Saint-Jacques est orientée nord-sud. Nous prîmes la direction du sud et, passant devant le Val-de-Grâce, en retrait derrière sa cour et sa grille de fer, nous arrivâmes au boulevard de Port-Royal.

— Que veux-tu faire? demandai-je. Veux-tu aller au café voir Brett et Mike?

— Pourquoi pas?

Nous suivîmes le boulevard de Port-Royal jusqu'à l'endroit où il devient Montparnasse. Nous passâmes devant les Lilas, Lavigne, tous les petits cafés, Damoy. Nous traversâmes l'avenue, à la Rotonde, dont nous longeâmes les lumières et les tables pour arriver au Select.

A travers les tables, Mike s'élança vers nous. Il était bronzé et respirait la santé.

— *Hello!* Jake, dit-il, *Hello, hello!* Comment ça va, mon vieux?

— Tu as l'air en forme, Mike.

— Oh! je le suis. Je le suis terriblement. Je n'ai fait que marcher. Marcher toute la journée. Je ne buvais qu'une fois par jour, avec ma mère, du thé.

Bill était allé au bar. Debout, il parlait à Brett qui était assise sur un grand tabouret, les jambes croisées. Elle n'avait pas de bas.

— Je suis content de te voir, Jake, dit Michael. Je suis un peu saoul, tu sais. Étonnant, hein? Tu as vu mon nez?

Il avait une échorchure sur le nez.

— Ce sont les valises d'une vieille dame qui ont fait ça. J'essayais de les lui descendre quand elles me sont tombées dessus.

Brett, du bar, lui fit un geste avec son porte-cigarettes et plissa le coin de ses yeux.

— Une vieille dame, dit Mike. Ses valises sont tombées sur moi. Entrons voir Brett. C'est un numéro. Tu es une femme adorable, Brett. Où as-tu déniché ce chapeau?

— Un type qui me l'a payé. Il ne te plaît pas?

— C'est une horreur. Achète-toi donc un chapeau convenable.

— Oh! nous avons tellement d'argent en ce moment,

dit Brett. A propos, on ne t'a pas présenté Bill encore? Tu es vraiment un hôte modèle, Jake.

Elle se tourna vers Mike.

— Je te présente Bill Gorton. Cet ivrogne-là, c'est Mike Campbell. Mr. Campbell est un banqueroutier en activité.

— Précisément. Vous savez que j'ai rencontré mon ancien associé, hier, à Londres. Le type qui m'a mis dedans.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— M'a payé à boire. J'ai pensé qu'il valait autant accepter. Sans blague, Brett, tu es adorable. Vous ne trouvez pas qu'elle est belle?

— Belle? Avec ce nez!

— C'est un nez adorable. Allons, pointe-le vers moi. Elle est adorable.

— On n'aurait pas pu laisser cet homme en Ecosse?

— Dis, Brett, faudra se coucher de bonne heure.

— Pas d'indécences, Michael. N'oublie pas qu'il y a des dames dans ce bar.

— Elle est adorable. Tu ne trouves pas, Jake?

— Il y a un match de boxe, ce soir, dit Bill. On y va?

— Boxe? dit Mike. Qui boxe?

— Ledoux et quelqu'un.

— Il est très bon, Ledoux, dit Mike. J'aimerais voir ça (il faisait effort pour se contrôler), mais je ne peux pas. J'ai rendez-vous avec ça, là. Ecoute, Brett, achète-toi donc un autre chapeau.

Brett enfonça son feutre profondément sur un œil et sourit par-dessous.

— Allez voir le match, tous les deux. Moi, il faut que je ramène tout de suite Mr. Campbell à la maison.

— J' suis pas saoul, dit Mike. Rien qu'un peu, peut-être. Vrai, Brett, tu es adorable.

— Allez voir le match, dit Brett. Mr. Campbell devient difficile. Que signifient ces brusques effusions, Mike?

— Non, vrai, ce que tu es adorable!

Nous leur souhaitâmes bonne nuit.

— Je regrette de ne pouvoir vous accompagner, dit Mike.

Brett éclata de rire. Je me retournai à la porte. Mike, une main sur le bar, parlait, penché vers Brett. Brett le regardait assez froidement, mais le coin de ses yeux souriait.

Dehors, sur le trottoir, je dis :

— Veux-tu aller au match?

— Certainement, dit Bill, pourvu que nous n'ayons pas à marcher.

— Mike était plutôt excité avec sa petite amie, dis-je dans le taxi.

— Ehl dit Bill, on ne peut foutre pas l'en blâmer.

CHAPITRE IX

LE match Ledoux-Kid Francis eut lieu le soir du 20 juin. Ce fut un bon match. Le lendemain, je reçus une lettre de Robert Cohn, écrite d'Hendaye. Il menait une vie très calme, disait-il, il se baignait, jouait un peu au golf et beaucoup au bridge. La plage d'Hendaye était splendide, mais il lui tardait de partir pour la pêche. Quand irais-je le rejoindre? Si je pouvais lui acheter une ligne de crin à deux brins, il me paierait quand j'arriverais.

Ce matin même, j'écrivis de mon bureau à Cohn que Bill et moi partirions de Paris le 25, à moins de contre-ordre de ma part, et que nous nous retrouverions à Bayonne où nous prendrions un autobus pour aller à Pampelune à travers la montagne. Le soir de ce même jour, environ sept heures, je m'arrêtai au Select pour voir Michael et Brett. Ils n'y étaient pas et j'allai jusqu'au Dingo. Je les trouvai assis au bar.

— Hello! chéri, dit Brett, en me tendant la main.

— Hello! Jake, dit Mike. A ce qu'il paraît, j'étais noir l'autre soir.

— Et comment! dit Brett. Une honte.

— Ecoute, dit Mike. Quand partez-vous pour l'Espagne? Est-ce que ça t'embêterait beaucoup si nous allions avec vous?

— Ça serait épatant.

— Ça ne t'embêterait pas vraiment? J'ai déjà été à Pampelune, tu sais. Brett a une envie folle d'y aller. Tu es bien sûr que nous ne ferons pas que vous embarrasser?

— Ne dis donc pas de bêtises.

— Je suis un peu saoul, tu sais. Sans quoi, je ne te demanderais pas ça, comme ça. Bien vrai, ça ne t'embêterait pas trop?

— Oh! ferme ça, Michael, dit Brett. Comment veux-tu qu'il dise que ça l'embête, maintenant. Je le lui demanderai plus tard.

— Mais ça ne t'embête pas, bien vrai?

— Cesse de me demander cela si tu ne veux pas me faire mettre en colère. Je partirai avec Bill le matin du 25.

— A propos, où est Bill? demanda Brett.

— Il est allé dîner avec des gens, à Chantilly.

— C'est un brave type.

— Un très chic type, dit Mike. Sans blague, vous savez.

— Tu ne te le rappelles pas, dit Brett.

— Si, je me le rappelle parfaitement. Ecoute, Jake, nous partirons le soir du 25. Brett ne peut pas se lever de bonne heure.

— Ça, rien à faire.

— Si notre argent arrive, et si tu es sûr que ça ne t'embêtera pas.

— Il arrivera. J'y veillerai.

— Dis-moi ce qu'il faut que je me procure.

— Emporte deux ou trois cannes à moulinet, des lignes et quelques mouches.

— Moi, je ne pêcherai pas, dit Brett.

— Alors deux cannes, et Bill n'aura pas besoin d'en acheter.

— Entendu, dit Mike. Je vais télégraphier au patron.

— Ce sera merveilleux, dit Brett. L'Espagne! On ne va pas s'embêter.

— Le 25, quand c'est-il?

— Samedi.

— Il s'agira d'être prêts.

— Un peu, dit Mike. Je vais chez le coiffeur.

— Et moi, prendre un bain, dit Brett. Jake, sois bon type, accompagne-moi jusqu'à l'hôtel.

— Nous avons un hôtel charmant, dit Mike. Je crois que c'est un bordel.

— Quand nous sommes arrivés nous avons laissé nos bagages ici, au Dingo, et dans cet hôtel on nous a demandé si nous voulions une chambre pour l'après-midi seulement. Ils ont eu l'air enchantés quand ils ont su que nous voulions y passer toute la nuit.

— Je vous dis que je crois que c'est un bordel, dit Mike. Et je m'y connais.

— Oh! ferme ça et va te faire couper les cheveux.

Mike partit. Brett et moi restâmes au bar.

— Un autre?

— Bon.

— J'en avais besoin, dit Brett.

Nous remontâmes la rue Delambre.

— Je ne t'ai pas vu depuis mon retour, dit Brett.

— Non.

— Comment vas-tu, Jake?

— Bien.

Brett me regarda.

— Dis-moi, dit-elle, est-ce que Robert Cohn fait partie de cette excursion?

— Oui. Pourquoi?

— Tu ne crois pas que ça sera un peu pénible pour lui?

— Pourquoi ça?

— Avec qui donc te figures-tu que je suis allée à Saint-Sébastien?

— Tous mes compliments.

Nous marchions.

— Pourquoi as-tu dit ça?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que tu aurais voulu que je dise?

Nous continuâmes notre route et tournâmes dans une rue.

— Il s'est même très bien comporté. Il devient un peu ennuyeux quelquefois.

— Vraiment?

— J'ai pensé que ça serait bon pour lui.

— Tu devrais te mettre dans les bonnes œuvres.

— Ne sois pas rosse.

— N'aie pas peur.

— Tu ne le savais pas, vraiment?

— Non, dis-je. Ça ne m'est pas venu à l'idée, sans doute.

— Ne crains-tu pas que ça soit un peu trop pénible pour lui?

— Ça, ça le regarde, dis-je. Dis-lui que tu iras. Il sera toujours temps de ne pas venir.

— Je vais lui écrire pour lui donner la facilité de s'en sortir.

Je ne revis Brett que le soir du 24 juin.

— As-tu des nouvelles de Cohn?

— Je crois bien. Il est enchanté.

— Bon Dieu!

— Moi aussi, j'ai bien trouvé ça un peu drôle. Il dit qu'il lui tarde tellement de me revoir.

— Lui as-tu dit que tu venais seule?

— Non. Je lui ai dit que nous serions tous ensemble. Michael et les autres.

— Il est admirable!

— N'est-ce pas?

Ils attendaient leur argent le lendemain. Nous décidâmes de nous retrouver à Pampelune. Ils iraient directement à Saint-Sébastien et partiraient de là par le train. Nous devons tous nous retrouver à Pampelune, à l'hôtel Montoya. S'ils n'avaient pas paru lundi, au plus tard, nous partirions devant pour Burguete, dans la montagne, afin de commencer à pêcher. Il y avait un autobus qui allait

à Burguete. J'établis un itinéraire afin qu'ils pussent nous suivre.

Je pris avec Bill le train du matin à la gare d'Orsay. Il faisait un temps délicieux, pas trop chaud, et la campagne, dès le départ, était belle. Nous allâmes au wagon-restaurant prendre notre premier déjeuner. En quittant le wagon, je demandai à l'employé des tickets pour le premier service.

— Rien avant le cinquième.

— Comment cela?

Il n'y avait jamais plus de deux services dans ce train et il y avait toujours beaucoup de places libres à chacun.

— Tout est réservé, dit l'employé du wagon-restaurant. Il y aura un cinquième service à trois heures et demie.

— Ça devient sérieux, dis-je à Bill.

— Donne-lui dix francs.

— Tenez, dis-je. Nous voudrions déjeuner au premier service.

L'employé empocha les dix francs.

— Merci, dit-il. Messieurs, je vous conseille de vous procurer des sandwiches. Toutes les places pour les quatre premiers services ont été retenues aux bureaux de la Compagnie.

— Toi, mon vieux, tu feras ton chemin, dit Bill en anglais. Si on t'avait donné cent sous, je suppose que tu nous aurais conseillé de sauter par la portière.

— *Comment?*

— Ta gueule, dit Bill. Fais préparer des sandwiches et une bouteille de vin. Dis-lui ça, Jake.

— Et faites-les porter dans le wagon à côté.

Je lui indiquai où nous étions.

Dans notre compartiment se trouvaient un homme et sa femme avec leur jeune fils.

— Vous êtes Américains, n'est-ce pas? demanda l'homme. Vous faites un voyage agréable?

— Merveilleux, dit Bill.

— C'est ce qu'il faut. Voyager pendant qu'on est jeune.

La maman et moi, nous avons toujours eu envie de venir en Europe, mais nous avons dû attendre un peu.

— Tu aurais pu y aller il y a dix ans, si tu avais voulu, dit sa femme. Seulement tu passais ton temps à répéter : « Voyons l'Amérique d'abord », et je peux dire que nous en avons vu, au propre et au figuré.

— Dites donc, il y a des tas d'Américains dans ce train, dit le mari. Il y en a sept pleins wagons, de Dayton, Ohio. Ils reviennent d'un pèlerinage à Rome et maintenant, ils se rendent à Biarritz et à Lourdes.

— C'est donc ça. Des pèlerins. Sacré nom de Dieu de puritains, dit Bill.

— De quelle partie des Etats-Unis êtes-vous, jeunes gens?

— Kansas City, dis-je. Lui est de Chicago.

— Vous allez tous les deux à Biarritz?

— Non, nous allons pêcher en Espagne.

— La pêche, ça ne m'a jamais dit grand-chose. On pêche beaucoup pourtant, là d'où je viens. L'Etat de Montana est excellent pour la pêche. J'y suis bien allé avec les copains, mais je n'ai jamais aimé ça.

— Tu ne t'occupais pas beaucoup de pêche en effet, dans ces excursions, dit la femme.

Il cligna de l'œil.

— Vous savez comment sont les dames. Dès qu'on passe une bouteille à la ronde ou si on a une caisse de bière avec soi, elles crient tout de suite à l'enfer et à la damnation.

— C'est bien ça les hommes, nous dit la femme. (Elle tira sa robe sur ses genoux confortables.) J'ai voté contre la prohibition pour lui faire plaisir, et parce que j'aime bien avoir un peu de bière dans la maison, et écoutez-le parler maintenant. Je me demande comment ils trouvent des gens pour les épouser.

— Vous savez, dit Bill, que cette bande de pères pèlerins a monopolisé le wagon-restaurant jusqu'à trois heures et demie de l'après-midi.

— Comment cela? On ne peut pas faire ça.

— Essayez de trouver des places.

— Dans ce cas, maman, il me semble qu'il vaudrait mieux retourner prendre un autre petit déjeuner.

Elle se leva et arrangea sa robe.

— Voudrez-vous surveiller nos bagages, jeunes gens? Allons, viens, Hubert.

Ils s'en allèrent tous les trois au wagon-restaurant. Peu après leur départ, un garçon passa annonçant le premier service et les pèlerins avec leurs prêtres commencèrent à défiler dans le couloir. Notre ami et sa famille ne revinrent pas. Un garçon passa dans le couloir avec nos sandwiches et la bouteille de chablis. Nous l'appelâmes.

— Vous allez avoir du travail aujourd'hui, dis-je.

Il opina de la tête.

— Ils commencent déjà, à dix heures et demie.

— Quand mangerons-nous?

— Hum! Et moi, quand croyez-vous que je mangerai?

Il laissa deux verres avec la bouteille. Nous lui payâmes les sandwiches et lui donnâmes un pourboire.

— Je viendrai chercher les assiettes, dit-il, ou bien vous pourrez les rapporter avec vous.

Nous mangeâmes les sandwiches et bûmes le chablis et nous regardâmes le paysage par la portière. Le blé commençait juste à mûrir et les champs étaient couverts de coquelicots. Les prés étaient verts et il y avait de jolis arbres et parfois de grandes rivières et des châteaux dans les arbres.

A Tours nous descendîmes acheter une autre bouteille de vin, et, quand nous remontâmes dans le compartiment, le monsieur de Montana, sa femme et leur fils Hubert étaient installés confortablement.

— Est-ce qu'on peut facilement nager à Biarritz? demanda Hubert.

— Cet enfant n'a de paix que lorsqu'il est dans l'eau, dit la mère. La jeunesse n'aime pas beaucoup voyager.

— Très facilement, dis-je, mais la plage est dangereuse par gros temps.

— Vous avez pu déjeuner? demanda Bill.

— Certainement. Nous n'avons pas bougé quand ils ont commencé à arriver et on a dû penser que nous faisons

partie du groupe. Un des garçons nous a dit quelque chose en français et ils en ont renvoyé trois.

— Ils ont certainement cru que nous en étions, dit l'homme. Cela prouve la puissance de l'Eglise catholique. C'est dommage que vous ne soyez pas catholiques, jeunes gens. Vous auriez pu vous faire servir à déjeuner.

— Je le suis, dis-je. C'est justement ça qui me fiche en colère.

Enfin, à quatre heures et demie, nous pûmes déjeuner. Bill avait fini par devenir embarrassant. Il avait saisi par le revers de son habit un des prêtres qui revenaient avec une file de pèlerins et il lui avait dit :

— Mon père, quand est-ce que les protestants auront la permission de manger?

— Je ne sais pas. Est-ce que vous n'avez pas de ticket?

— Il y aurait de quoi vous faire enrôler dans le Ku-klux-klan, dit Bill.

Le prêtre lui jeta un coup d'œil par-derrière.

Dans le wagon-restaurant, les garçons servaient le cinquième repas. Le garçon qui nous servait suait à grosses gouttes. Sa blouse blanche était violette sous les bras.

— Il doit en boire du vin!

— A moins qu'il ne porte une flanelle violette.

— Si on lui demandait?

— Non. Il est trop fatigué.

Le train s'arrêta une demi-heure à Bordeaux et nous sortîmes de la gare pour faire un petit tour, mais nous n'eûmes pas le temps d'aller jusqu'en ville. Ensuite, nous traversâmes les Landes et regardâmes le coucher du soleil. Il y avait de larges pare-feu dans les pins et, en les enfilant du regard, comme des avenues, on pouvait voir des colines boisées tout au bout. A environ sept heures trente, nous dinâmes tout en regardant le paysage par la glace ouverte du wagon. C'était une région de pins, sablonneuse, couverte de bruyères. Il y avait de petites clairières avec des maisons et, de loin en loin, on voyait une scierie. La nuit tomba et nous pouvions sentir la campagne chaude, sablonneuse et noire, derrière la vitre. Il était près de

neuf heures quand nous arrivâmes à Bayonne. L'homme, sa femme et Hubert nous serrèrent la main. Ils continuaient jusqu'à La Négresse où ils changeraient de train pour Biarritz.

— Alors, je vous souhaite bonne chance, dit-il.

— Méfiez-vous de ces courses de taureaux.

— Nous vous verrons peut-être à Biarritz, dit Hubert.

Nous descendîmes avec nos valises et nos cannes à pêche et, traversant la gare sombre, nous arrivâmes dans la lumière à la file des taxis et des omnibus d'hôtels. Robert Cohn était là, debout, au milieu des interprètes d'hôtels. Tout d'abord, il ne nous vit pas. Puis il s'avança.

— *Hello!* Jake. Tu as fait un bon voyage?

— Excellent, dis-je. Je te présente Bill Gorton.

— Enchanté.

— Venez, dit Robert, j'ai une voiture.

Il était un peu myope. Je ne l'avais jamais remarqué. Il regardait Bill et essayait de le juger. Il était timide aussi.

— Nous allons aller à mon hôtel. Il est bien. Il est très convenable.

Nous montâmes dans la voiture. Le cocher empila les valises sur le siège, près de lui, grimpa, fit claquer son fouet et, traversant le pont obscur, nous entrâmes en ville.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, dit Robert à Bill. Jake m'a si souvent parlé de vous et j'ai lu tous vos livres. M'as-tu apporté ma ligne, Jake?

La voiture s'arrêta devant l'hôtel. Nous descendîmes et entrâmes. C'était un hôtel très gentil, et les gens au bureau étaient très joviaux et on nous donna à chacun une bonne petite chambre.

CHAPITRE X

Le matin, le ciel était clair et on arrosait les rues de la ville, et nous prîmes tous les trois notre petit déjeuner dans un café. Bayonne est une jolie ville. Elle ressemble à une ville espagnole très propre et elle est située sur une grande rivière. Bien qu'il fût de bonne heure, il faisait très chaud sur le pont au-dessus de la rivière. Nous nous engageâmes sur le pont, puis nous fîmes un tour dans la ville.

Je n'étais pas sûr que les cannes à pêche de Mike arriveraient d'Ecosse à temps; nous cherchâmes donc un magasin d'articles de pêche et nous finîmes par acheter une canne pour Bill, au premier étage, au-dessus d'un magasin de tissus. Le marchand était sorti et il nous fallut l'attendre. Il revint enfin, et nous achetâmes, pour peu de chose, une assez bonne canne et deux épuisettes...

Nous ressortîmes dans la rue et jetâmes un coup d'œil sur la cathédrale. Cohn remarqua que c'était un excellent spécimen de quelque chose, je ne me rappelle pas quoi. Elle me fit l'effet d'être une jolie cathédrale, jolie et sombre comme les églises espagnoles. Puis nous remontâmes par-devant le vieux fort, jusqu'au Syndicat d'initiative d'où l'autobus était censé partir. Là, on nous dit que le service ne commençait que le 1^{er} juillet. Au bureau du tourisme, on nous dit qu'il nous faudrait prendre une auto jusqu'à Pampelune et, pour quatre cents francs, nous en louâmes une à un grand garage, juste au coin du Théâtre municipal. L'auto devait venir nous prendre à l'hôtel, dans quarante minutes. Nous nous arrêtâmes, sur la place, au café où nous avions déjeuné, et nous prîmes une bière. Il faisait chaud, mais la ville avait une bonne odeur de fraîcheur matinale et il faisait bon au café. La brise se levait, et on pouvait sentir que l'air venait de la mer. Il y avait des pigeons

sur la place, et les maisons avaient une couleur jaune recuite au soleil, et j'aurais voulu rester au café. Mais il nous fallut aller à l'hôtel pour faire nos valises et payer la note. Nous réglâmes nos bières, nous tirâmes au sort et je crois bien que c'est Cohn qui paya, puis nous allâmes à l'hôtel. Ce n'était que seize francs par personne pour Bill et moi, avec dix pour cent pour le service. Nous fîmes descendre nos bagages et attendîmes Robert Cohn. Tandis que nous attendions, j'aperçus un cafard sur le parquet. Il avait bien trois pouces de long. Je le montrai à Bill avant de mettre le pied dessus. Nous convînmes qu'il avait dû entrer par le jardin car l'hôtel était vraiment extrêmement propre.

Cohn descendit enfin et nous nous rendîmes à l'auto. C'était une grande voiture fermée. Le chauffeur avait un cache-poussière blanc. Le col en était bleu ainsi que les parements des manches. Nous lui demandâmes de rabattre la capote. Il empila les valises et, remontant la rue, nous sortîmes de la ville. Nous passâmes devant des jardins charmants et, en nous retournant, nous eûmes une bonne vue d'ensemble de la ville. Puis, ce fut la campagne, verte, ondulée, et une route qui montait tout le temps. Nous croisâmes beaucoup de Basques, avec des bœufs et autres animaux qui traînaient des charrettes sur la route. Il y avait de jolies fermes, blanchies à la chaux, avec des toits qui descendaient très bas. Dans le pays Basque la campagne semble très riche et très verte, et les maisons et les villages paraissent riches et propres. Chaque village possède son terrain de pelote, sur lequel, parfois, des enfants jouaient en plein soleil. Sur les murs de l'église, il y avait un écriteau défendant d'y jouer à la pelote, et, dans les villages, les maisons avaient des toits en tuiles rouges. Puis, la route tourna et commença à monter, et nous grimpâmes à flanc de coteau, avec une vallée dans le bas et des collines qui s'étendaient derrière nous, vers la mer. On ne pouvait pas voir la mer. Elle était trop loin. On ne pouvait voir que des collines, toujours des collines, mais on savait où se trouvait la mer.

Nous passâmes la frontière espagnole. Il y avait un petit cours d'eau et un pont et, d'un côté, des carabiniers espagnols avec des chapeaux Bonaparte en cuir verni et de petits fusils sur le dos, de l'autre, de gros Français à képis et à moustaches. Ils n'ouvrirent qu'une valise, prirent nos passeports et les regardèrent. De chaque côté de la ligne frontière, il y avait un magasin et une auberge. Le chauffeur dut aller remplir quelques papiers concernant son auto. Nous descendîmes et nous approchâmes du cours d'eau pour voir s'il y avait des truites. Bill essaya de parler espagnol avec un carabinier, mais ça n'alla pas très bien. Robert Cohn demanda, en montrant avec son doigt, s'il y avait des truites dans le cours d'eau, et le carabinier lui dit que oui, mais pas beaucoup.

Je lui demandai s'il pêchait, il me dit que non, qu'il n'aimait pas beaucoup ça.

Juste à ce moment, un vieillard dont les longs cheveux et la barbe étaient brûlés par le soleil, arriva sur le pont. Ses vêtements avaient l'air faits de toile à sac. Il tenait un long bâton et il portait sur son dos un chevreau attaché par les quatre pattes, la tête pendante.

Le carabinier le fit reculer avec son sabre. Sans mot dire, l'homme fit demi-tour et reprit la route d'Espagne.

— Pourquoi s'en retourne-t-il, ce vieux? demandai-je.

— Pas de passeport.

J'offris une cigarette au garde. Il la prit et me remercia.

— Que va-t-il faire? demandai-je.

Le garde cracha par terre.

— Passer par le gué, tout simplement.

— Est-ce qu'on fait beaucoup de contrebande?

— Oh! dit-il, il en passe.

Le chauffeur revint, pliant ses papiers qu'il serra dans la poche intérieure de son veston. Nous remontâmes dans l'auto et nous pénétrâmes en Espagne sur la route blanche de poussière. Pendant quelque temps, le paysage ne changea guère, puis, comme nous continuions à monter, nous arrivâmes à un col. La route serpentait sur elle-même et nous nous trouvâmes vraiment en Espagne. Il y avait des chaînes

de montagnes brunes et quelques pins et, au loin, sur quelques-uns des versants, des forêts de hêtres. La route longea d'abord le sommet du col, puis descendit, et le chauffeur dut corner, ralentir et s'écarter pour éviter d'écraser deux ânes qui dormaient sur la route. Nous quittâmes les montagnes pour entrer dans une forêt de chênes et, dans la forêt, du bétail blanc paissait. Tout en bas, il y avait des plaines herbeuses et des cours d'eau limpides. Ensuite, nous traversâmes une rivière et, après avoir passé par un petit village lugubre, nous recommençâmes à monter. Nous montâmes longtemps et franchîmes un autre col élevé que nous longeâmes, et la route redescendit à droite, et nous vîmes une nouvelle chaîne de montagnes au sud, toute brune, l'air calciné, crevassée d'étrange façon.

Au bout d'un moment, nous sortîmes des montagnes. Il y avait des arbres de chaque côté de la route et un cours d'eau, et des champs de blé mûr, et la route continuait, très blanche et toute droite. Elle gravissait ensuite une petite butte et, sur la gauche, à une certaine distance, il y avait une colline avec un vieux château et des bâtiments tout autour et un champ de blé qui montait jusqu'au pied des murailles et ondulait sous le vent. J'étais devant, avec le chauffeur, et je me retournai. Robert Cohn dormait, mais Bill regardait et il branla la tête. Puis, nous traversâmes une vaste plaine et, à droite, il y avait une grande rivière qui brillait au soleil, entre des rangées d'arbres, et, au loin, on apercevait le plateau de Pampelune qui se dressait dans la plaine, et les murailles de la ville, et la grande cathédrale brune, et la silhouette irrégulière des autres églises. Derrière le plateau, il y avait des montagnes et, de quelque côté que vous regardiez, il y avait d'autres montagnes et, devant nous, la route filait sur Pampelune, toute blanche à travers la plaine.

Nous arrivâmes à la ville par l'autre côté du plateau. La route montait à pic, poussiéreuse, entre deux rangées d'arbres, pour s'aplanir ensuite en entrant dans la ville neuve qui s'élève hors de la vieille enceinte. Nous pas-

sâmes devant les arènes, hautes et blanches, semblant faites de ciment sous le soleil, puis nous gagnâmes la grande place et nous arrê tâmes devant l'hôtel Montoya.

Le chauffeur nous aida à descendre nos bagages. Une foule de gamins regardait l'auto, et la place était chaude, et les arbres étaient verts, et les drapeaux pendaient à leurs mâts, et c'était bon de quitter le soleil pour l'ombre des arcades qui entouraient la place. Montoya fut heureux de nous voir. Il nous serra la main et nous donna de bonnes chambres qui donnaient sur la place. Ensuite, nous nous levâmes et fîmes notre toilette, et nous descendîmes à la salle à manger pour déjeuner. Le chauffeur resta aussi pour déjeuner. Ensuite, nous le payâmes, et il repartit pour Bayonne.

Il y a deux salles à manger à l'hôtel Montoya : une en haut, au premier étage, donnant sur la place, l'autre en bas, en sous-sol, avec une porte qui ouvre sur une rue où passent les taureaux, de bonne heure le matin, quand ils traversent la ville pour se rendre aux arènes. Il fait toujours frais dans la salle du bas, et on nous y sert un très bon déjeuner. Le premier repas en Espagne me donne toujours un choc, avec les hors-d'œuvre, les œufs, deux plats de viande, légumes, salade, dessert et fruits. Il faut boire beaucoup de vin pour faire couler tout ça. Robert Cohn essaya d'expliquer qu'il ne voulait pas du second plat de viande, mais nous refusâmes de lui servir d'interprète, et la servante lui apporta quelque chose à la place, un plat de viande froide, je crois. Depuis notre départ de Bayonne, Cohn s'était montré assez nerveux. Il ne savait pas si nous savions que Brett et lui avaient été ensemble à Saint-Sébastien, et cela lui causait un certain malaise.

— Alors, dis-je, c'est ce soir que Brett et Mike devraient arriver.

— Je doute qu'ils viennent, dit Cohn.

— Pourquoi? dit Bill. Mais, naturellement, ils viendront.

— Ils sont toujours en retard, dis-je.

— Moi, je crois plutôt qu'ils ne viendront pas, dit Robert Cohn.

Il dit cela avec un air supérieur qui nous irrita tous les deux.

— Je vous parie cinquante pesetas qu'ils seront ici ce soir, dit Bill.

Il parie toujours quand il est en colère et, par suite, il fait en général des paris absurdes.

— J'accepte, dit Cohn, c'est bien. Tu te rappelleras, Jake. Cinquante pesetas.

— Je me rappellerai moi-même, dit Bill.

Je vis qu'il était furieux et j'aurais voulu le calmer.

— Ils viendront certainement, dis-je. Mais peut-être pas ce soir.

— Voulez-vous vous dédire? demanda Cohn.

— Non. Pourquoi? Montez à cent si vous voulez.

— Très bien. J'accepte.

— En voilà assez, dis-je, sans quoi il te faudra faire un livre et m'en céder une partie.

— Je m'estime satisfait, dit Cohn. (Il sourit.) Vous regagnerez ça au bridge du reste, probablement.

— Vous ne les tenez pas encore, dit Bill.

Nous allâmes prendre le café au café Iruña, sous les arcades. Cohn dit qu'il allait se faire raser de l'autre côté de la place.

— Dis donc, me dit Bill, est-ce que j'ai quelque chance de gagner mon pari?

— Pas la moindre. Ils n'ont jamais été à l'heure nulle part. Si leur argent n'est pas arrivé, tu peux être sûr qu'ils ne seront pas ici ce soir.

Je n'avais pas plus tôt ouvert la bouche que je le regrettais. Mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Il n'y a rien à lui reprocher, je suppose, mais où prend-il ces airs d'en savoir plus long que les autres? Mike et Brett ont décidé avec nous qu'ils viendraient nous retrouver ici.

Je vis Cohn qui revenait sur la place.

— Le voilà.

— Ne lui laissons pas prendre ses airs de juif supérieur.

— Le salon de coiffure est fermé, dit Cohn. Il n'ouvrira qu'à quatre heures.

Nous primes le café à l'Iruña, assis dans de confortables fauteuils d'osier, regardant la grande place, à l'ombre des arcades. Au bout d'un moment, Bill alla écrire des lettres et Cohn alla chez le coiffeur. La boutique était toujours fermée. Il décida alors d'aller prendre un bain à l'hôtel. Je restai assis à la terrasse du café, puis j'allai me promener dans la ville. Il faisait très chaud, mais je suivis les rues du côté de l'ombre et traversai le marché, et j'étais très heureux de revoir la ville. J'allai à l'*Ayuntamiento* trouver le vieux monsieur qui, chaque année, se charge de me procurer les billets de corridas. Il avait reçu l'argent que je lui avais envoyé de Paris et il avait renouvelé mon abonnement. Tout était réglé. Il était archiviste, et toutes les archives de la ville se trouvaient dans son bureau. Cela n'a rien à voir avec l'histoire. En tout cas, son bureau avait une porte en serge verte et une grande porte de bois, et, quand je sortis, je le laissai assis parmi les archives qui couvraient tous les murs, et je fermai les deux portes, et quand je sortis de la maison dans la rue, le portier m'arrêta pour brosser mon veston.

— Vous avez été en auto, dit-il.

Mon col, par-derrière, et le dessus de mes épaules étaient gris de poussière.

— De Bayonne.

— Eh, eh! dit-il. Je savais bien que vous aviez été en auto, rien qu'à voir où se trouve la poussière.

Pour la peine, je lui donnai deux monnaies de cuivre.

Au bout de la rue, j'aperçus la cathédrale et je m'y dirigeai. La première fois que je l'avais vue, j'en avais trouvé la façade laide, mais, cette fois, elle me plaisait. J'entrai. Il faisait sombre, noir à l'intérieur, et des piliers s'élevaient très haut, et il y avait des personnes en prière et une odeur d'encens, et il y avait de merveilleux vitraux. Je m'agenouillai et me mis à prier. Je priai pour tous ceux que je connaissais, Brett et Mike et Cohn et moi-même, et pour tous les toréadors, séparément pour ceux que j'aimais, en bloc pour les autres, puis je repriai pour moi et, tandis que je priais pour moi, je m'aperçus que je

m'endormais, alors, je priai pour que les courses soient belles, pour que la fête soit belle et pour que nous fassions des pêches fructueuses. Je me demandai si je ne pouvais pas prier pour autre chose, et je pensai que j'aimerais avoir de l'argent; je me mis alors à prier pour que je gagne de grosses sommes, puis je me mis à penser de quelles façons je pourrais les gagner, et cette idée de gagner de l'argent me fit penser au comte, et je me demandai où il pouvait bien être, et je regrettai de ne l'avoir pas revu depuis la soirée de Montmartre, et je pensai à quelque chose de drôle que Brett m'avait dit à son sujet, et comme, pendant tout ce temps-là, j'étais resté agenouillé, le front sur le bois en face de moi, l'idée que j'étais en prière me causa un peu de honte et je regrettai d'être un aussi mauvais catholique; mais je compris que je n'y pouvais rien, tout au moins pour le moment, et peut-être toujours, mais que c'était tout de même une belle religion, et je souhaitai me sentir religieux, et j'espérai que ce serait peut-être pour la prochaine fois. Et ensuite je me retrouvai dans le soleil brûlant, sur les marches de la cathédrale, et les doigts et le pouce de ma main droite étaient encore mouillés, et je les sentis se sécher au soleil. Le soleil était dur, brûlant, et je traversai la place en longeant les maisons, et je rentrai à l'hôtel par des petites rues.

Au dîner, ce soir-là, nous constatâmes que Robert Cohn avait pris un bain, qu'il s'était fait raser et donner un shampoing, et qu'on lui avait mis quelque chose sur les cheveux pour les empêcher de se redresser. Il était nerveux et je ne fis rien pour le mettre à l'aise. Le train de Saint-Sébastien était attendu à neuf heures, et si Brett et Mike arrivaient, ce ne pouvait être que par celui-là. A neuf heures moins vingt, nous n'étions même pas à la moitié du dîner. Robert Cohn se leva de table et dit qu'il voulait aller à la gare. Histoire de l'embêter, je lui dis que j'irais avec lui. Bill dit qu'il aimerait mieux aller au diable que d'interrompre son dîner. Je lui dis que nous allions revenir tout de suite.

Nous allâmes à pied jusqu'à la gare. Je jouissais de la

nervosité de Cohn. J'espérais que Brett serait dans le train. A la gare, le train avait du retard. Nous nous assîmes sur un chariot à bagages et attendîmes dehors, dans l'obscurité. Je n'avais jamais vu, dans la vie civile, un homme aussi nerveux et aussi impatient que Robert Cohn. Cela m'amusa. C'était dégoûtant de m'en réjouir, mais je me sentais dégoûtant. Cohn avait un talent remarquable pour réveiller dans chacun les pires défauts.

Au bout d'un moment, nous entendîmes le train siffler, très loin en bas, de l'autre côté du plateau. Puis nous vîmes le phare de la locomotive qui montait la côte. Nous entrâmes dans la gare et attendîmes debout, avec la foule, derrière la barrière, et le train arriva et stoppa, et les gens commencèrent à franchir la barrière.

Ils n'y étaient pas. Nous attendîmes jusqu'à ce que tous les voyageurs fussent passés et sortis de la gare d'où ils s'éloignaient en omnibus ou en voiture, ou bien à pied, s'en allant vers la ville, dans l'obscurité, avec leurs amis et leurs parents.

— Je savais bien qu'ils ne viendraient pas, dit Cohn. Nous rentrions à l'hôtel.

— Je pensais que peut-être..., dis-je.

Quand nous entrâmes, Bill mangeait des fruits et finissait une bouteille de vin.

— Pas venus, hein?

— Non.

— Si ça ne vous fait rien, je vous donnerai vos cent pesetas demain matin, Cohn, dit Bill. Je n'ai pas encore changé d'argent.

— Oh! n'y pensons plus, dit Cohn. Faisons un autre pari. Est-ce qu'on peut parier sur les courses de taureaux?

— On peut, dit Bill, mais ce n'est pas nécessaire.

— Ça serait comme de parier sur la guerre, dis-je. Pas besoin d'intérêt économique.

— Il me tarde beaucoup d'en voir.

Montoya s'approcha de notre table. Il avait une dépêche à la main.

— C'est pour vous.

Il me la donna.

Je lus : *Restons coucher Saint-Sébastien.*

— C'est d'eux, dis-je.

Je la mis dans ma poche. En temps ordinaire, je la leur aurais passée.

— Ils se sont arrêtés à Saint-Sébastien, dis-je. Ils vous envoient leurs amitiés.

Pourquoi ressentais-je ce besoin de le faire enrager, je ne sais pas. Ou plutôt, si, je le sais bien. J'étais aveuglément, impardonnablement jaloux de ce qui lui était arrivé. Le fait que je prenais la chose comme un incident tout naturel ne signifiait rien. Comme je le haïssais ! Je ne crois pas l'avoir jamais détesté avant ce moment où, au déjeuner, il affecta ce petit air supérieur — ça, et puis toutes ces histoires de coiffeur. Je mis donc le télégramme dans ma poche. Du reste, c'est à moi qu'il était adressé.

— Alors, dis-je, il faudrait prendre l'autobus de midi pour Burguete. Ils pourront nous rejoindre s'ils arrivent demain soir.

Il n'y avait que deux trains de Saint-Sébastien, un train de bonne heure, le matin, et celui que nous venions d'attendre.

— Cette idée me semble assez bonne, dit Cohn.

— Plus tôt nous arriverons à la rivière, mieux ça vaudra.

— Peu importe l'heure du départ, dit Bill. Le plus tôt sera le mieux.

Nous allâmes un moment à l'Iruña pour prendre le café, puis nous fîmes un petit tour jusqu'aux arènes et, à travers champs, sous les arbres, jusqu'au bord du plateau d'où nous aperçûmes la rivière, en bas, dans l'obscurité. Je me couchai de bonne heure. Bill et Cohn restèrent assez longtemps au café, je crois, car j'étais endormi quand ils rentrèrent.

Le lendemain matin, je pris trois billets pour l'autobus de Burguete. D'après l'horaire, il partait à deux heures. Il n'y en avait pas plus tôt. J'étais assis à l'Iruña en train de lire les journaux quand je vis Robert Cohn qui traversait

la place. Il s'approcha de ma table et s'assit dans un des fauteuils de jonc.

— Ce café est très confortable, dit-il. As-tu bien dormi, Jake?

— Comme une bûche.

— Moi, je n'ai pas très bien dormi. Il est vrai que j'ai veillé tard avec Bill.

— Où avez-vous été?

— Ici, et, après la fermeture, nous sommes allés à cet autre café. Le vieux type, là-bas, parle allemand et anglais.

— Le café Suizo?

— C'est ça. Il a l'air d'un bon vieux. Je crois que, comme café, le Suizo est plus agréable que celui-ci.

— Il n'est pas bien fameux le jour, dis-je. Trop chaud. A propos, j'ai les billets d'autobus.

— Je ne pars pas aujourd'hui. Tu partiras devant avec Bill.

— J'ai ton billet.

— Donne-le-moi. Je me ferai rembourser.

— C'est cinq pesetas.

Robert Cohn sortit un douro et me le donna.

— Il faut que je reste, dit-il. Tu comprends, j'ai peur qu'il n'y ait eu une sorte de malentendu.

— Oh! dis-je. Ils n'arriveront peut-être pas avant quatre ou cinq jours s'ils se sont mis à faire la noce à Saint-Sébastien.

— C'est justement ça, dit Robert. J'ai peur qu'ils ne m'attendent à Saint-Sébastien. C'est peut-être pour ça qu'ils s'y sont arrêtés.

— Qu'est-ce qui te fait supposer cela?

— C'est que, voilà, j'ai écrit à Brett pour le lui suggérer.

— Pourquoi foutre n'es-tu pas resté là-bas, alors, pour les y retrouver? commençai-je.

Mais je m'arrêtai. Je pensai que cette idée lui viendrait naturellement, mais je ne crois pas qu'elle lui soit jamais venue.

Il se sentait maintenant en veine de confidences et il

était content de pouvoir parler, sûr que je savais qu'il y avait quelque chose entre lui et Brett.

— De toute façon, Bill et moi, nous partirons aussitôt déjeuner, dis-je.

— J'aimerais bien partir aussi. Nous avons parlé de ces parties de pêche tout l'hiver. (Il devenait sentimental.) Mais il faut que je reste. Il le faut vraiment. Dès qu'ils arriveront, je les amènerai.

— Allons retrouver Bill.

— Il faut que j'aille chez le coiffeur.

— Je te reverrai au déjeuner.

Je trouvai Bill dans sa chambre en train de se raser.

— Oh! oui, il m'a tout raconté hier soir, dit Bill. Il est très fort pour les confidences. Il m'a dit qu'il avait rendez-vous avec Brett à Saint-Sébastien.

— Le bougre de menteur.

— Oh! non, dit Bill. Ne te fâche pas. Ne te fâche pas à ce moment-ci du voyage. Comment diable as-tu bien pu faire la connaissance de ce type-là?

— N'insiste pas.

Bill regarda de côté, à demi rasé, puis il se remit à parler devant le miroir tout en faisant mousser le savon.

— Ne me l'as-tu pas envoyé avec une lettre de recommandation, l'hiver dernier, à New York? Dieu merci, je suis souvent en voyage. Tu n'aurais pas d'autres amis juifs à emmener, par hasard?

Il se frotta le menton avec le pouce, le regarda et recommença à se raser.

— Les tiens sont déjà si jolis, dis-je.

— Oh! oui, j'en ai quelques-uns d'assez réussis, mais rien de comparable à ce Robert Cohn. Et ce qu'il y a de drôle, c'est qu'il est gentil aussi. Il serait plutôt sympathique. Seulement, il est impossible.

— Il peut être très gentil.

— Je le sais. C'est ce qu'il y a de terrible.

Je me mis à rire.

— Oui, oui, tu peux rire, dit Bill. Tu n'étais pas avec lui, hier soir, jusqu'à deux heures du matin.

— Etait-il si embêtant que ça?

— Horrible. A propos, qu'est-ce que c'est que cette histoire entre Brett et lui? Est-ce qu'elle a marché avec lui?

Il leva le menton et le tira de droite et de gauche.

— Mais oui. Elle est allée à Saint-Sébastien avec lui.

— Ah! ça, en fait d'ânerie! Pourquoi a-t-elle fait ça?

— Elle voulait quitter Paris et elle ne peut aller nulle part toute seule. Elle m'a dit qu'elle pensait que ça serait bon pour lui.

— Ce que les gens peuvent être idiots! Pourquoi n'est-elle pas partie avec quelqu'un de son monde? Ou avec toi? (il glissa sans insister) ou moi. Pourquoi pas avec moi? (Il regarda attentivement son visage dans la glace et se plaqua sur chaque pommette un gros paquet de mousse.) J'ai une tête honnête. Une tête avec laquelle n'importe quelle femme sera toujours en sûreté.

— Elle ne l'avait jamais vue.

— Elle aurait dû. Toutes les femmes devraient l'avoir vue. C'est une tête qu'on devrait projeter sur tous les écrans du pays. Toute femme, en descendant de l'autel, devrait recevoir une reproduction de cette tête. Les mères devraient parler de cette tête à leurs filles. Mon fils (il pointa son rasoir vers moi), va-t'en dans l'Ouest avec cette tête-là et prospère en même temps que ton pays.

Il se pencha au-dessus de la cuvette, se lava la figure à l'eau froide, se passa un peu d'alcool et se regarda attentivement dans la glace en tirant sa longue lèvre supérieure.

— Bon Dieu, dit-il, quelle sale gueule!

Il regarda dans la glace.

— Pour en revenir à ce Robert Cohn, dit Bill, j'en ai plein le dos, et il peut aller se faire foutre, et je suis sacrément content qu'il reste ici, comme ça nous ne l'aurons pas avec nous à la pêche.

— Tu as rudement raison.

— Nous allons pêcher la truite. Nous allons pêcher la truite dans la rivière Irati et pour l'instant nous allons

nous piquer le nez au déjeuner avec le vin du pays, et puis après, on fera une chic balade en autobus.

— Allons. Viens à l'Iruña pour commencer, dis-je.

CHAPITRE XI

IL faisait une chaleur torride, sur la place, quand nous sortîmes après déjeuner avec nos valises et nos cannes à pêche pour nous rendre à Burguete. Il y avait des gens sur l'impériale de l'autobus et d'autres grimpaient à l'échelle. Bill monta, et Robert s'assit près de Bill pour garder ma place, et je retournai à l'hôtel chercher deux bouteilles de vin. L'autobus était complet quand je revins. Sur l'impériale, hommes et femmes étaient empilés sur les bagages et sur les caisses, et toutes les femmes agitaient leurs éventails dans le soleil. Il faisait vraiment chaud. Robert descendit, et je me glissai à la place qu'il m'avait gardée sur la banquette en bois qui traversait l'impériale.

Robert Cohn resta à l'ombre des arcades jusqu'au départ. Devant nous, un Basque, avec une grosse outre de vin sur les genoux, était étendu en travers de l'impériale, le dos appuyé à nos jambes. Il nous offrit l'outre de vin, à Bill et à moi, et quand je la levai pour boire, il imita si bien et si brusquement le bruit d'un klaxon que je répandis le vin sur moi, et tout le monde se mit à rire. Il s'excusa et me pria d'en boire encore. Un peu plus tard, il imita de nouveau le bruit du klaxon et je me laissai prendre une seconde fois. Il était très habile, et les Basques aimaient ça. Le voisin de Bill lui parlait en espagnol, et Bill, qui ne comprenait pas, lui tendit une des bouteilles de vin. L'homme la repoussa d'un geste. Il dit qu'il faisait trop chaud et qu'il avait trop bu au déjeuner. Quand Bill lui offrit la bouteille une seconde fois, il but un long trait, puis la bouteille passa à la ronde dans toute cette partie de

l'autobus. Chacun, très poliment, but un coup, puis on nous fit reboucher la bouteille et la mettre de côté. Tous insistèrent pour nous faire boire à leurs outres. C'étaient des paysans qui montaient dans les collines.

Enfin, après deux ou trois faux coups de klaxon, l'autobus démarra et Robert Cohn agita la main, et tous les Basques lui répondirent aussi de la main. Dès que nous fûmes sur la route, hors de la ville, il fit plus frais. Il faisait bon sur l'impériale, tout près des arbres. L'auto marchait assez vite et déplaçait un violent courant d'air et, tandis que nous suivions la route, descendant la côte dans la poussière qui poudrait les arbres, nous avions une jolie vue, derrière nous, à travers le feuillage, sur la ville qui se dressait au sommet du plateau dominant la rivière. Le Basque, adossé à nos genoux, me montra la vue avec le goulot de son outre et cligna de l'œil. Il branla la tête.

— Joli, eh?

— Ces Basques sont épatants, dit Bill.

Le Basque adossé à mes jambes était basané comme une selle de cuir. Il portait une blouse noire comme tous les autres. Son cou tanné était tout ridé. Il se retourna et offrit son outre à Bill. Bill lui tendit une de ses bouteilles. Le Basque agita son index devant lui et rendit la bouteille, en enfonçant le bouchon d'un seul coup avec la paume de sa main. Il souleva l'outre.

— *Arriba! Arriba!* dit-il. Levez.

Bill leva la peau de bouc et, renversant la tête, laissa le filet de vin lui jaillir dans la bouche. Quand il eut fini de boire et qu'il rabaissa l'outre, quelques gouttes lui coulèrent sur le menton.

— Non, non! dirent plusieurs Basques. Pas comme ça.

L'un d'eux arracha la peau de bouc à son propriétaire qui s'apprêtait à faire lui-même la démonstration. C'était un jeune homme, et il prit l'outre à bout de bras et il la leva très haut en pressant le cuir avec la main de telle sorte que le jet de vin lui gicla dans la bouche. Il maintint l'outre ainsi et, le vin décrivant jusqu'à sa bouche une

trajectoire rigide, il avalait sans s'interrompre, doucement, régulièrement.

— Eh là! cria le propriétaire de l'outre. A qui est ce vin? Le buveur agita le petit doigt et nous regarda, un sourire dans les yeux. Puis, il coupa le jet de vin net, d'un coup de dents, leva rapidement la gourde et la rendit à son propriétaire. Il cligna de l'œil vers nous. Le propriétaire agita tristement la peau de bouc.

Nous traversâmes une ville et nous arrê tâmes devant la *posada* où le chauffeur prit divers paquets. Puis nous repartîmes et, une fois sortis de la ville, la route commença à monter. Nous nous trouvions dans une région de fermes avec des collines rocheuses qui descendaient vers des champs. Les versants étaient couverts de céréales. A mesure que nous montions, le vent agitait les épis. La route était blanche et poudreuse, et la poussière montait des roues et flottait dans l'air, derrière nous. La route s'enfonça dans les collines, laissant les riches moissons dans le bas. Maintenant, il n'y avait plus que des taches de céréales sur les versants arides et, de chaque côté, des cours d'eau. Nous dûmes nous ranger brusquement sur le côté de la route pour laisser passer une longue file de six mules attelées à la queue leu leu à une charrette de marchandises recouvertes d'une bâche. La charrette et les mules étaient blanches de poussière. D'autres mules et une autre charrette venaient immédiatement derrière. Cette seconde charrette était chargée de bois, et l'*arriero* qui conduisait les mules se pencha en arrière et serra les gros freins de bois quand nous passâmes. Là-haut, où nous étions, la campagne était aride et les collines très rocailleuses, avec une argile dure, calcinée, sillonnée par la pluie.

A un tournant de la route, nous nous trouvâmes à l'entrée d'une ville. Des deux côtés, une vallée verdoyante s'ouvrit soudain. Une rivière traversait la ville et des champs de vigne touchaient les maisons.

L'autobus s'arrêta en face d'une *posada* et beaucoup de voyageurs descendirent. Beaucoup des bagages furent défilés de dessous les grandes bâches et descendus de l'im-

périale. Je descendis avec Bill et nous entrâmes dans la *posada*. La salle était basse, obscure. Des selles et des harnais, des fourches en bois blanc, des grappes d'espadrilles, des jambons, des tranches de lard, de l'ail blanc et de longues saucisses pendaient au plafond. Il y faisait frais et sombre, et nous nous approchâmes d'un long comptoir de bois derrière lequel deux femmes servaient à boire. Derrière elles, il y avait des étagères couvertes de marchandises.

Nous prîmes chacun un *aguardiente* et nous payâmes quarante centimes pour les deux. Je donnai à la femme cinquante centimes pour servir de pourboire et elle me rendit les deux sous, pensant que je m'étais trompé sur le prix.

Deux de nos Basques entrèrent et insistèrent pour nous offrir une tournée. Ils en offrirent donc une et nous leur en offrîmes une autre. Alors, ils nous tapèrent sur le dos et payèrent une autre tournée. Puis ce fut notre tour, et nous ressortîmes dans le soleil et la chaleur, et remontâmes sur l'impériale de l'autobus. Il y avait plus de places qu'il n'en fallait pour tous nous asseoir sur la banquette, et le Basque qui était couché sur le toit de zinc s'assit entre nous deux. La femme qui nous avait versé à boire sortit en s'essuyant les mains à son tablier et parla à quelqu'un à l'intérieur de l'auto. Puis le chauffeur sortit, balançant deux sacs de courrier, vides. Il monta et nous partîmes avec de grands saluts de la main.

La route quitta tout de suite la vallée verdoyante et nous nous retrouvâmes dans les collines. Bill et le Basque faisaient la conversation. Un homme se pencha de l'autre côté de la banquette et demanda en anglais :

— Vous êtes Américains?

— Mais oui.

— J'ai été là-bas, dit-il. Il y a quarante ans.

Il était vieux, aussi brun que les autres. Ses joues, mal rasées, étaient couvertes de poils blancs.

— Comment était-ce?

— Vous dites?

— Comment était l'Amérique à cette époque-là?

— Oh! j'étais en Californie. C'était très bien.

— Pourquoi en êtes-vous parti?

— Vous dites?

— Pourquoi êtes-vous revenu ici?

— Oh! je suis revenu pour me marier. J'aurais bien voulu retourner, mais ma femme n'aime pas les voyages. D'où êtes-vous?

— Kansas City.

— J'y ai été, dit-il. J'ai été à Chicago, Saint-Louis, Kansas City, Denver, Los Angeles, Salt Lake City.

Il énumérait très soigneusement.

— Combien de temps êtes-vous resté là-bas?

— Quinze ans. Et puis, je suis revenu, et je me suis marié.

— Voulez-vous boire un coup?

— Je veux bien, dit-il. Vous ne pouvez pas avoir de ça, en Amérique, eh?

— Ce n'est pas ce qui manque si vous avez de quoi payer.

— Qu'est-ce que vous êtes venus faire en Espagne?

— Nous allons à la *fiesta* de Pampelune.

— Vous aimez les courses de taureaux?

— Je vous crois. Pas vous?

— Si, dit-il. Je les aime bien aussi.

Puis, au bout d'un instant :

— Et maintenant, où allez-vous?

— A Burguete, pour pêcher.

— Alors, dit-il, je vous souhaite de prendre quelque chose.

Il me serra la main et retourna s'asseoir sur la banquette, à l'arrière. Les autres Basques avaient été très impressionnés. Il était assis derrière, confortablement, et il me souriait chaque fois que je me retournais pour regarder le paysage. Mais l'effort de parler américain semblait l'avoir fatigué. Il ne dit plus un mot après ça.

L'autobus montait toujours. La campagne était nue et les rochers sortaient de l'argile. Il n'y avait pas d'herbe près de la route. En nous retournant, nous pouvions voir

la vaste campagne dans le bas. Tout au loin, les champs formaient des carrés verts et bruns sur les pentes des collines. Des montagnes brunes fermaient l'horizon. Elles avaient des formes étranges. A mesure que nous montions, l'horizon changeait. Tandis que l'autobus gravissait péniblement la route, nous pouvions voir d'autres montagnes apparaître au sud. Puis, la route passa la crête, s'aplanit et pénétra dans une forêt. C'était une forêt de chênes-lièges et le soleil passait en taches à travers les feuilles, et du bétail paissait parmi les arbres. Nous traversâmes la forêt, et la route ressortit et contourna une élévation de terrain et, devant nous, une plaine verte s'étendait, ondulée, fermée par des montagnes brunes. Elles n'étaient point comme les montagnes brunes et calcinées que nous avions laissées derrière nous. Elles étaient boisées, et des nuages en descendaient. La plaine verte s'allongeait. Elle était coupée de barrières, et le blanc de la route ressortait à travers les troncs de la double rangée d'arbres qui coupait la plaine, vers le nord. En arrivant au bord du plateau, nous vîmes les toits rouges et les maisons blanches de Burguete alignés dans la plaine et, au loin, sur le flanc de la première montagne sombre, apparut le toit gris, gainé de métal, du monastère de Roncevaux.

— Voilà Roncevaux, dis-je.

— Où?

— Là-bas, où les montagnes commencent.

— Il doit faire froid là-haut, dit Bill.

— C'est haut, dis-je. Ça doit bien être à douze cents mètres.

— Il doit y faire terriblement froid, dit Bill.

L'autobus roula en terrain plat sur la route qui va en ligne droite jusqu'à Burguete. Nous passâmes un carrefour et franchîmes un pont sur un rivièrè. Les maisons de Burguete bordaient la route de chaque côté. Il n'y avait pas de rues transversales. Nous passâmes devant l'église, l'école, et l'auto s'arrêta. Nous descendîmes et le chauffeur nous passa nos bagages et notre étui de cannes à pêche.

Un carabinier à tricorne et à baudrier en cuir jaune s'approcha.

— Qu'est-ce qu'il y a là dedans?

Il montrait l'étui.

Je l'ouvris et le lui montrai. Il demanda à voir nos permis de pêche et je les sortis. Il regarda la date et nous fit signe de partir.

— Nous sommes en règle? demandai-je.

— Oui. Naturellement.

Nous suivîmes la rue dans la direction de l'auberge, le long des maisons en pierre, blanchies à la chaux, où des familles, assises sur le seuil, nous regardaient.

La grosse femme qui tenait l'auberge sortit de sa cuisine et vint nous serrer la main. Elle enleva ses lunettes, les essuya et les remit. Il faisait froid dans l'auberge et, dehors, le vent commençait à souffler. La femme nous fit accompagner par une servante qui nous montra notre chambre. Il y avait deux lits, une table de toilette, une commode, et une grande gravure encadrée de *Nuestra Señora de Roncesvalles*. Le vent soufflait sur les volets. La chambre était au nord. Nous nous lavâmes et, après avoir mis des chandails, nous descendîmes dans la salle à manger. Elle était dallée, basse de plafond et lambrissée de chêne. Tous les volets étaient ouverts, et il faisait si froid qu'on pouvait voir la buée de la respiration.

— Bon Dieu! dit Bill, il ne va pas faire froid comme ça demain. Jamais je ne passerai une rivière à gué par un temps pareil.

Il y avait un piano droit dans le coin le plus reculé de la salle, derrière les tables de bois, et Bill s'approcha et se mit à jouer.

— Il faut bien que je me réchauffe, dit-il.

Je me mis en quête de la femme et lui demandai quel était le prix de la pension. Elle mit ses mains sous son tablier et détourna les yeux.

— Douze pesetas.

— Comment, c'est ce que nous payions à Pampelune.

Eile ne dit rien. Elle se contenta d'enlever ses lunettes et de les essayer avec son tablier.

— C'est trop, dis-je. Nous ne payions pas plus que ça dans un grand hôtel.

— Nous avons fait installer une salle de bains.

— Vous n'avez rien de meilleur marché?

— Pas en été. Maintenant, c'est la pleine saison.

Il n'y avait que nous dans l'auberge. « Enfin, pensai-je, ce n'est que pour quelques jours. »

— Est-ce que le vin est compris?

— Oh! oui.

— Alors, dis-je, ça ira.

J'allai retrouver Bill. Il me souffla son haleine à la figure pour me montrer combien il avait froid, et il se remit à jouer. Je m'assis à une des tables et j'examinai les peintures murales. Il y avait un panneau de lapins morts, un de faisans, morts aussi, et un panneau de canards morts. Les panneaux étaient tous noirs et d'aspect enfumé. Il y avait un buffet plein de bouteilles de liqueur. Je les regardai toutes. Bill jouait toujours.

— Si on prenait un punch au rhum? dit-il. Ce que je fais là ne va pas me conserver ma chaleur éternellement.

J'allai dire à la femme ce que c'était qu'un punch au rhum et comment le faire. Quelques minutes plus tard, une servante apporta un pichet de grès fumant. Bill quitta le piano et nous bûmes notre punch en écoutant le vent.

— Il n'y a pas trop de rhum là-dedans.

J'allai au buffet et pris la bouteille de rhum. J'en versai un demi-verre dans le pichet.

— Action directe, dit Bill. Ça vaut mieux que la législation.

La servante entra pour mettre le couvert.

— Il fait un vent de tous les diables ici, dit Bill.

La servante apporta une grande soupière de soupe aux légumes et du vin; puis, elle nous servit une truite frite, une espèce de ragoût et un grand saladier de fraises des bois. Nous ne perdîmes pas d'argent sur le vin. La servante nous l'apportait un peu timidement, mais avec complai-

sance. La vieille femme vint, une fois, jeter un coup d'œil et compter les bouteilles vides.

Après dîner, nous montâmes dans notre chambre et fumâmes et lûmes au lit pour nous tenir chaud. Je m'éveillai une fois dans la nuit, et j'entendis le vent qui soufflait. On était bien au chaud dans son lit.

CHAPITRE XII

Le matin, sitôt réveillé, j'allai regarder par la fenêtre. Le ciel s'était dégagé et il n'y avait pas de nuages sur les montagnes. Dehors, sous la fenêtre, il y avait des charrettes et une vieille patache au toit craquelé et fendu par les intempéries. Elle devait dater d'avant les autobus. Une chèvre bondit sur une des charrettes et, de là, sur le haut de la diligence. Elle agita la tête vers les autres chèvres en bas et, quand je lui fis signe, elle sauta à terre.

Bill dormait encore. Je m'habillai, mis mes souliers dans le corridor, et descendis l'escalier. En bas, personne ne bougeait. Je tirai le verrou de la porte et sortis. Il faisait frais, si tôt le matin, et le soleil n'avait pas encore séché la rosée qui s'était déposée dès que le vent était tombé. Je cherchai sous le hangar, derrière l'auberge, et trouvai une sorte de pioche. Je descendis à la rivière pour essayer de déterrer quelques vers comme appât. L'eau était claire et peu profonde, mais n'avait pas l'air d'être une eau à truite. Sur la rive herbeuse, j'enfonçai la pioche là où la terre était humide et je détachai une motte. Il y avait des vers dessous. Ils disparurent aussitôt que je soulevai la motte. Je creusai soigneusement et j'en pris une bonne quantité. En creusant sur le bord du terrain humide, je trouvai assez de vers pour emplir deux boîtes de cigarettes en fer-blanc. Je les saupoudrai de terre. Les chèvres me regardaient creuser.

Quand je retournai à l'auberge, la femme était dans la cuisine et je lui demandai de nous préparer du café. Je lui dis aussi que nous voudrions emporter notre déjeuner. Bill était réveillé. Il était assis sur le bord de son lit.

— Je t'ai vu par la fenêtre, dit-il. Je n'ai pas voulu te déranger. Qu'est-ce que tu faisais? Tu enterrais ton argent?

— Espèce de fainéant.

— Tu as travaillé pour le bien public? Magnifique. Je veux que tu fasses ça tous les matins.

— Allons, dis-je, lève-toi.

— Comment, lève-toi? Je ne me lève jamais.

Il se refourra dans son lit et remonta le drap jusqu'à son menton.

— Maintenant, essaye de me faire lever.

Je continuais à chercher nos engins de pêche pour les mettre pêle-mêle dans le sac.

— Ça ne t'intéresse pas? demanda Bill.

— Je vais descendre manger.

— Manger! Pourquoi ne le disais-tu pas? Je pensais que tu voulais me faire lever, histoire de rigoler. Manger! Parfait. Retourne déterrer quelques vers. Je serai prêt dans une minute.

— Oh! va te faire foutre.

— Travaille pour le bien public. (Bill enfila ses sous-vêtements.) Fais preuve d'ironie et de pitié.

Je sortis de la chambre avec le sac à engins, les épuiettes et les cannes.

— Eh! reviens.

Je passai ma tête par la porte.

— Alors, tu ne veux pas faire preuve d'un peu d'ironie et de pitié?

Je lui fis un pied de nez.

— Ça, ce n'est pas de l'ironie.

Comme je descendais, j'entendis Bill chanter... « Ironie et Pitié. Quand vous sentez... Oh, donnez-leur de l'Ironie et donnez-leur de la Pitié. Quand ils sentent... Rien qu'un peu d'Ironie. Rien qu'un peu de Pitié... » Il chanta jus-

qu'au moment où il descendit. L'air était : *The Bells are ringing for me and my Gal* (1). Je lisais un journal espagnol vieux de huit jours.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'ironie et de pitié?

— Comment? Tu ne connais pas l'Ironie et la Pitié!

— Non. Qui est-ce qui a lancé ça?

— Tout le monde. Tout le monde à New York en est fou. Comme des Fratellini autrefois.

La servante entra avec le café et des toasts beurrés. Plus exactement, c'était du pain grillé et beurré.

— Demande-lui si elle a de la confiture ou une mélasse quelconque, dit Bill. Sois ironique avec elle.

— Avez-vous de la confiture?

— Ça, ce n'est pas ironique. Je voudrais savoir l'espagnol.

Le café était bon et nous le bûmes dans de grands bols. La servante apporta de la confiture de framboise sur une assiette en verre.

— Merci.

— Eh! pas comme ça, dit Bill. Dis-lui quelque chose d'ironique. Fais-lui une plaisanterie sur Primo de Rivera.

— Je pourrais lui demander dans quel genre de mélasse ils se sont fourrés, dans le Riff.

— Pas fort, dit Bill. Pas fort du tout. Tu ne sais pas faire. Voilà tout. Tu ne comprends pas l'ironie. Tu n'as aucune pitié. Dis quelque chose de pitoyable.

— Robert Cohn.

— Pas mal. C'est beaucoup mieux. Maintenant, pourquoi Robert Cohn est-il pitoyable? Sois ironique.

Il avala un grand trait de café.

— Oh! zut, dis-je. C'est encore de trop bonne heure.

— Voilà. Et tu dis que tu veux être écrivain! Tu n'es qu'un journaliste. Un journaliste expatrié. Tu devrais être ironique dès la minute où tu te lèves. Tu devrais te réveiller la bouche pleine de pitié.

(1) Les cloches sonnent pour moi et mon amie. (N. D. T.)

— Assez, dis-je. Qui est-ce qui t'a appris toutes ces balivernes?

— Tout le monde. Tu ne lis donc pas? Tu ne vois donc jamais personne? Sais-tu ce que tu es? Tu es un expatrié. Pourquoi n'habites-tu pas New York? Tu saurais toutes ces choses-là. Qu'est-ce que tu voudrais que je fasse? Que je vienne ici te les raconter tous les ans?

— Reprends donc du café, dis-je.

— Bon. Le café, c'est très sain. Il y a de la caféine dedans. Caféine, nous voilà! La caféine met un homme sur son cheval et une femme dans sa tombe. Tu sais ce qu'il y a de mauvais dans ton cas? C'est que tu es un expatrié. Un des pires. On ne t'avait jamais dit ça? Ceux qui ont quitté leur pays n'ont jamais rien écrit qui vaille la peine d'être imprimé. Pas même dans les journaux.

Il but son café.

— Tu es un expatrié. Tu as perdu contact avec le sol. Tu deviens précieux. De faux standards européens t'ont gâté. Tu te tues à force de boire. Tu te laisses obséder par le sexe. Tu passes ton temps à parler au lieu de travailler. Tu es un expatrié, tu comprends? Tu traînes dans tous les cafés.

— Ça m'a l'air d'une vie épatante, dis-je. Quand est-ce que je travaille?

— Tu ne travailles pas. Les uns disent que les femmes t'entretiennent. D'autres prétendent que tu es impuissant.

— Non, dis-je. J'ai été victime d'un accident, tout simplement.

— Ne dis jamais ça, dit Bill. C'est de ces choses dont il ne faut pas parler. C'est de ça dont tu devrais faire un mystère. Comme la bicyclette de Henry.

Il était superbement lancé, mais il s'arrêta. J'eus peur qu'il ne crût m'avoir froissé par sa plaisanterie sur mon impuissance. Je voulus le relancer.

— Ce n'était pas une bicyclette, dis-je. Il était à cheval.

— On m'avait dit que c'était un tricycle.

— Eh bien! dis-je, un avion est un peu comme un tricycle. Le manche à balai fonctionne de la même façon.

— Mais on ne pédale pas.

— Non, dis-je. Je crois qu'on ne pédale pas.

— Changeons de conversation, dit Bill.

— Si tu veux. Je ne faisais que défendre le tricycle.

— Je trouve aussi que c'est un bon écrivain, dit Bill.

Et toi, tu es un sacré brave type. On ne t'a jamais dit que tu étais un brave type?

— Je ne suis pas un brave type.

— Ecoute. Tu es un sacré brave type et je t'aime plus que personne au monde. Je ne pourrais pas te dire cela à New York. On me prendrait pour une tante. C'est ce qui a déclenché la guerre civile. Abraham Lincoln était une tante. Il était amoureux du général Grant. Jefferson aussi. Lincoln a aboli l'esclavage à la suite d'un pari. L'affaire Dred Scott fut fomentée par la Ligue anti-alcoolique. Le sexe explique tout. La Dame du Colonel et Judy O'Grady sont lesbiennes jusqu'à la moelle.

Il s'arrêta.

— Je continue?

— Vas-y, dis-je.

— Je ne sais plus rien. Je continuerai au déjeuner.

— Mon vieux Bill, dis-je.

— Vieille crapule.

Nous fourrâmes notre déjeuner et deux bouteilles de vin dans le havresac, et Bill se le mit sur le dos. Je portais l'étui à cannes et les épuisettes en bandoulière. Nous grimâmes la côte, puis, après avoir traversé un pré, nous trouvâmes un sentier qui coupait à travers champs, dans la direction des bois, sur le versant de la première colline. Nous traversâmes le champ sur un sentier sablonneux. Les champs étaient ondulés et herbeux, et l'herbe était courte parce que les moutons l'avaient broutée. Le bétail était plus haut dans les collines. Nous entendions les sonnailles dans les bois.

Le sentier franchissait un ruisseau sur un tronc d'arbre. Le tronc avait été raboté et un rejet qu'on avait recourbé servait de parapet. Dans l'eau dormante, près du ruisseau, des têtards mouchetaient le sable. Nous gravâmes une

berge escarpée et traversâmes les champs ondulés. En nous retournant, nous vîmes Burguete, maisons blanches, toits rouges, et la route blanche sur laquelle un camion passait dans un nuage de poussière.

Après les champs, nous traversâmes un autre cours d'eau plus rapide. Un chemin sablonneux conduisait au gué, puis s'enfonçait dans les bois. Le sentier franchissait le ruisseau sur un autre tronc d'arbre, en aval du gué, et allait rejoindre la route. Nous entrâmes sous bois.

C'était un bois de hêtres et les arbres étaient très vieux. Leurs racines sortaient de terre et les branches étaient tordues. Nous suivîmes le chemin entre les troncs épais des vieux hêtres, et les rayons du soleil, à travers les feuilles, posaient des taches claires sur l'herbe. Les arbres étaient gros et le feuillage était épais, mais cela n'avait rien de lugubre. Il n'y avait pas de fourrés, rien que de l'herbe douce, très verte et très fraîche, et les gros arbres gris, régulièrement espacés, comme dans un parc.

— Ça, c'est de la campagne, dit Bill.

Le chemin montait, et nous arrivâmes dans des bois épais, et le chemin montait toujours. Parfois il s'infléchissait, mais c'était pour remonter ensuite à pic. Nous entendions tout le temps les troupeaux dans les bois. Enfin, le chemin atteignit le haut de la colline. Nous étions sur le sommet le plus élevé de la chaîne de collines boisées que nous voyions de Burguete. Des fraises sauvages poussaient sur le côté ensoleillé de la crête, dans une petite clairière, entre les arbres.

Devant nous, le chemin, sortant de la forêt, suivait la crête des collines. En face de nous, les collines n'étaient pas boisées, et il y avait de grands champs de genêts d'or. Dans le lointain, nous vîmes les falaises escarpées, couvertes d'arbres sombres, hérissées de roches grises, qui marquent le lit de la rivière Irati.

— Il faut prendre ce chemin qui suit la crête, franchir ces collines, traverser les bois sur ces collines, là-bas, et descendre dans la vallée de l'Irati.

Je montrai à Bill.

— C'est une sacrée trotte.

— C'est trop loin pour qu'on puisse aller pêcher et revenir commodément dans la même journée.

— Commodément! Le mot est joli. Si nous voulons un tant soit peu pêcher, il va falloir marcher un train d'enfer.

C'était une longue course, et la campagne était très jolie, mais nous étions fatigués quand nous descendîmes la côte escarpée qui, sortant des collines boisées, menait à la vallée du Rio de la Fábrica.

Le chemin déboucha de l'ombre des bois dans le soleil brûlant. Devant nous se trouvait une rivière, dans un vallon. De l'autre côté de la rivière, une colline s'élevait à pic. Sur la colline, il y avait un champ de sarrazin. Nous aperçûmes une maison blanche parmi des arbres, sur le versant de la colline. Il faisait très chaud, et nous nous arrêtâmes sous des arbres, près d'un barrage qui coupait la rivière.

Bill posa le sac contre un des arbres et, après avoir monté les cannes, placé les moulinets et attaché les empiles, nous nous disposâmes à pêcher.

— Tu es sûr qu'il y a de la truite, là-dedans? demanda Bill.

— C'en est plein.

— Je vais pêcher à la mouche. Tu as des McGintys?

— Il y en a là-bas.

— Tu vas pêcher au ver?

— Oui, je vais pêcher ici, au barrage.

— Alors, je vais prendre la boîte à mouches. (Il attacha une mouche.) Où vaut-il mieux que j'aille, en amont ou en aval?

— En aval vaut mieux. Mais il y en a beaucoup aussi en amont.

Bill descendit la rive.

— Prends une des boîtes de vers.

— Non. Je n'en veux pas. Si elles ne veulent pas de mouches, je jetterai ma ligne au petit bonheur.

Bill, en bas, regardait la rivière.

— Dis donc, cria-t-il par-dessus le bruit du barrage, si on mettait le vin dans la source, là-bas, sur le chemin?

— Très bien, criai-je.

Bill agita la main et se mit à descendre. Je pris les deux bouteilles dans le sac et je les portai à l'endroit où, sur le chemin, l'eau d'une source coulait d'un tuyau de fer. Il y avait une planche au-dessus de la source. Je la soulevai et, enfonçant les bouchons solidement dans les bouteilles, je les plongeai dans l'eau. L'eau était si froide que ma main et mes poignets en furent tout engourdis. Je remis la planche, espérant que personne ne trouverait le vin.

Je pris ma canne que j'avais appuyée contre un arbre, la boîte d'esches et l'épuisette, et je m'engageai sur le barrage. On l'avait construit afin d'avoir de l'eau pour le flottage des bois. La vanne était ouverte. Je m'assis sur un des madriers carrés et contemplai la nappe d'eau calme qui précédait la cascade. Au pied du barrage, il y avait un endroit très profond où l'eau était toute blanche. J'étais en train d'escher quand une truite sauta de l'eau blanche dans la cascade où elle disparut. Je n'avais pas fini d'escher qu'une autre truite, décrivant la même courbe gracieuse, sautait dans la cascade et disparaissait dans l'eau qui fuyait en grondant. Je mis un plombée de moyenne grosseur et jetai ma ligne dans l'eau, tout contre l'arête des madriers du barrage.

Je ne sentis pas la première truite mordre. Quand je commençai à tirer, je sentis que j'en avais une et, tandis qu'elle se débattait, courbant presque ma canne en deux, je la tirai de l'eau bouillante au pied de la cascade. Je la fis tourner en l'air et contre le barrage. C'était une belle truite. Je lui frappai la tête contre le madrier, ce qui la fit frétiller et se raidir, puis je la glissai dans mon sac.

Tandis que je la pêchais, plusieurs truites avaient sauté dans la chute d'eau. Dès que j'eus esché et jeté ma ligne, j'en pris une autre que j'amenai de la même façon. Au bout de peu de temps, j'en avais six. Elles étaient à peu près toutes de la même grosseur. Je les étalai, côte à côte, toutes les têtes tournées du même côté, et je les regardai.

Elles avaient des teintes superbes; l'eau froide les rendait fermes et dures. La journée étant chaude, je les ouvris toutes et les vidai, ouïes et le reste, et je les lançai pardessus la rivière. Je les posai sur la rive, les lavai dans l'eau froide, calme et lourde, au-dessus du barrage, puis je cueillis des fougères et les empaquetai dans mon sac, trois truites sur une couche de fougère, puis trois autres truites que je recouvris également de fougère. Elles étaient très jolies sous les feuilles de fougère, et le sac était tout gonflé maintenant, et je les posai à l'ombre d'un arbre.

Comme il faisait très chaud sur le barrage, je posai ma boîte de vers à l'ombre, près du sac. Je pris un livre dans la besace et je m'assis sous l'arbre pour lire en attendant que Bill vînt déjeuner.

Il était un peu après midi et il n'y avait pas beaucoup d'ombre, mais je m'adossai aux troncs de deux arbres qui poussaient ensemble et je me mis à lire. Le livre était par A. E. W. Mason et je lisais la magnifique histoire d'un homme qui, ayant été gelé dans les Alpes, était tombé dans un glacier où il avait disparu. Sa fiancée se disposait à attendre, vingt-quatre ans exactement, le jour où le corps sortirait de la moraine et l'homme qu'elle aimait vraiment attendait aussi et ils attendaient toujours quand Bill arriva.

— Tu en as pris? demanda-t-il.

Il portait de la même main sa ligne, son sac, son épui-sette, et il transpirait. Je ne l'avais pas entendu venir à cause du bruit de la chute d'eau.

— Six, et toi?

Bill s'assit, ouvrit son sac et posa une grosse truite sur l'herbe. Il en sortit trois autres, chacune un peu plus grosse que la précédente, et il les aligna côte à côte à l'ombre de l'arbre. Son visage était suant et heureux.

— Comment sont les tiennes?

— Plus petites.

— Fais-les voir.

— Elles sont emballées.

— Quelle taille ont-elles, vraiment?

— Elles sont à peu près toutes de la taille de ta plus petite.

— Tu ne me fais pas marcher?

— Je le voudrais bien.

— Tu les as toutes prises au ver?

— Oui.

— Bougre de fainéant.

Bill remit les truites dans le sac et s'en alla vers la rivière en balançant le sac ouvert. Il était mouillé jusqu'à la ceinture et je compris qu'il avait dû entrer dans le gué.

J'allai sur la route chercher les deux bouteilles de vin. Elles étaient froides. De la buée perlait sur les bouteilles quand je revins à nos arbres. J'étendis le déjeuner sur un journal et je débouchai une des bouteilles, puis j'accotai l'autre à un arbre. Bill s'approcha en s'essuyant les mains, son sac gonflé de fougères.

— Voyons un peu cette bouteille, dit-il. (Il la déboucha, l'inclina et but.) Aïe! ça me fait mal jusque dans les yeux.

— Donne voir.

Le vin était glacé et avait un léger goût de rouille.

— Il n'est pas si mauvais que ça, ce vin, dit Bill.

— Le froid l'améliore, dis-je.

Nous ouvrîmes les petits paquets du déjeuner.

— Poulet.

— Œufs durs.

— Tu as trouvé du sel?

— Les œufs d'abord, dit Bill. Ensuite le poulet. Bryan lui-même comprendrait ça.

— Il est mort. Je l'ai lu hier dans le journal.

— Non, sans blague?

— Parfaitement. Bryan est mort.

Bill posa l'œuf qu'il était en train de peler.

— Messieurs, dit-il (et il sortit d'un morceau de journal une cuisse de poulet), j'intervertis l'ordre. Pour l'amour de Bryan. En hommage au Great Commoner. D'abord le poulet, ensuite les œufs.

— Je me demande quel jour Dieu a créé les poulets.

— Oh! dit Bill en suçant son pilon, comment veux-tu

qu'on le sache? Il ne faut pas discuter. Notre séjour sur cette terre n'est déjà pas si long. Réjouissons-nous, croyons et rendons grâces.

— Mange un œuf.

Bill gesticulait, le pilon dans une main, la bouteille de vin dans l'autre.

— Réjouissons-nous en bénissant le ciel. Utilisons les oiseaux de l'air. Utilisons les produits de la vigne. Mon frère, voulez-vous en utiliser un peu?

— Après vous, mon frère.

Bill but un long trait.

— Utilisez-en un peu, mon frère. (Il me passa la bouteille.) Ne nous abandonnons pas au doute, mon frère. Ne laissons pas nos doigts simiesques violer les saints mystères du poulailler. Croyons avec les yeux de la foi et disons simplement : — je veux que, tous, vous vous joigniez à moi pour dire... Que faut-il dire, mon frère?

Il pointa le pilon vers moi et continua :

— Laissez-moi vous dire. Et je suis fier moi-même de le dire — et je veux que vous le disiez avec moi, à genoux, mon frère. Que personne n'ait honte de s'agenouiller ici dans le grand plein air. Rappelez-vous que les bois furent les premiers temples de Dieu. Mettons-nous à genoux et disons : « Ne mangez pas cette Lady... Ça pourrait être » Mencken. »

— Eh! là, dis-je. Utilise un peu de ça.

Nous débouchâmes l'autre bouteille.

— Qu'est-ce qui te prend? dis-je. Est-ce que tu n'aimais pas Bryan?

— Moi, mais je l'adorais Bryan, dit Bill. On était comme deux frères.

— Où l'as-tu connu?

— Lui, Mencken et moi, nous étions ensemble au collège de Holy Cross.

— Et Frankie Fritsch.

— Ce n'est pas vrai. Frankie Fritsch était à Fordham.

— Moi, dis-je, je suis allé à Loyola avec l'évêque Manning.

— Ce n'est pas vrai, dit Bill. J'y étais moi-même à Loyola avec l'évêque Manning.

— Tu es saoul, dis-je.

— De vin?

— Pourquoi pas?

— C'est l'humidité, dit Bill. On devrait supprimer cette sacrée humidité.

— Bois encore un coup.

— C'est tout ce que nous avons?

— Deux bouteilles seulement.

— Sais-tu ce que tu es?

Bill regardait affectueusement la bouteille.

— Non, dis-je.

— Tu es à la solde de la Ligue antialcoolique.

— J'ai été au collège de Notre-Dame avec Wayne B. Wheeler.

— Ce n'est pas vrai, dit Bill. Moi, je suis allé à l'école de commerce d'Austin avec Wayne B. Wheeler. Il était président de sa promotion.

— Enfin, dis-je. Le cabaret doit disparaître.

— Tu as raison, mon vieux condisciple, dit Bill. Le cabaret doit disparaître et je l'emporterai avec moi.

— Tu es saoul.

— De vin?

— De vin.

— C'est bien possible après tout.

— Tu veux faire un somme?

— Je veux bien.

Nous nous couchâmes, la tête à l'ombre, le regard perdu dans les arbres.

— Tu dors?

— Non, dit Bill. Je pensais.

Je fermai les yeux. On était bien, couché par terre.

— Dis donc, dit Bill, qu'est-ce que c'est que cette histoire de Brett?

— Quelle histoire?

— As-tu jamais été amoureux d'elle?

— Certainement.

— Pendant combien de temps?

— A intervalles, pendant un sacré bout de temps.

— Oh! bon Dieu, dit Bill. Je te demande pardon, mon vieux.

— Pas de mal, dis-je. Je m'en fous maintenant.

— Vrai?

— Vrai. Seulement, j'aimerais autant qu'on n'en parle pas.

— T'es pas fâché que je t'aie demandé?

— Pourquoi diable serais-je fâché?

— Je dors, dit Bill.

Il se couvrit la tête d'un journal.

— Dis, Jake, dit-il. Es-tu vraiment catholique?

— Techniquement.

— C'est-à-dire?

— J' sais pas.

— Bon. Maintenant je dors, dit-il. Ne me dérange pas avec tes conversations.

Je m'endormis moi-même. Quand je me réveillai, Bill faisait son sac. La journée était très avancée et l'ombre des arbres s'allongeait jusqu'au barrage. J'avais des courbatures pour avoir dormi sur la terre.

— Qu'as-tu fait? Tu t'es réveillé? demanda Bill. Pourquoi n'es-tu pas resté ici toute la nuit?

Je m'étirai et me frottai les yeux.

— J'ai fait un rêve charmant, dit Bill. Je ne me rappelle pas ce que c'était, mais c'était un rêve charmant.

— Je ne crois pas avoir rêvé.

— Tu devrais rêver, dit Bill. Tous nos grands hommes d'affaires ont été des rêveurs. Regarde Ford. Regarde le président Coolidge, et Rockefeller et Jo Davidson.

Je démontai ma ligne et celle de Bill, et les serrai dans l'étui. Je mis les moulinets dans le sac aux engins. Bill avait fini d'arranger le havresac et nous y mîmes un des sacs de truites. Je portai l'autre.

— Alors, dit Bill, nous avons tout?

— Les vers?

— Tes vers. Mets-les ici.

Il avait le havresac sur le dos et je mis la boîte de vers dans une des pochettes latérales.

— Tu as tout maintenant?

Je regardai partout dans l'herbe, au pied des ormeaux.

— Oui.

Nous suivîmes le chemin dans la direction des bois. Nous étions loin de Burguete et il faisait noir quand, à travers champs, nous descendîmes sur la route qui nous mena à l'auberge entre les maisons du village aux fenêtres éclairées.

Nous restâmes cinq jours à Burguete et nous fîmes de belles pêches. Les nuits étaient fraîches et les journées étaient chaudes, et il y avait toujours de la brise, même dans les heures chaudes du jour. Il faisait assez chaud pour que ce fût bon de passer à gué les cours d'eau froids, et le soleil nous séchait quand nous nous asseyions sur la rive. Nous trouvâmes une rivière avec un trou assez profond pour nager. Le soir, nous jouions au bridge à trois, avec un Anglais nommé Harris qui était venu à pied de Saint-Jean-Pied-de-Port, et séjournait à l'hôtel pour pêcher. Il était très gentil, et il nous accompagna deux fois à la rivière Irati. Aucune nouvelle de Robert Cohn, pas plus que de Brett et de Mike.

CHAPITRE XIII

UN matin, je descendis déjeuner, et Harris, l'Anglais, était déjà à table. Il lisait le journal avec des lunettes. Il me regarda en souriant.

— Bonjour, dit-il. Il y a une lettre pour vous. Je suis passé par la poste, et on me l'a remise avec les miennes.

La lettre était à ma place, sur la table, appuyée contre la tasse à café. Harris s'était replongé dans la lecture du journal. J'ouvris la lettre. Elle était datée : *Saint-Sébastien, dimanche.*

Cher Jake,

Nous sommes arrivés ici vendredi. Brett est tombée ivre morte dans le train, et nous l'avons amenée ici pour qu'elle se repose trois jours avec de vieux amis à nous. Nous arriverons mardi à l'hôtel Montoya, Pampelune, je ne sais à quelle heure. Envoie-nous un mot par l'autobus pour nous dire comment vous rejoindre, mercredi. Amitiés de nous deux, et mille excuses pour le retard, mais Brett était vraiment à bout et sera tout à fait bien mardi. Elle l'est pour ainsi dire déjà. Je la connais si bien. J'essaie de prendre soin d'elle, mais ce n'est pas bien commode. Amitiés à tous les copains.

MICHAEL.

— Quel jour est-ce aujourd'hui? demandai-je à Harris.

— Mercredi, je crois. Oui, c'est ça, mercredi. C'est extraordinaire comme on perd la notion du temps dans ces montagnes.

— Oui, voilà bientôt huit jours que nous sommes ici.

— J'espère que vous ne songez pas à partir?

— Si, je crains que nous ne soyons obligés de partir par l'autobus de l'après-midi.

— C'est embêtant. Moi qui espérais que nous pourrions aller encore une fois pêcher ensemble dans l'Irati.

— Il faut que nous allions à Pampelune. Nous y avons rendez-vous avec des amis.

— C'est une sale guigne. Nous avons passé de bons moments ici, à Burguete.

— Venez avec nous à Pampelune. Nous pourrions y faire des bridges et la *fiesta* sera très belle.

— J'aimerais beaucoup. Très aimable à vous de me le demander. Mais il vaut mieux que je reste ici. Il ne me reste plus beaucoup de temps pour pêcher.

— Vous voulez les grosses de l'Irati?

— Ah! je crois bien. Il y a des truites énormes là-bas.

— Il faut absolument que nous rentrions à Pampelune.

— Quel dommage!

Le petit déjeuner fini, Bill et moi étions assis au soleil, sur le banc, devant l'auberge, et nous discussions la question. Je vis une jeune fille s'avancer sur la route. Elle venait du centre de la ville. Elle s'arrêta devant nous et sortit un télégramme d'une sacoche de cuir qui pendait sur sa jupe.

— *Por Ustedes?*

Je regardai. L'adresse portait Barnes, Burguete.

— Oui, dis-je, c'est pour nous.

Elle sortit un cahier pour me faire signer et je lui donnai deux ou trois sous. Le télégramme était en espagnol. *Vengo Jueves. Cohn.*

Je le tendis à Bill.

— Que veut dire le mot Cohn? demanda-t-il.

— Quel télégramme idiot, dis-je. Il aurait pu mettre dix mots pour le même prix. « Arriverai jeudi », ça nous dit grand-chose, tu ne trouves pas?

— Ça te dit tout ce qui intéresse Cohn.

— Nous partons en tout cas, dis-je. Inutile de faire venir Brett et Mike ici pour retourner ensuite à la *fiesta*. Faut-il répondre?

— Ça vaudrait mieux, dit Bill. Autant être polis.

Nous allâmes jusqu'à la poste et demandâmes une notice télégraphique.

— Qu'est-ce que tu vas lui mettre? demanda Bill.

— Arrivons ce soir. Ça suffit.

Nous payâmes la dépêche et retournâmes à l'auberge. Harris y était et nous montâmes tous les trois à Roncevaux, pour visiter le monastère.

— C'est un endroit remarquable, dit Harris en sortant. Seulement, moi, vous savez, ces trucs-là, ça ne me dit pas grand-chose.

— A moi non plus, dit Bill.

— Pourtant, c'est un endroit très remarquable dit Harris. Pour un peu, je ne l'aurais pas vu. Tous les jours je voulais y aller.

— C'est tout de même pas comme la pêche, hein? demanda Bill.

Il aimait bien Harris.

— Fichtre non.

Nous étions arrêtés devant la vieille chapelle du monastère.

— Est-ce que ça n'est pas un bistrot, là-bas, de l'autre côté de la route? demanda Harris, où est-ce une illusion d'optique?

— Ça ressemble à un bistrot, dit Bill.

— Ça m'a tout l'air d'un bistrot, dis-je.

— Alors, dit Harris, si on l'utilisait! (Il avait pris à Bill le verbe utiliser.)

Nous prîmes chacun une bouteille de vin. Harris ne voulut pas nous laisser payer. Il parlait assez bien l'espagnol et le cabaretier refusa de prendre notre argent.

— Vous ne savez pas tout ce que ça représente pour moi de vous avoir trouvés ici tous les deux.

— Nous avons passé de bien bons moments ensemble, Harris.

Harris était un peu ivre.

— Comme je vous le dis. Vous ne savez pas ce que ça représente pour moi. Je ne m'étais jamais tant amusé depuis la guerre.

— Nous pêcherons encore ensemble un jour. Faut pas oublier ça, Harris.

— Oui, il faudra le faire. On a passé de si bons moments ensemble.

— Si on prenait une autre bouteille?

— Fameuse idée, dit Harris.

— C'est ma tournée, dit Bill, sans quoi nous refusons de boire.

— J'aimerais que vous me laissiez payer. Cela me fait tellement de plaisir.

— C'est à moi que ça va faire plaisir cette fois, dit Bill.

Le cabaretier apporta la quatrième bouteille. Nous avions gardé nos verres. Harris leva le sien.

— C'est vrai que ça s'utilise très bien, ça.

Bill lui donna une claque dans le dos.

— Ce bon vieux Harris.

— Vous savez, en réalité je ne m'appelle pas Harris. C'est Wilson-Harris. Un nom composé, avec un trait d'union.

— Ce bon vieux Wilson-Harris, dit Bill. Nous vous appelons Harris par affection.

— Comme je vous le dis, Barnes. Vous ne savez pas tout ce que ça représente pour moi.

— Allons, utilisez un autre verre, dis-je.

— Barnes. Vraiment, Barnes, vous ne pouvez pas savoir. Voilà tout.

— Buvez, Harris.

Nous revînmes de Roncevaux avec Harris entre nous deux. Nous déjeunâmes à l'auberge et Harris nous accompagna jusqu'à l'autobus. Il nous donna sa carte avec son adresse à Londres, son club, et son adresse commerciale, puis, comme nous montions sur l'autobus, il nous donna à chacun une enveloppe. J'ouvris la mienne et y trouvai une douzaine de mouches. Harris les avait attachées lui-même. Il attachait toutes ses mouches.

— Voyons, Harris, commençai-je.

— Non, non, dit-il. (Il descendait de l'autobus.) Ce ne sont pas des mouches de première qualité, seulement j'ai pensé que si vous vous en serviez un jour, ça vous rappellerait les bons moments que nous avons passés ensemble.

L'autobus démarra. Harris était devant la poste. Il agita la main. Comme nous partions, il fit demi-tour et rentra à l'auberge.

— Quel chic type cet Harris, hein? dit Bill.

— Je crois qu'il s'est vraiment amusé.

— Harris? Je te crois.

— J'aurais aimé qu'il vînt à Pampelune.

— Il voulait pêcher.

— Oui. Et puis, on ne sait jamais, avec les Anglais, s'ils s'entendront entre eux.

— C'est peut-être vrai.

Nous arrivâmes à Pampelune tard dans l'après-midi, et

l'auto s'arrêta devant l'hôtel Montoya. Sur la place, on tendait des fils électriques pour illuminer la place, pendant les fêtes. Des gamins s'approchèrent quand l'autobus s'arrêta, et un employé de l'octroi obligea tous les voyageurs à ouvrir leurs colis sur le trottoir. Nous entrâmes dans l'hôtel et je trouvai Montoya dans l'escalier. Il nous serra la main avec son sourire gêné.

— Vos amis sont ici, dit-il.

— Mr. Campbell?

— Oui, Mr. Cohn, Mr. Campbell et Lady Ashley.

Il sourit comme s'il avait quelque chose à m'apprendre.

— Quand sont-ils arrivés?

— Hier. Je vous ai gardé vos deux chambres.

— Parfait. Avez-vous donné à Mr. Campbell la chambre sur la place?

— Oui, toutes les chambres que nous avons vues.

— Où sont nos amis maintenant?

— Je crois qu'ils sont allés voir jouer à la pelote.

— Et les taureaux?

Montoya sourit.

— Ce soir, dit-il. Ce soir, à sept heures, on amènera les taureaux de Villar, et, demain, les Miuras. Irez-vous tous voir?

— Oh! oui. Ils n'ont jamais vu de *desencajonada*.

Montoya me posa la main sur l'épaule.

— Je vous retrouverai là-bas.

Il sourit de nouveau. Il souriait toujours comme si les courses de taureaux étaient un secret très spécial entre lui et moi, un secret assez choquant, mais très profond que nous connaissions tous les deux. Il souriait comme si, dans ce secret, il y avait eu quelque chose d'obscène pour des étrangers, mais de très compréhensible pour nous. Un secret à ne pas divulguer à des gens qui ne comprendraient pas.

— Est-ce que votre ami est *aficionado* aussi?

Montoya souriait à Bill.

— Oui. Il est venu de New York pour voir les San Fermes.

— Ah oui? (Montoya était poliment sceptique) Mais il n'est pas *aficionado* comme vous.

Il me posa la main sur l'épaule, de nouveau très embarrassé.

— Si, dis-je, c'est un véritable *aficionado*.

— Mais il n'est pas *aficionado* comme vous.

Afición veut dire passion. Un *aficionado*, c'est quelqu'un qui aime passionnément les courses de taureaux. Tous les bons toréadors descendaient à l'hôtel Montoya. J'entends ceux qui étaient vraiment possédés par l'*afición*. Les toréadors « hommes d'affaires » y descendaient peut-être une fois, mais ils n'y revenaient pas. Les bons venaient tous les ans. Montoya avait leur photographie dans sa chambre. Les photographies étaient dédiées à Juanito Montoya ou à sa sœur.

La photographie des toréadors en qui Montoya avait réellement cru étaient encadrées. Quant aux photographies des toréadors qui n'avaient pas l'*afición*, Montoya les conservait dans un tiroir de son bureau. Elles portaient souvent les plus flatteuses dédicaces. Mais elles ne signifiaient rien. Un jour, Montoya les prit toutes et les jeta dans sa corbeille à papiers. Il ne voulait pas les avoir près de lui.

Nous parlions souvent de taureaux et de toreros. Il y avait plusieurs années que je descendais à l'hôtel Montoya. Nous n'en parlions jamais bien longtemps chaque fois. C'était simplement pour le plaisir de découvrir nos impressions réciproques. Des hommes arrivaient de villes lointaines et, avant de quitter Pampelune, ils s'arrêtaient quelques minutes pour parler de taureaux avec Montoya. Ces hommes étaient des *aficionados*. Les *aficionados* étaient toujours sûrs de trouver des chambres, même quand l'hôtel était plein. Montoya me présenta à quelques-uns d'entre eux. Ils étaient toujours très polis au début, et cela les amusait beaucoup de savoir que j'étais un Américain. On supposait, pour ainsi dire à l'avance, qu'un Américain ne pouvait pas posséder l'*afición*. Peut-être la simulait-il ou la confondait-il avec l'excitation, mais il ne pouvait pas

réellement la posséder. Quand ils voyaient que j'avais l'*afición* (et, pour s'en rendre compte, il n'y avait pas de mot de passe, pas de questions préparées d'avance, c'était plutôt une sorte d'examen oral dont les questions, toujours un peu sur la défensive, n'étaient jamais apparentes), c'était alors la même façon embarrassée de mettre la main sur l'épaule, ou simplement un « *buen hombre* ». Mais, presque toujours, il y avait contact physique. On aurait dit qu'ils avaient besoin de toucher pour acquérir la certitude.

Montoya pouvait pardonner n'importe quoi à un toréador qui avait l'*afición*. Il pouvait pardonner les attaques de nerfs, la panique, les fautes inexplicables, toutes sortes de manquements. A celui qui possédait l'*afición*, il pardonnait tout. Il me pardonna tout de suite tous mes amis. Sans qu'il me l'ait jamais dit, il les considérait simplement comme quelque chose d'un peu honteux entre nous, comme l'éventrement des chevaux dans les courses.

Bill était monté quand nous entrâmes. Je le trouvai en train de se laver et de se changer dans sa chambre.

— Alors, dit-il, tu as bien parlé espagnol?

— Il me disait qu'on commencerait à débarquer les taureaux ce soir.

— Faudra trouver les autres et aller voir ça.

— Oui. Ils doivent être probablement au café.

— Tu as les billets?

— Oui, j'en ai pour les débarquements.

— Comment est-ce?

Il se tirait une joue devant le miroir pour voir s'il n'y avait pas quelque endroit non rasé sous l'arête du maxillaire.

— C'est assez intéressant, dis-je. On fait sortir les taureaux de leurs cages, un à un, et il y a des bœufs dans le *corral* pour les recevoir et les empêcher de se battre, et les taureaux foncent sur les bœufs, et les bœufs courent comme des vieilles filles pour les calmer.

— Est-ce qu'ils n'éventrent jamais les bœufs?

— Mais si, quelquefois ils foncent dessus et ils les tuent.

— Et les bœufs ne peuvent rien faire?

— Non. Ils ne demanderaient qu'à être bons amis.

— Pourquoi s'en sert-on?

— Pour calmer les taureaux et les empêcher de se casser les cornes contre les murs ou de se tuer les uns les autres.

— Ça doit être agréable d'être bœuf.

Nous descendîmes, sortîmes et traversâmes la place pour nous rendre au café Iruña. Sur la place, il y avait deux guérites solitaires pour la vente des billets. Les guichets marqués : *Sol. Sol y Sombra* étaient fermés. On ne les ouvrirait que la veille de la *fiesta*.

De l'autre côté de la place, les tables de jonc blanc et les chaises de l'Iruña s'étendaient par-delà les arcades jusqu'au bord du trottoir. Je cherchai Brett et Mike. Ils étaient là, Brett, Mike et Robert Cohn. Brett portait un béret basque. Mike aussi. Robert Cohn était nu-tête et portait des lunettes. Brett nous vit arriver et nous fit signe. Ses yeux se plissèrent quand nous arrivâmes à sa table.

— Bonjour les copains, cria-t-elle.

Brett était heureuse. Mike savait comment mettre un sentiment intense dans une poignée de main. Robert Cohn nous serra la main parce que nous étions de retour.

— Où diable étiez-vous passés? demandai-je.

— C'est moi qui les ai amenés ici, dit Cohn.

— Quelle blague, dit Brett, nous serions arrivés ici bien plus tôt si vous n'aviez pas été avec nous.

— Vous ne seriez jamais arrivés ici.

— Quelle blague! Eh bien! mes amis, ce que vous êtes brunis! Regardez Bill.

— Avez-vous fait de belles pêches? demanda Mike. Nous aurions voulu aller vous rejoindre.

— Assez belles. Vous nous avez manqué.

— J'aurais bien voulu aller vous retrouver, dit Cohn, mais j'ai pensé que je ne pouvais le faire sans les amener.

— Sans nous amener! Quelle blague!

— Elles étaient vraiment belles? demanda Mike. En avez-vous pris beaucoup?

— Il y a eu des jours où nous en prenions une douzaine chacun. Il y avait un Anglais là-bas.

— Il s'appelait Harris, dit Bill. L'avez-vous connu, Mike? Il était à la guerre, lui aussi.

— Le veinard! dit Mike. C'était le bon temps. Comme je voudrais les voir revenir, ces belles journées!

— Ne dis donc pas d'âneries.

— Avez-vous été à la guerre, Mike? demanda Cohn.

— Et comment!

— C'était un soldat des plus distingués, dit Brett. Raconte-leur donc le jour où ton cheval s'est emballé dans Picadilly.

— Non. Je l'ai déjà raconté quatre fois.

— Vous ne me l'avez jamais raconté, dit Robert Cohn.

— Je ne veux pas raconter cette histoire. Elle jette le discrédit sur moi.

— Raconte-leur l'histoire de tes décorations.

— Non. Cette histoire aussi jette le plus grand discrédit sur moi.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

— Brett vous la racontera. Elle raconte toutes les histoires qui jettent le discrédit sur moi.

— Allez, racontez, Brett.

— Faut-il?

— Je la raconterai moi-même.

— Quelles décorations avez-vous, Mike?

— Je n'ai aucune décoration.

— Vous devez bien en avoir quelques-unes.

— J'imagine que j'ai les décorations que tout le monde a, mais je ne les ai jamais fait venir. Un jour il y avait un dîner à tout casser, le prince de Galles devait y assister, et les invitations portaient qu'il faudrait arborer toutes ses décorations. Moi, naturellement, je n'avais pas de décorations. Je suis allé trouver mon tailleur qui s'est montré très impressionné par l'invitation. J'ai pensé que c'était une bonne affaire et je lui ai dit : « Il faudra que vous me

» procuriez des décorations. » Il me dit : « Quelles décorations, monsieur? » Je dis : « Oh! n'importe lesquelles. » Donnez-m'en quelques-unes tout simplement. » Alors, il me dit : « Mais quelles décorations avez-vous, monsieur? » et je dis : « Comment voulez-vous que je le sache? » Il se figurait que je passai mon temps à lire la sacrée Gazette. « Donnez-m'en un bel assortiment. Choisissez-les vous-même. » Bref, il me procure des décorations, vous savez, des décorations en miniature. Il me donne l'écrin, je le mets dans ma poche sans plus m'en préoccuper. J'arrive au dîner. C'était le soir où Henry Wilson fut tué, alors que le prince de Galles n'est pas venu, et le roi n'est pas venu non plus, et les décorations n'étant plus nécessaires, tous les zèbres étaient là occupés à détacher leurs décorations, et moi j'avais les miennes dans ma poche.

Il s'arrêta pour nous donner le temps de rire.

— C'est tout?

— C'est tout. Je n'ai probablement pas su raconter.

— En effet, dit Brett. Mais ça ne fait rien.

Nous nous mêmes tous à rire.

— Ah! oui, dit Mike, je sais maintenant. C'était un dîner embêtant comme la pluie. Je n'ai pas pu y tenir et je suis parti. Plus tard, dans la soirée, j'ai trouvé l'écrin dans ma poche. Qu'est-ce que c'est que ça? dis-je, des décorations? des sales décorations militaires? Alors je les ai toutes décousues de leur ruban, vous savez qu'elles sont toutes fixées sur un galon, et je les ai distribuées à la ronde. J'en ai donné une à chacune des femmes, en guise de souvenir. Elles ont toutes trouvé que j'étais un bon bougre de soldat. Distribuer des décorations dans un cabaret de nuit, quel cran, hein!

— Raconte la suite, dit Brett.

— Vous ne trouvez pas que c'était drôle? demanda Mike. (Nous riions tous.) C'était drôle. Je vous assure que c'était très drôle. Bref, mon tailleur m'a écrit pour me réclamer les décorations. Il m'a envoyé un de ses employés. Il m'a écrit pendant des mois. A ce qu'il paraît, c'est un type qui les lui avait laissées pour les faire nettoyer. Un zèbre ter-

riblemment militaire. Il y tenait comme à la prune de ses yeux. (Mike s'arrêta.) Sale guigne pour le tailleur, reprit-il.

— Pensez-vous? dit Bill. Je crois, au contraire, que ça aura été épatant pour le tailleur.

— Très bon tailleur. On ne le croirait jamais à me voir aujourd'hui, dit Mike. J'avais coutume de lui payer cent livres par an, rien que pour le faire rester tranquille. Pour l'empêcher de m'envoyer ses notes. Un terrible coup pour lui quand j'ai fait faillite. C'était juste après l'histoire des décorations. Ses lettres en ont pris un ton plutôt acerbe.

— Comment avez-vous fait faillite? demanda Bill.

— De deux façons, dit Mike. Graduellement d'abord, et puis brusquement.

— Qu'est-ce qui en a été la cause?

— Mes amis, dit Mike. J'avais des tas d'amis, de faux amis. Et puis, j'avais des créanciers aussi. J'avais probablement plus de créanciers que personne en Angleterre.

— Raconte-leur l'histoire du tribunal, dit Brett.

— Je ne me la rappelle pas, dit Mike. J'étais un peu gris.

— Gris! s'écria Brett, noir, tu veux dire.

— Chose extraordinaire, dit Mike. J'ai rencontré mon associé l'autre jour. Il m'a offert une tournée.

— Raconte-leur l'histoire de ton savant avocat, dit Brett.

— Non, dit Mike. Mon avocat ne voyait plus très clair lui non plus. Enfin, tout ça, c'est des histoires macabres. Allons-nous voir débarquer des taureaux, oui ou non?

— Allons.

Nous appelâmes le garçon, payâmes et partîmes en ville. Je marchais devant avec Brett. Mais Robert Cohn nous rattrapa et l'escorta de l'autre côté. Nous passâmes tous trois devant l'*Ayuntamiento* au balcon pavoisé de bannières, devant le marché, puis nous descendîmes une rue en pente qui conduit au pont de l'Arga. Beaucoup de gens allaient voir les taureaux, et des voitures descendaient la colline et traversaient le pont, cochers, chevaux et fouets dominant les piétons, dans la rue. Après avoir franchi le pont, nous tournâmes sur la route qui conduit aux *corrals*.

Nous passâmes devant une taverne. Il y avait une pancarte sur la fenêtre : *Bon Vin, 30 centimes le litre.*

— C'est là qu'il faudra venir quand les fonds seront en baisse, dit Brett.

Sur le seuil de la taverne, la femme nous regarda passer. Elle appela quelqu'un dans la maison et trois jeunes filles vinrent nous regarder par la fenêtre. Elles dévisageaient Brett. A la barrière des *corrals*, deux hommes prenaient les billets des gens qui entraient. Nous franchîmes la barrière. A l'intérieur, il y avait des arbres et une petite maison en pierre. Tout à fait au bout se dressait le mur de pierre des *corrals*, avec des ouvertures dans la pierre, assez semblables à des lucarnes, tout le long de chaque *corral*. Une échelle permettait de monter sur le haut du mur. Des gens grimpaient à l'échelle et se dispersaient sur les murs qui séparaient les deux *corrals*. Pour gagner l'échelle nous passâmes, sur l'herbe entre les arbres, devant les grandes cages peintes en gris où se trouvaient les taureaux. Il y avait un taureau dans chaque cage. Ils étaient venus par chemin de fer d'une *ganaderia* de Castille. On les avait descendus de leurs wagons, à la gare, et on les avait amenés ici pour les faire passer des cages dans les *corrals*. Chaque cage portait le nom et la marque de l'éleveur.

Nous montâmes et prîmes place sur le mur qui dominait le *corral*. Les murs de pierre étaient blanchis à la chaux et il y avait de la paille par terre, des mangeoires de bois et des auges contre le mur.

— Regarde là-haut, dis-je.

Par-delà la rivière, la ville se dressait sur son plateau. Des gens se tenaient sur toutes les vieilles murailles et les remparts. Les trois lignes de fortifications formaient trois lignes noires de monde. Au-dessus des murs, on voyait des têtes aux fenêtres des maisons. A l'extrémité du plateau des gamins étaient grimpés dans les arbres.

— Ils doivent se figurer qu'il va arriver quelque chose, dit Brett.

— Ils veulent voir les taureaux.

Mike et Bill étaient montés sur l'autre mur, de l'autre côté du *corral*. Ils nous firent signe. Derrière nous, des retardataires nous poussaient à mesure que de nouveaux arrivants se pressaient contre eux.

— Pourquoi ne commencent-ils pas? demanda Robert Cohn.

Un mulet, qu'on venait d'atteler à une des cages, la traîna jusqu'à la grille, dans le mur du *corral*. Les hommes, avec des barres de fer, la poussèrent et la mirent en position contre la grille. Des hommes, debout sur le mur, s'apprêtèrent à lever, d'abord la grille du *corral*, puis la porte de la cage. A l'autre bout du *corral*, une barrière s'ouvrit et livra passage à deux bœufs qui entrèrent en trottant, branlant la tête et balançant leurs flancs maigres. Ils restèrent ensemble à l'extrémité du *corral*, la tête tournée vers la grille par où le taureau allait entrer.

— Ils n'ont pas l'air heureux, dit Brett.

Les hommes, sur le mur, se penchèrent en arrière et levèrent la grille du *corral*. Puis ils levèrent la porte de la cage. Tout était noir. Quelqu'un frappa la cage avec une barre de fer. A l'intérieur, quelque chose sembla exploser. Le taureau frappait le bois, de droite et de gauche, avec ses cornes, et menait grand bruit. Je vis alors un mufle noir et l'ombre des cornes, puis, dans un martèlement des sabots sur le bois de la caisse vide, le taureau fonça dans le *corral* et s'arrêta, ses pattes de devant glissant dans la paille. Il levait la tête, le gros bourrelet de muscles se gonflait durement sur son garrot, et tous les muscles de son corps frémissaient tandis qu'il regardait la foule sur les murs de pierre. Les deux bœufs reculaient contre le mur, la tête basse, surveillant de l'œil le taureau.

Le taureau les vit et fonça. De derrière une des caisses, un homme se mit à crier en faisant claquer son chapeau contre les planches. Le taureau abandonna les bœufs, fit volte-face, se ramassa et fonça sur le point où il avait vu l'homme, cherchant à l'atteindre, derrière les planches, par une demi-douzaine de coups rapides et fouilleurs de sa corne droite.

— Bon Dieu! qu'il est beau! dit Brett.

Il était juste au-dessous de nous.

— Regarde comme il sait bien se servir de ses cornes, dis-je. Il connaît sa droite et sa gauche, tout comme un boxeur.

— Non, vraiment?

— Regarde.

— Il va trop vite.

— Attends, il va en venir un autre, dans une minute.

On avait fait reculer une autre cage jusqu'à l'entrée. Dans le coin le plus éloigné, un homme, de derrière un des abris en planches, attira le taureau et, alors que le taureau regardait de l'autre côté, on leva la grille, et un second taureau entra dans le *corral*.

Il fonça droit sur les bœufs, et deux hommes sortirent de derrière les planches et crièrent pour le faire retourner : « *Ha! Ha! Toro!* » et ils agitaient les bras. Les deux bœufs se placèrent de profil pour résister au choc et le taureau encorna l'un des bœufs.

— Ne regarde pas, dis-je à Brett.

Elle regardait, fascinée.

— Epatant, dis-je. Si ça ne t'impressionne pas.

— Je l'ai vu, dit-elle. Je l'ai vu changer de corne, la gauche d'abord, et puis la droite.

— Rudement bien.

Le bœuf était par terre; le cou allongé, la tête tordue, il restait là, tel qu'il était tombé. Brusquement, le taureau le laissa pour courir vers l'autre bœuf qui était resté dans le fond, branlant la tête, regardant ce qui se passait. Le bœuf courut gauchement et le taureau le rattrapa. Il le frappa légèrement puis se détourna et, contractant son bourrelet de muscles, il regarda la foule sur les murs. Le bœuf s'approcha de lui et fit mine de le pousser du nez, et le taureau cossa pour la forme. Puis il poussa le bœuf avec son nez, et tous deux, côte à côte, se dirigèrent en trottant vers l'autre taureau.

Quand le troisième taureau sortit, les autres, les deux taureaux et le bœuf, étaient ensemble, tête contre tête, les

cornes pointées vers le nouveau venu. En quelques minutes, le bœuf alla trouver le nouveau taureau, le calma et le ramena au troupeau. Quand les deux derniers taureaux eurent débarqué, ils ne formaient plus qu'un seul troupeau.

Le bœuf qui avait été blessé s'était relevé et se tenait debout contre le mur. Aucun des taureaux ne s'approcha de lui et il n'essaya pas de les rejoindre.

Nous descendîmes du mur avec la foule et, par les lucarnes dans le mur du *corral*, nous jetâmes un dernier coup d'œil sur les taureaux. Ils étaient tous tranquilles maintenant, la tête basse. Nous prîmes une voiture pour retourner au café. Mike et Bill arrivèrent une demi-heure plus tard. Ils s'étaient arrêtés plusieurs fois en route pour boire.

Nous étions assis au café.

— C'est vraiment une chose extraordinaire, dit Bill.

— Est-ce que les derniers combattront aussi bien que le premier? demanda Robert Cohn. Il m'a semblé qu'ils se calmaient bien vite.

— Ils se connaissent tous, dis-je. Ils ne sont dangereux que lorsqu'ils sont seuls ou seulement deux ou trois ensemble.

— Comment, dangereux? Que veux-tu dire? dit Bill. Ils m'ont tous semblé dangereux à moi.

— Ils ne désirent tuer que lorsqu'ils sont seuls. Naturellement, si tu entras là-bas, tu en ferais probablement détacher un du troupeau et il serait dangereux.

— C'est trop compliqué, dit Bill. Ne me détachez jamais du troupeau, Mike.

— Ma parole, dit Mike, ils étaient vraiment beaux. Avez-vous vu leurs cornes?

— Je pense bien, dit Brett. Je n'avais aucune idée de ce que pouvaient être des cornes de taureaux.

— Avez-vous vu celui qui a frappé le bœuf? demanda Mike. C'était extraordinaire.

— Ce n'est pas un métier d'être bœuf, dit Robert Cohn.

— Vous trouvez? dit Mike. J'aurais cru que vous aimeriez beaucoup être bœuf.

— Que voulez-vous dire, Mike?

— Ils mènent une vie si tranquille. Ils ne disent jamais rien. Ils se contentent de suivre, comme ça, tout le temps.

Nous étions gênés. Bill se mit à rire. Robert Cohn était furieux. Mike continua :

— Il me semble que vous devriez aimer ça. Vous n'avez jamais rien à dire. Allons, Robert, dites quelque chose. Ne restez pas là, assis comme ça.

— J'ai dit quelque chose, Mike, vous ne vous rappelez pas? À propos des bœufs.

— Oh! dites autre chose. Dites quelque chose de drôle. Vous ne voyez donc pas que nous sommes tous venus ici pour nous amuser?

— Assez, Michael. Tu es ivre, dit Brett.

— Je ne suis pas ivre. Je suis très sérieux. Est-ce que Robert va suivre Brett comme ça, tout le temps, comme un bœuf?

— Assez, Michael. Tâche de faire preuve d'un peu d'éducation.

— Au diable l'éducation. Qui en a de l'éducation après tout, excepté les taureaux? Est-ce que ce n'est pas charmant un taureau? Vous ne les aimez pas, Bill? Pourquoi ne parlez-vous pas, Robert? Ne restez donc pas assis comme ça avec cette sacrée figure d'enterrement. Et après, quand même Brett aurait couché avec vous? Elle a couché avec des tas de gens qui valent mieux que vous.

— Taisez-vous, dit Cohn, en se levant, taisez-vous, Mike.

— Oh! inutile de vous lever comme si vous vouliez me battre. Ça me serait bien égal. Dites-moi, Robert, pourquoi suivez-vous Brett partout, comme un pauvre bougre de bœuf? Vous ne sentez donc pas qu'on ne veut pas de vous? Moi, quand on ne veut pas de moi, je le sens. Pourquoi ne le sentez-vous pas, vous? Vous êtes venu à Saint-Sébastien où on ne voulait pas de vous, et vous avez suivi Brett partout, comme un sacré sale bœuf. Vous trouvez que c'est bien, ça?

— Taisez-vous, vous êtes ivre.

— Ça se peut que je sois ivre. Pourquoi n'êtes-vous pas ivre? Pourquoi n'êtes-vous jamais ivre, Robert? Vous savez très bien que vous vous êtes embêté à Saint-Sébastien parce qu'aucun de nos amis ne voulait vous inviter à leurs réunions. Vous ne pouvez tout de même pas les blâmer, hein? Je le leur ai demandé. Ils n'ont pas voulu. Vous ne pouvez tout de même pas les blâmer. Hein? Voyons, répondez. Pouvez-vous les blâmer?

— Foutez-moi la paix, Mike.

— Moi, je ne peux pas les blâmer. Et vous, pouvez-vous les blâmer? Pourquoi suivez-vous Brett partout? Vous n'avez donc pas d'éducation? Vous croyez peut-être que ça m'est agréable, à moi?

— Ça te va bien de parler d'éducation, dit Brett. Elle est déjà si belle, ton éducation.

— Venez, Robert, dit Bill.

— Pourquoi la suivez-vous partout?

Bill se leva et saisit Cohn.

— Ne partez pas, dit Mike. Robert Cohn va payer une tournée.

Bill partit avec Cohn. Cohn était livide. Mike parlait toujours. Je restai un moment à l'écouter. Brett semblait dégoûtée.

— Dis donc, Michael, j'aimerais autant que tu ne fasses pas l'âne comme ça.

Elle s'interrompit et, se tournant vers moi :

— Je ne dis pas qu'il ait tort, tu sais.

La voix de Michael avait repris son calme. L'atmosphère était redevenue amicale.

— Je ne suis pas si saoul que j'en ai l'air, dit-il.

— Je le sais bien, dit Brett.

— Nous sommes tous plus ou moins partis, dis-je.

— Tout ce que j'ai dit, je le pensais.

— Oui, mais tu as eu une façon de le dire! dit Brett en riant.

— C'est un âne, en tout cas. Il est venu à Saint-Sébastien où il savait fort bien qu'on ne le voulait pas. Il tournait

autour de Brett pour le plaisir de la regarder. Il me foutait mal au cœur.

— C'est vrai qu'il s'est très mal comporté, dit Brett.

— Tout de même, Brett a eu des hommes avant lui. Elle me raconte toujours tout. Elle m'a donné les lettres de Cohn à lire. J'ai refusé de les lire.

— Rudement chic de ta part.

— Non, mais c'est vrai aussi, Jake. Brett a marché avec plus d'un homme. Seulement, ce n'étaient pas des juifs, et ils ne se cramponnaient pas comme ça après.

— De sacrés braves types, dit Brett. Et puis, à quoi bon parler de ça? Michael et moi nous nous comprenons.

— Elle m'a donné les lettres de Robert Cohn. Je n'ai pas voulu les lire.

— Tu ne lirais aucune lettre, mon chéri. Tu ne lirais même pas les miennes.

— Je ne peux pas lire les lettres, dit Mike. C'est drôle, n'est-ce pas?

— Tu ne peux rien lire.

— Si, tu te trompes. Je lis un peu. Je lis quand je suis chez moi.

— Bientôt, tu écriras, dit Brett. Allons, Michael, un peu de cran. Il faudra bien le supporter, que veux-tu, puisqu'il est ici. Ne nous gâte pas la *fiesta*.

— Alors, qu'il se conduise comme il faut.

— Il le fera. Je lui parlerai.

— Parle-lui aussi, Jake. Dis-lui de se conduire convenablement ou de filer.

— Oui, dis-je, ça serait bien à moi de lui dire ça!

— Ecoute, Brett, dis donc à Jake le surnom que Robert t'a donné. On ne pourrait pas trouver mieux.

— Oh! non, je ne peux pas.

— Allons, nous sommes entre amis. Ne sommes-nous pas tous bons amis, Jake?

— Je ne peux pas le lui dire, c'est trop ridicule.

— Je vais le lui dire, moi.

— Non, Michael, ne fais pas l'idiot.

— Il l'appelle Circé, dit Mike. Il prétend qu'elle change

tous les hommes en pourceaux. Pas mal trouvé, hein? Ça me donne des regrets de n'être pas un intellectuel.

— Il pourrait faire très bien, vous savez, dit Brett. Il écrit des lettres très chic.

— Je le sais, dis-je. Il m'a écrit de Saint-Sébastien.

— Ça, ce n'est rien, dit Brett. Il peut écrire des lettres rudement amusantes.

— Elle m'a fait lui écrire ça. Elle était censée malade.

— Et je l'étais sacrément.

— Allons, dis-je. Il est temps d'aller dîner.

— Quelle attitude dois-je adopter vis-à-vis de Cohn? dit Mike.

— Fais comme s'il ne s'était rien passé.

— Pour ma part, je ne demande pas mieux, dit Mike. Je ne me sens nullement gêné.

— S'il dit quelque chose, réponds-lui tout simplement que tu étais saoul.

— Bon. Le plus comique, c'est que je crois bien que j'étais saoul, en effet.

— Allons, dit Brett. Est-ce que nous avons payé pour tout ce poison? Il faut que je prenne un bain avant le dîner.

Nous traversâmes la place. Il faisait sombre et, tout autour de la place, les cafés, sous les arcades, étaient éclairés. Nous marchâmes sur le gravier, sous les arbres, pour regagner l'hôtel.

Ils montèrent et je m'arrêtai à causer avec Montoya.

— Alors, les taureaux vous ont plu? demanda-t-il.

— Beaucoup. C'étaient de jolis taureaux.

— Pas vilains (Montoya branla la tête), mais rien d'extraordinaire.

— Qu'est-ce que vous leur reprochez?

— Je ne sais pas. Simplement l'impression qu'ils n'étaient pas particulièrement bons.

— Je vois ce que vous voulez dire.

— Ils ne sont pas mauvais.

— En effet, ils ne sont pas mauvais.

— Ont-ils plu à vos amis?

— Beaucoup.

— Tant mieux, dit Montoya.

Je montai. Bill était dans sa chambre. Du balcon, il regardait sur la place. Je m'approchai de lui.

— Où est Cohn?

— En haut, dans sa chambre.

— Comment est-il?

— Dans un état épouvantable. Mike a été horrible. Il est terrible quand il est saoul.

— Il n'était pas si saoul que ça.

— J' t'en fous! je sais bien tout ce que nous avions bu avant d'arriver au café.

— Il s'est calmé, ensuite.

— Pas dommage. Il était horrible. Dieu sait que je n'aime pas Cohn et je trouve que c'est idiot de sa part d'être allé à Saint-Sébastien, mais personne n'a le droit de parler comme Mike l'a fait.

— Et les taureaux, ça t'a plu?

— Epatant. C'est épatant la façon dont on les débarque.

— Les Miuras arrivent demain.

— Quand est-ce que la *fiesta* commence?

— Après-demain.

— Il faudra empêcher Mike de trop se saouler. Ces histoires-là sont horriblement pénibles.

— Nous ferions bien de nous apprêter pour le dîner.

— Oui. Il va être gai, ce dîner!

Je dois dire que le dîner fut agréable. Brett avait mis une robe du soir, noire, sans manches. Elle était très belle. Mike fit comme si rien ne s'était passé. Je dus monter chercher Cohn. Il fut réservé et cérémonieux. Il avait encore les traits tirés et blêmes, mais il finit par se dérider. Il ne se lassait pas de regarder Brett. Il semblait en éprouver du bonheur. Il lui était probablement agréable, la voyant si charmante, de penser qu'il avait passé quelque temps avec elle et que tout le monde le savait. On ne pouvait pas lui enlever cela. Bill fut très amusant, Mike aussi. Ils étaient toujours très brillants quand ils étaient ensemble.

Cela me rappelait certains dîners pendant la guerre.

Beaucoup de vin, une tension ignorée, et la sensation que des choses inévitables allaient se produire. Sous l'influence du vin, je perdis ma sensation de dégoût et me sentis heureux. Ils avaient tous l'air si gentils.

CHAPITRE XIV

J'IGNORE à quelle heure j'allai me coucher. Je me rappelle m'être déshabillé, avoir mis ma robe de chambre et être allé sur le balcon. Je sais que j'étais très saoul et, quand je rentrai, j'allumai la lampe à la tête du lit et je me mis à lire. Je lisais un livre de Tourgueniev. Je relus probablement les deux mêmes pages plusieurs fois. C'était un des récits des *Mémoires d'un Chasseur*. Je l'avais déjà lu, mais il me semblait tout nouveau. Le paysage me parut très clair et la sensation de pression dans ma tête se relâcha. J'étais très saoul et je ne voulais pas fermer les yeux parce qu'alors, la chambre se serait mise à tourner, tourner... Si je continuais à lire, cette sensation disparaîtrait.

J'entendis Brett et Robert Cohn monter l'escalier. Cohn souhaite bonne nuit à la porte et monta dans sa chambre. J'entendis Brett entrer dans la chambre voisine. Mike était déjà au lit. Il était monté avec moi, une heure auparavant. Il s'éveilla quand elle entra, et ils se mirent à causer. Je les entendis rire. J'éteignis la lumière et j'essayai de dormir. Je n'avais plus besoin de lire. Je pouvais fermer les yeux sans éprouver la sensation de vertige. Mais je ne pouvais pas dormir. Il n'y a pas de raison, parce qu'il fait noir, pour qu'on voie les choses sous un autre jour que lorsqu'il fait clair. Je vous en fous!

Je me rendis compte de cela un jour et, pendant six mois, je n'éteignis jamais l'électricité pour dormir. Encore une riche idée! Le diable emporte les femmes. Le diable vous emporte, Brett Ashley.

Une amitié avec une femme, c'est tellement chic. Vrai-

ment très chic. Au début, il faut être amoureux de la femme pour que l'amitié trouve une base. J'avais en Brett une amie. Je n'avais jamais songé à envisager la chose de son point de vue. J'avais obtenu quelque chose pour rien. Cela ne fait que retarder la présentation de la note. La note vient toujours. C'est une de ces belles choses sur lesquelles on peut toujours compter.

Je croyais avoir payé pour tout. Pas comme les femmes qui paient, paient et repaie. Aucune idée de rétribution ou de châtement. Un simple échange de valeurs. Vous renoncez à quelque chose et vous recevez quelque chose en échange. Ou bien vous travaillez pour quelque chose. Vous payez toujours, d'une façon ou d'une autre, pour toutes les bonnes choses. J'avais payé pour assez de choses que j'aimais et je m'étais donné du bon temps. On paie, soit en entendant parler de ces choses, soit par expérience, soit en courant des risques, soit avec de l'argent. Jouir de la vie consiste à savoir en obtenir le plus possible pour son argent. Le monde est une bonne place pour ces sortes de transactions. Cette philosophie me semblait pleine d'attraits. « Dans cinq ans, pensai-je, elle me semblera aussi sotte que toutes les autres belles philosophies que j'ai adoptées. »

Peut-être n'était-ce pas vrai, cependant. Peut-être, avec le temps, finit-on par apprendre quelque chose. Peu m'importait ce que c'était. Tout ce que je voulais, c'était savoir comment vivre. Peut-être, en apprenant comment vivre, pourrait-on finir par comprendre ce qu'il y a en réalité au fond de tout ça.

J'aurais bien aimé que Mike ne traitât pas Cohn si cruellement. Mike avait le vin méchant. Brett l'avait bon. Bill l'avait bon. Cohn n'était jamais saoul. Mike était déplaisant au-delà d'une certaine limite. J'aimais le voir blesser Cohn. Pourtant j'aurais aimé qu'il s'en abstînt parce que, ensuite, je me dégoûtais moi-même. C'est en cela que consiste la moralité : les choses qui font qu'on se dégoûte soi-même. Non, ça, ça doit être l'immoralité. Point de vue très large. Que de billevesées pouvaient me passer

par la tête, la nuit! *What rot!* Quand on se trouve avec des Anglais, on prend l'habitude d'employer des expressions anglaises en pensant. L'anglais parlé — le vocabulaire des classes supérieures tout au moins — doit être plus pauvre que l'esquimau. Comme de juste, je ne savais rien de l'esquimau. Alors, tenez, prenons le cherekee. Je ne savais rien du cherekee non plus. Les Anglais parlent par inflexions. Une seule phrase pour tout dire. Pourtant, je les aime bien. J'aime leur façon de parler. Prenez Harris, par exemple. Il est vrai que Harris n'appartenait pas aux classes supérieures.

Je rallumai et me remis à lire. Je lus mon Tourgueniev. Je savais que, le lisant dans cet état d'hypersensibilité mentale, résultat d'un excès de boisson, je me le rappellerais un jour avec la sensation que les choses m'étaient réellement arrivées. Ça, je l'aurais toujours. C'était une autre de ces bonnes choses pour lesquelles on paie, mais qu'on garde ensuite. Au bout d'un certain temps, à l'aube, je m'endormis.

Les deux journées suivantes, à Pampelune, furent tranquilles et il n'y eut pas de nouvelles disputes. La ville se préparait pour la *fiesta*. Des ouvriers dressaient les grilles pour fermer les rues latérales quand les taureaux, au sortir des *corrals*, traverseraient les rues, le matin, pour se rendre aux arènes. Les ouvriers creusaient des trous et assujettissaient des madriers, chaque madrier portait un numéro qui en indiquait la place. Hors des murs de la ville, sur le plateau, des employés des arènes entraînaient les chevaux des picadors en les faisant galoper de leurs pattes raides sur la terre dure et recuite, derrière les arènes. La grande grille des arènes était ouverte et on nettoyait l'amphithéâtre. La piste était passée au rouleau et arrosée, et des charpentiers remplaçaient les planches faibles ou craquées de la *barrera*. De l'arène, au sable finement roulé, on pouvait, en levant la tête, embrasser tous les gradins vides et voir les vieilles femmes qui balayaient les loges.

A l'extérieur, les palissades qui reliaient la dernière rue de la ville à l'entrée des arènes étaient déjà en place et

formaient une sorte de couloir allongé par où, le matin de la première course, la foule courrait, poursuivie par les taureaux. Plus loin, dans la plaine où devait se tenir la foire aux chevaux et aux bestiaux, des gitanes campaient sous les arbres. Les marchands de vin et d'*aguardiente* dressaient leurs baraques. Une des baraques recommandait l'*Anis del Toro*. La banderole-réclame était tendue sur les planches, en plein soleil. Sur la grande place, au centre de la ville, il n'y avait encore aucun changement. Assis dans les fauteuils d'osier, à la terrasse du café, nous regardions arriver les autobus d'où descendaient les paysans qui venaient au marché. Nous regardions les autobus se remplir et démarrer, chargés de paysans assis sur leurs besaces pleines des achats qu'ils avaient faits en ville. Seuls, les grands autobus gris donnaient quelque vie à la place, exception faite des pigeons et de l'homme qui, avec sa lance, arrosait le gravier du square et lavait les rues.

Le soir, nous assistions au *paseo*. Pendant une heure, après dîner, tout le monde, toutes les jolies filles, les officiers de la garnison, tous les gens chic de la ville se promènent dans la rue, sur un côté de la place, tandis que les tables des cafés regorgent de leur clientèle habituelle d'après-dîner.

L'habitude, je passais mes matinées au café à lire les journaux de Madrid, puis je faisais un tour en ville ou à la campagne. Parfois Bill m'accompagnait. D'autres fois, il écrivait dans sa chambre. Robert Cohn employait toutes ses matinées à étudier l'espagnol ou à essayer de se faire raser chez le coiffeur. Brett et Mike ne se levaient jamais avant midi. Nous allions tous au café prendre un vermouth. C'était une vie calme et personne ne se saoulait. Deux ou trois fois j'allai à l'église, une fois avec Brett. Elle me dit qu'elle voudrait m'entendre me confesser, mais je lui dis que c'était non seulement impossible, mais qu'en plus, ça ne serait pas aussi intéressant qu'elle voulait bien le croire et, qu'en outre, tout se passerait dans une langue qu'elle ne comprenait pas. Nous trouvâmes Cohn à la sortie de l'église et, bien qu'il fût évident qu'il nous avait suivis,

il fut néanmoins très agréable et gentil, et nous allâmes tous les trois au camp des gitanes où Brett se fit tirer la bonne aventure.

La matinée était belle. Des nuages blancs flottaient très haut au-dessus des montagnes. Il avait plu légèrement pendant la nuit et, sur le plateau, il faisait bon et frais, et la vue était merveilleuse. Nous nous sentions tous de bonne humeur, nous nous sentions tous en bonne santé et je me sentais presque de la sympathie pour Cohn. Rien n'aurait pu vous bouleverser par un temps pareil.

C'était le dernier jour avant le commencement de la *fiesta*.

CHAPITRE XV

C'EST le dimanche 6 juillet, à midi, que se produisit l'explosion de la *fiesta*. Il n'y a pas d'autre façon de s'exprimer. Tout le jour, des gens étaient arrivés de la campagne, mais ils s'étaient dispersés dans la ville et on ne les remarquait pas. La place, sous le soleil brûlant, était aussi calme que les autres jours. Les paysans se tenaient dans les cabarets des ruelles environnantes. Ils y buvaient pour se préparer à la fête. Ils étaient arrivés si récemment des plaines et des collines qu'il leur fallait s'habituer graduellement aux changements des valeurs. Ils ne pouvaient pas, dès le début, payer les prix des cafés. Ils en prenaient pour leur argent dans les tavernes. L'argent avait encore sa valeur bien définie d'heures de travail ou de boisseaux de grains vendus. Plus tard, pendant la *fiesta*, les prix ne leur importeraient pas plus que les endroits où ils les paieraient.

Le jour de la fête de San Fermin, ils emplirent, dès le matin, les cabarets des ruelles de la ville. Le matin, en allant à la messe à la cathédrale, je les entendis chanter par les portes ouvertes des tavernes. Ils se mettaient en

train. Il y avait beaucoup de monde à la messe de onze heures. La San Fermin est aussi une fête religieuse.

En sortant de la cathédrale, je descendis une rue et en remontai une autre pour me rendre au café sur la place. Il n'était pas tout à fait midi. Robert Cohn et Bill étaient assis à une des tables. Les tables de marbre et les fauteuils blancs avaient disparu. On les avait remplacés par des tables de fonte et d'austères chaises pliantes. Le café ressemblait à un vaisseau de guerre après le branle-bas de combat. Ce jour-là, les garçons ne vous laissaient pas seuls toute la matinée à lire, sans vous demander si vous désiriez quelque chose. Un garçon s'approcha aussitôt que je fus assis.

— Qu'est-ce que vous buvez? demandai-je à Bill et à Robert.

— Xérès, dit Cohn.

— Jerez, dis-je au garçon.

Le garçon n'avait pas encore apporté le xérès que la fusée qui annonçait l'ouverture de la *fiesta* s'éleva sur la place. Elle éclata, et une grosse boule de fumée grise apparut très haut, au-dessus du théâtre Gayarre, de l'autre côté de la place. La boule de fumée flotta en l'air comme un éclatement de shrapnell et, tandis que je la regardais, une autre fusée monta, éparpillant de la fumée dans la brillante lumière du soleil. Quand elle éclata, j'aperçus la lueur vive de l'éclair, et un autre petit nuage de fumée apparut. Au moment où la deuxième fusée éclatait, il y avait déjà tant de monde sous les arcades qui, une minute auparavant, étaient désertes, que le garçon, tenant la bouteille au-dessus de sa tête, eut grand-peine à se frayer un passage jusqu'à notre table. De tous côtés, des gens débouchaient sur la place, et nous entendîmes dans la rue les chalumeaux, les fifres et les tambours qui s'approchaient. Ils jouaient le *riau-riau*, fifres perçants et roulements de tambours, et, derrière eux, des hommes et des jeunes gens suivaient en dansant. Quand les joueurs de fifre s'arrêtaient, tous les danseurs s'accroupissaient, puis, dès que surgissait le son aigu des chalumeaux et des fifres soutenu par le

martèlement sourd, plat et creux des tambours, ils s'élançaient d'un bond et se remettaient à danser. Dans la foule, on ne voyait que les têtes et les épaules des danseurs qui montaient et descendaient.

Sur la place, un homme tout courbé jouait du chalumeau. Une troupe d'enfants le suivait en criant et le tirait par ses vêtements. Il quitta la place, suivi par les enfants qu'il entraînait au son de sa flûte. Il passa devant le café et disparut dans une rue latérale. Nous pûmes distinguer son visage blême et grêlé quand il passa, suivi par les enfants qui criaient et le tiraillaient.

— Ce doit être l'idiot du village, dit Bill. Bon Dieu! regardez-moi ça.

Dans la rue, les danseurs arrivaient. Ils emplissaient la rue de leur foule compacte. Rien que des hommes. Ils dansaient tous en mesure derrière leurs fifres et leurs tambours. Ils formaient une sorte de club, et tous portaient des blouses bleues d'ouvriers et des mouchoirs rouges autour du cou, et ils portaient une grande banderole sur deux perches. La banderole sautait avec eux cependant qu'ils approchaient, entourés par la foule.

Sur la banderole on lisait ces mots : *Vive le Vin! Vivent les Etrangers!*

— Où sont les étrangers? demanda Robert Cohn.

— C'est nous les étrangers, dit Bill.

Les fusées montaient sans cesse. Toutes les tables des cafés étaient prises. La place se vidait et la foule emplissait les cafés.

— Où sont Brett et Mike? demanda Bill.

— Je vais aller les chercher, dit Cohn.

— Amenez-les ici.

La fête était réellement commencée. Elle dura, jour et nuit, pendant sept jours. La danse continua, les libations continuèrent, le bruit ne cessa pas. Il se passa des choses qui, seules, pouvaient se passer pendant une *fiesta*. Pendant toute la *fiesta*, on avait l'impression que, même dans les accalmies, il faudrait crier, quoi qu'on dise, pour se faire

entendre. On avait la même sensation pour tout ce qu'on faisait. C'était la *fiesta* et elle dura sept jours.

La grande procession religieuse eut lieu dans l'après-midi. San Fermin fut transporté d'une église à l'autre. Tous les dignitaires ecclésiastiques et civils prenaient part à la procession. Nous ne pûmes pas les voir à cause de la foule. En tête de la procession, et derrière elle, on dansait le *riau-riau*. On ne voyait qu'une masse de chemises jaunes qui bondissaient au milieu de la foule. A travers la cohue qui se pressait dans toutes les rues et sur les trottoirs, nous ne pûmes voir de la procession que les grands géants, Indiens de bureaux-de-tabac, hauts de trente pieds, Maures, un Roi et une Reine qui tournaient et valsaient solennellement au rythme du *riau-riau*.

Ils étaient tous debout devant la chapelle où San Fermin et les dignitaires étaient entrés, laissant dehors une garde de soldats et les géants. Les hommes qui, cachés à l'intérieur des géants, les faisaient danser, étaient debout près des carcasses au repos, et les nains couraient çà et là dans la foule en faisant claquer leurs vessies en baudruche. Nous nous efforçâmes d'entrer. Il y avait une odeur d'encens, et des gens alignés dans le bas de l'église. Mais Brett fut arrêtée juste à la porte parce qu'elle n'avait pas de chapeau. Nous prîmes la rue qui, par-derrière la chapelle, remonte en ville. De chaque côté des gens faisaient la haie, gardant leur place au bord du trottoir pour le retour de la procession. Des danseurs formèrent un cercle autour de Brett et se mirent à danser. Ils portaient de grosses guirlandes d'ail blanc autour du cou. Ils prirent Bill et moi par le bras et nous firent entrer dans la ronde. Bill se mit à danser aussi. Ils chantaient tous. Brett aurait bien voulu danser, mais ils ne voulurent pas la laisser faire. Ils la voulaient comme image pour danser autour. Quand éclata le *riau-riau* aigu qui termine le chant, ils se précipitèrent dans une taverne.

Nous restâmes debout au comptoir. Ils firent asseoir Brett sur un tonneau. La taverne était sombre et pleine d'hommes qui chantaient d'une voix rude. Derrière le

comptoir, on tirait le vin aux tonneaux. Je déposai de l'argent pour le vin, mais un des hommes le ramassa et le remit dans ma poche.

— Je voudrais une outre, dit Bill.

— Il y a une boutique dans la rue, dis-je. Je vais aller en chercher deux.

Les danseurs ne voulaient pas me laisser sortir. Trois d'entre eux s'étaient assis sur la grosse barrique, à côté de Brett, et lui enseignaient à boire avec une peau de bouc. Ils lui avaient pendu un chapelet d'ail autour du cou. Quelqu'un insista pour lui donner un verre. Un autre apprenait une chanson à Bill. En la lui chantant dans l'oreille. En battant la mesure sur le dos de Bill.

Je leur expliquai que j'allais revenir. Une fois dehors, je descendis la rue en quête de la boutique où l'on vendait les outres. La foule était entassée sur les trottoirs. Bien des boutiques étaient fermées et je ne pus la trouver. J'allai jusqu'à l'église en regardant des deux côtés de la rue. Finalement, je demandai à un homme, et il me prit par le bras et me conduisit. Les volets étaient fermés, mais la porte était ouverte.

A l'intérieur régnait une odeur de cuir fraîchement tanné et de goudron chaud. Un homme était en train de marquer des outres terminées. Elles pendaient en grappes au plafond. Il en prit une, la gonfla, vissa fortement le goulot et monta dessus.

— Vous voyez, elle ne perd pas.

— J'en veux encore une autre. Une grande.

Il en décrocha du plafond une grande qui devait bien contenir quatre à cinq litres. Il la gonfla, les joues plus grosses que l'outre et, se tenant à une chaise, il monta sur la *bota*.

— Qu'allez-vous en faire? Les vendre à Bayonne?

— Non, j'en ai besoin pour boire.

Il me frappa un grand coup dans le dos.

— Brave homme. Huit pesetas les deux. Au plus bas prix.

L'homme qui marquait les outres neuves et les jetait dans un coin s'arrêta.

— C'est vrai. Huit pesetas c'est pas cher.

Je payai, sortis et retournai à la taverne. Il y faisait plus noir que jamais, et il y avait foule. Je ne vis ni Brett ni Bill, et quelqu'un me dit qu'ils étaient dans l'arrière-boutique. Au comptoir, la femme remplit mes deux outres. L'une contenait deux litres, l'autre cinq. J'en eus en tout pour trois pesetas cinquante. Quelqu'un que je n'avais jamais vu essaya de payer, mais je finis par payer moi-même. L'homme qui avait voulu payer m'offrit un verre. Il ne voulut pas me laisser lui en offrir un à mon tour, mais il me dit qu'il se rincerait bien la bouche avec du vin de mon outre neuve. Il leva la grosse de cinq litres et la pressa de telle sorte que le vin lui gicla jusqu'au fond de la gorge.

— Ça va, dit-il en me rendant la peau de bouc.

Dans l'arrière-boutique, Brett et Bill, entourés par les danseurs, étaient assis sur les barriques. Ils avaient tous leurs bras sur les épaules les uns des autres, et ils chantaient. Mike était assis à une table avec plusieurs hommes en bras de chemise. Tous mangeaient dans un saladier plein de thon, d'oignons hachés et de vinaigre. Ils buvaient du vin et pompaient l'huile et le vinaigre avec des morceaux de pain.

— *Hello! Jake, hello!* cria Mike. Viens ici. Je veux te présenter à mes amis. Nous sommes en train de manger nos hors-d'œuvre.

Je fus présenté à tous ceux de la table. Ils dirent leurs noms à Mike et ils envoyèrent chercher une fourchette pour moi.

— Quand tu auras fini de manger leur dîner, Michael, cria Brett du haut de ses barriques.

— Je ne veux pas manger votre repas, dis-je quand un des hommes me donna une fourchette.

— Mangez, dit-il. Pourquoi croyez-vous que c'est là?

Je dévissai le bouchon de la grosse outre et je la passai à la ronde. Chacun but un coup en levant l'outre à bout de bras.

Au-dehors, dominant les chansons, nous pouvions entendre la musique de la procession qui passait.

— Est-ce que ce n'est pas la procession? demanda Mike.

— *Nada*, dit quelqu'un. Ce n'est rien. Buvez. Levez la bouteille.

— Où t'ont-ils trouvé? demandai-je à Mike.

— Quelqu'un m'a amené ici, dit Michael. On m'a dit que vous étiez ici.

— Où est Cohn?

— Il a roulé sous la table, cria Brett. On l'a mis quelque part par là.

— Où est-il?

— Je ne sais pas.

— Comment veux-tu que nous le sachions? dit Bill. Je crois qu'il est mort.

— Il n'est pas mort, dit Mike. Je sais qu'il n'est pas mort. Il a trop bu d'*Anis del Mono*, tout simplement.

Comme il disait *Anis del Mono*, un des hommes, à la table, leva les yeux, sortit une bouteille de dessous sa blouse et me la passa.

— Non, dis-je. Non, merci.

— *Si. Si. Arriba!* Levez la bouteille.

Je bus un trait. Ça avait goût de réglisse et ça vous réchauffait tout du long. J'en pouvais sentir la chaleur jusque dans l'estomac.

— Où diable est Cohn?

— Je ne sais pas, dit Mike. Je vais m'informer. Où est notre camarade, celui qui est saoul? demanda-t-il en espagnol.

— Vous voulez le voir?

— Moi, non, dit Mike. Ce monsieur, là.

L'homme à l'*Anis del Mono* s'essuya la bouche et se leva.

— Venez.

Dans une salle, derrière, Robert Cohn dormait paisiblement sur un des tonneaux. Il faisait presque trop noir pour voir son visage. Ils l'avaient recouvert d'un vêtement et lui avaient mis un autre vêtement plié sous la tête.

Autour du cou et sur la poitrine, il avait une grosse guirlande d'ail tressé.

— Laissez-le dormir, murmura l'homme. Il est très bien là.

Deux heures plus tard, Cohn apparut. Il entra dans la salle avec son chapelet d'ail autour du cou. Les Espagnols hurlèrent quand il entra. Cohn se frotta les yeux et grimaca un sourire.

— Je crois que j'ai dormi, dit-il.

— Oh! pas du tout, dit Brett.

— Vous étiez mort, tout simplement, dit Bill.

— Est-ce que nous n'allons pas bientôt dîner? demanda Cohn.

— Vous voulez manger?

— Oui, pourquoi pas? J'ai faim.

— Mangez ces gousses d'ail, Robert, dit Mike. Mangez ces gousses d'ail.

Cohn restait là, planté. Son somme l'avait remis d'aplomb.

— Allons manger, dit Brett. Il faut que je prenne un bain.

— Allons, dit Bill, transportons Brett à l'hôtel.

Nous dîmes adieu à beaucoup de gens, serrâmes beaucoup de mains, et nous sortîmes. Dehors, il faisait noir.

— J'ai perdu la notion du temps, dit Cohn.

— Nous sommes demain, dit Mike. Vous avez dormi deux jours.

— Non, dit Cohn, je voulais parler de l'heure.

— Il est dix heures.

— Ce que nous avons bu!

— Vous voulez dire que c'est nous qui avons bu, vous, vous avez dormi.

Comme nous retournions à l'hôtel par les rues sombres, nous aperçûmes des fusées qui montaient au-dessus de la place. Au bout des rues qui menaient à la place, nous pouvions voir la foule compacte sur la place au milieu de laquelle on dansait.

On nous servit un grand dîner à l'hôtel. C'était le pre-

mier repas à double tarif pour la *fiesta*, et il y avait plusieurs plats nouveaux. Après dîner, nous allâmes en ville. Je me rappelle avoir décidé de ne pas me coucher de la nuit, afin de voir les taureaux traverser la ville, à six heures du matin. Mais j'étais si fatigué que je me mis au lit vers quatre heures. Les autres restèrent debout.

Ma chambre était fermée et je ne pus trouver la clef, aussi montai-je dormir sur un des lits, dans la chambre de Cohn. La fête continuait dehors, dans la nuit, mais j'étais trop fatigué pour que cela m'empêchât de dormir. Je me réveillai au bruit de la fusée qui annonçait l'ouverture des *corrals*, à l'autre bout de la ville. Les taureaux allaient courir à travers la ville pour se rendre aux arènes. J'avais dormi lourdement, et je me réveillai avec la sensation d'être en retard. J'enfilai un des vestons de Cohn et j'allai sur le balcon. En bas, la ruelle était vide. Soudain, la foule arriva. Tous les gens couraient en rangs serrés. Ils se dirigeaient vers les arènes, et derrière eux venaient des hommes qui couraient plus vite, et enfin quelques retardataires qui, ceux-là, couraient vraiment. Derrière eux, il y avait un petit espace vide, puis les taureaux arrivèrent au galop, secouant la tête. Le tout disparut au coin de la rue. Un homme tomba, roula dans le ruisseau et resta immobile. Mais les taureaux passèrent sans le regarder. Ils couraient tous ensemble.

Quand ils eurent disparu, une grande rumeur s'éleva des arènes. Elle se prolongea. Enfin, la détonation d'une fusée annonça que les taureaux, ayant traversé la foule, étaient entrés dans les *corrals*. Je rentrai dans la chambre et me remis au lit. J'étais resté debout, pieds nus, sur le balcon de pierre. Je savais que mes amis avaient tous été aux arènes. Une fois au lit, je me rendormis.

Cohn me réveilla en entrant. Il commença à se déshabiller et ferma la fenêtre parce que, sur le balcon, juste en face, il y avait des gens qui le regardaient.

— Tu as vu le spectacle? demandai-je.

— Oui, nous y étions tous.

— Est-ce qu'il y a eu des blessés?

— Un des taureaux est entré dans la foule aux arènes et a bousculé sept ou huit personnes.

— Qu'est-ce que Brett a dit de ça?

— Ça s'est passé si vite que personne n'y a fait attention.

— J'aurais voulu y être.

— Nous ne savions pas où tu étais. Nous sommes allés à ta chambre, mais elle était fermée.

— Où avez-vous passé la nuit?

— Nous avons dansé dans une boîte.

— Moi, je m'endormais, dis-je.

— Bon Dieu! c'est moi qui m'endors maintenant, dit Cohn. Ça ne s'arrête donc jamais cette affaire-là?

— Pas avant huit jours.

Bill ouvrit la porte et passa sa tête.

— Où étais-tu, Jake?

— Je les ai vus passer du balcon. C'était bien?

— Epatant.

— Où vas-tu?

— Dormir.

Personne ne se leva avant midi. Nous mangeâmes à des tables sous les arcades. La ville était pleine de monde. Il nous fallut attendre pour avoir une table. Après le déjeuner, nous allâmes à l'Iruña. Le café était plein et, à mesure que l'heure des courses approchait, il s'emplissait de plus en plus et il fallait se serrer autour des tables. Chaque jour, avant les courses, un bourdonnement de foule pressée s'élevait. D'ordinaire, le café ne faisait jamais un bruit pareil, quelle que fût l'affluence. Ce bourdonnement se prolongeait, et nous y étions, nous en faisons partie.

J'avais pris six places pour chaque course. Trois *barreras* (premier rang des gradins) et trois *sobrepuertas* (places à dossier de bois, à mi-hauteur de l'amphithéâtre). Mike jugea que, pour la première fois, Brett ferait mieux de s'asseoir en haut, et Cohn voulut s'asseoir avec eux. Je m'assis avec Bill à la *barrera*, et je donnai mon autre billet au garçon du café pour qu'il le vendît. Bill dit quelque chose à Cohn sur ce qu'il devait faire et comment regarder

pour n'être pas impressionné par les chevaux. Bill avait déjà vu une série de courses.

— Ce n'est pas l'effet que ça me fera qui me préoccupe, dit Cohn. J'ai seulement peur de m'ennuyer.

— Vraiment?

— Ne regarde pas les chevaux après que le taureau les aura frappés, dis-je à Brett. Regarde-le foncer et regarde le picador essayer de tenir le taureau à distance, mais si le cheval est blessé, ne regarde pas avant qu'il soit mort.

— Je me sens un peu nerveuse, dit Brett. Je me demande si je serai capable de tenir jusqu'au bout.

— Mais oui, ça ira. Il n'y a que cette partie des chevaux qui t'incommodera peut-être, et ça ne dure que quelques minutes pour chaque taureau. Ne regarde pas si ça va mal, voilà tout.

— Ça ira, dit Mike. Je prendrai soin d'elle.

— Je ne crois pas que ça vous ennuie, dit Bill.

— Je vais jusqu'à l'hôtel chercher les jumelles et la peau de bouc, dis-je. Je vous retrouverai ici. Ne vous piquez pas le nez.

— Je vais avec toi, dit Bill.

Brett nous sourit. Nous fîmes le tour par les arcades pour éviter la chaleur de la place.

— Ce Cohn me porte sur le système, dit Bill. Il a ce sentiment de supériorité des juifs tellement prononcé qu'il se figure que l'ennui est la seule émotion que peut lui procurer une course de taureaux.

— Nous le regarderons avec les jumelles, dis-je.

— Oh! je voudrais le voir en enfer.

— Etant donné la vie qu'il mène depuis quelque temps, c'est bien comme s'il y était.

— J'aimerais qu'il y fût toujours.

Dans l'escalier de l'hôtel, nous rencontrâmes Montoya.

— Venez, dit Montoya. Voulez-vous faire la connaissance de Pedro Romero?

— Chic, dit Bill. Allons le voir.

Nous suivîmes Montoya au premier étage et le long d'un corridor.

— Il occupe la chambre n° 8, expliqua Montoya. Il s'habille pour les courses.

Montoya frappa à la porte et l'ouvrit. C'était une chambre obscure. Un peu de jour entraît par une fenêtre qui donnait sur une ruelle étroite. Il y avait deux lits séparés par une cloison monastique. La lumière électrique était allumée. Le jeune homme était debout, très droit, très sérieux dans son costume de torero. Sa veste pendait sur le dossier d'une chaise. On achevait de lui enrouler sa ceinture. Ses cheveux noirs brillaient sous la lumière électrique. Il portait une chemise de toile fine et son assistant, ayant achevé de le ceindre, se releva et recula. Pedro Romero fit un signe de tête et nous serra la main, très distant et très digne. Montoya lui dit quelque chose, que nous étions de grands *aficionados* et que nous lui souhaitions bonne chance. Romero écoutait très sérieusement. Puis il se tourna vers moi. Je n'avais jamais vu un aussi beau garçon.

— *You go to the bull-fight* (1)? dit-il en anglais.

— Vous savez l'anglais? dis-je, me sentant complètement idiot.

— Non, répondit-il. (Et il sourit.)

Trois hommes étaient assis sur les lits. L'un d'eux s'approcha de nous et nous demanda si nous parlions français.

— Voulez-vous que je vous serve d'interprète? Avez-vous quelque question à poser à Pedro Romero?

Nous le remerciâmes. Qu'aurions-nous pu lui demander? Il avait dix-neuf ans, il était seul, à l'exception de son assistant et de ses trois parasites, et les courses allaient commencer dans vingt minutes. Nous lui souhaitâmes *Mucha suerte* (2) et, après lui avoir serré la main, nous sortîmes. Comme nous fermions la porte, il était là, debout, droit et beau, seul avec lui-même, seul dans cette chambre avec ses trois parasites.

(1) Vous allez aux courses? (N. D. T.)

(2) Bonne chance. (N. D. T.)

— Gentil garçon, n'est-ce pas? demanda Montoya.

— Oui, c'est un beau gosse, dis-je.

— Tout à fait l'air d'un torero, dit Montoya. Il a le type.

— Un gentil garçon.

— Nous verrons ce qu'il vaut dans l'arène, dit Montoya.

Nous trouvâmes la grosse outre de vin appuyée au mur de ma chambre. Je la pris ainsi que les jumelles. Je fermai la porte à clef et nous descendîmes.

Les courses furent belles. Bill et moi fûmes très impressionnés par Pedro Romero. Montoya était assis à une dizaine de places de nous. Après que Romero eut tué son premier taureau, Montoya me lança un regard et opina de la tête. C'en était un vrai. Il y avait longtemps qu'on n'en avait pas vu un vrai. Des autres matadors, l'un était très honorable, l'autre était passable. Mais on ne pouvait pas les comparer à Pedro Romero, bien qu'aucun de ses taureaux ne fût très bon.

A plusieurs reprises, pendant les courses, je regardai Mike, Brett et Cohn avec les jumelles. Ils semblaient tous aller très bien. Brett n'avait pas l'air émue. Tous les trois étaient accoudés à l'appui en ciment qui se trouvait devant eux.

— Passe-moi les jumelles, dit Bill.

— Est-ce que Cohn a l'air de s'ennuyer? dis-je.

— Le sale youpin!

A la sortie des arènes, les courses finies, on ne pouvait pas remuer dans la foule. Dans l'impossibilité de nous frayer un chemin, nous nous laissâmes porter en ville par la masse, lentement, comme par un glacier. Nous avions cette sensation de trouble émotionnel qu'on a toujours après les courses de taureaux, et la sensation de joie orgueilleuse qui suit les bonnes courses. La *fiesta* continuait. Les tambours battaient, les fifres sifflaient et, de toutes parts, les flots de monde se brisaient devant les groupes de danseurs. Les danseurs étant pris dans la foule, on ne pouvait pas voir le jeu complexe de leurs pieds. Tout ce qu'on voyait, c'étaient des têtes et des épaules qui,

alternativement, montaient et descendaient. Nous pûmes enfin nous sortir de la foule et gagner le café. Le garçon garda des chaises pour les autres, et nous commandâmes des absinthes en regardant la foule et les danseurs sur la place.

— Qu'est-ce que tu crois que c'est, cette danse? dit Bill.

— C'est une espèce de jota.

— Ce n'est pas toujours la même chose, dit Bill. Ils dansent différemment chaque fois que les airs changent.

— C'est du grand art.

En face de nous, sur un espace libre dans la rue, une troupe de jeunes gens dansait. Leurs pas étaient très compliqués et leurs visages avaient une expression intense et concentrée. Tous baissaient les yeux en dansant. Leurs semelles de corde frappaient, martelaient le pavé. Leurs orteils touchaient. Leurs talons touchaient. La plante de leurs pieds touchait. Puis, la musique ayant pris un rythme sauvage, ce fut la fin de ce pas, et ils s'éloignèrent dans la rue en dansant.

— Ah! voilà l'aristocratie, dit Bill.

Ils traversaient la rue.

— Bonjour les amis, dis-je.

— Bonjour les copains, dit Brett. Vous nous avez gardé des places? C'est gentil ça.

— Dites donc, dit Mike, ce Romero quelque chose, c'est un as. Est-ce que je me trompe?

— N'est-ce pas qu'il est charmant? dit Brett. Et ces culottes vertes!

— Brett ne les a pas quittées des yeux.

— Je comprends. Il faudra me prêter vos jumelles, demain.

— Ça s'est bien passé?

— Merveilleusement. Absolument parfait. Quel spectacle!

— Et les chevaux?

— Je n'ai pas pu m'empêcher de les regarder...

— Elle ne les quittait pas des yeux, dit Mike. C'est une petite femme extraordinaire.

— Evidemment, il leur arrive des choses horribles, dit Brett, mais je ne pouvais pas m'empêcher de regarder.

— Ça ne vous a pas incommodée?

— Pas le moins du monde.

— Ce n'est pas comme Robert Cohn, remarqua Mike. Vous étiez vert, Robert.

— Le premier cheval m'a affecté, dit Cohn.

— Vous ne vous êtes pas ennuyé, je pense? demanda Bill.

Cohn se mit à rire.

— J'espère que vous me pardonnerez ça.

— N'en parlons plus, dit Bill, du moment que vous ne vous êtes pas ennuyé.

— Il n'avait pas l'air de s'ennuyer, dit Mike. J'ai cru qu'il allait se trouver mal.

— Ça n'a pas été jusque-là. Ça n'a duré qu'une minute.

— J'ai bien cru qu'il allait se trouver mal. Mais vous ne vous êtes pas ennuyé, n'est-ce pas, Robert?

— N'insistez pas, Mike. Je vous ai dit que je regrettais d'avoir dit ça.

— C'est comme je vous le dis, vous savez. Il était positivement vert.

— Allons, Michael, ça suffit.

— Il ne faut jamais s'ennuyer, Robert, la première fois qu'on voit une course de taureaux, dit Mike. Ça pourrait amener tant de complications.

— Allons, Michael, ça suffit, dit Brett.

— Il a dit que Brett était sadique, dit Mike. Brett n'est pas sadique. C'est une saine et charmante petite femme.

— Tu es sadique, Brett? demandai-je.

— J'espère bien que non.

— Il a dit que Brett était sadique uniquement parce qu'elle a un bon estomac, bien solide.

— Il ne sera pas solide longtemps.

Bill aiguilla Mike sur un sujet autre que Cohn. Le garçon apporta les absinthes.

— Ça vous a plu, vraiment? demanda Brett à Cohn.

— Non, je ne peux pas dire que ça m'ait plu, mais je trouve que c'est un spectacle magnifique.

— Bon Dieu! je vous crois. Quel spectacle! dit Brett.

— J'aimerais autant qu'il n'y ait pas de chevaux, dit Cohn.

— Ça n'est pas important, dit Bill. Au bout d'un moment, on n'y trouve plus rien de dégoûtant.

— C'est un peu violent, au début, dit Brett. Ce que je trouve terrible, moi, c'est l'instant où le taureau fonce sur le cheval.

— Les taureaux étaient bons, dit Cohn.

— Ils étaient très bons, dit Mike.

— Je veux m'asseoir en bas, la prochaine fois, dit Brett. Elle but une gorgée d'absinthe.

— Elle veut voir les toréadors de près, dit Mike.

— Ils sont un peu là, dit Brett. Ce petit Romero, c'est un enfant.

— Un rudement beau garçon, dis-je. Quand nous étions dans sa chambre, je me suis rendu compte que je n'avais jamais vu un aussi beau gosse.

— Que âge croyez-vous qu'il a?

— Dix-neuf ou vingt ans.

— Pensez un peu.

Le second jour, les courses furent bien meilleures que le premier. Brett prit place à la *barrera* entre Mike et moi, et Bill et Cohn s'assirent en haut. Romero éclipsa tous les autres. Je ne crois pas que Brett ait vu un seul des autres toreros. Personne, du reste, sauf les techniciens endurcis. Il n'y avait que Romero. Il y avait deux autres matadors, mais ils ne comptaient pas. Assis près de Brett, je lui expliquais ce qui se passait. Chaque fois que les taureaux fonçaient sur les picadors, je lui disais de regarder le taureau et non le cheval, et je lui appris à observer comment le picador plaçait la pointe de sa pique, afin de lui faire comprendre, afin qu'elle se rendît bien compte, que c'était là une chose faite dans un but défini, et non un spectacle

d'horreurs injustifiées. Je lui fis remarquer comment Romero, de sa cape, écartait le taureau du cheval abattu, et comment il le maintenait avec sa cape, comment il le faisait tourner, moelleusement, doucement, sans jamais fatiguer le taureau. Elle vit comment Romero évitait les mouvements brusques et ménageait ses taureaux jusqu'à la fin, jusqu'au moment où il les voulait, non pas essoufflés et rendus, mais graduellement épuisés. Elle vit comment Romero travaillait toujours le taureau de tout près, et je lui montrai les trucs qu'employaient les autres toréadors pour donner l'impression qu'eux aussi travaillaient de près. Elle vit pourquoi elle aimait le travail à la cape de Romero, et pourquoi elle n'aimait pas celui des autres.

Romero ne faisait jamais de contorsions, son style était pur, droit, naturel dans toutes ses lignes. Les autres se tordaient comme des tire-bouchons, les coudes en l'air, et s'inclinaient contre le flanc des taureaux après que les cornes étaient passées pour donner le sentiment du danger. Toute cette artificialité finissait par sembler laide et causait une impression déplaisante. La façon de combattre de Romero créait une émotion réelle parce qu'il gardait une pureté de ligne absolue dans ses mouvements et, toujours tranquillement, calmement, il laissait chaque fois les cornes le frôler. Il n'avait point à exagérer leur proximité. Brett vit combien ce qui, fait de près, était beau, devenait ridicule quand on le faisait de loin. Je lui dis comment, depuis la mort de Joselito, tous les toreros avaient développé une technique qui simulait le danger afin de créer une fausse émotion, alors que le toréador était parfaitement en sûreté. Romero avait gardé le style ancien. Il conservait sa pureté de ligne avec le maximum d'exposition, tout en dominant le taureau. Il lui faisait sentir qu'il était intangible, tout en se préparant à le tuer.

— Je ne lui ai jamais rien vu faire de maladroit, dit Brett.

— Tu ne le verras pas, à moins qu'il ne prenne peur.

— Il n'aura jamais peur, dit Mike. Il est bien trop calé.

— Ce qu'il sait, il le savait déjà à ses débuts. Les autres

ne peuvent même pas apprendre ce que lui savait en naissant.

— Et cette allure, bon Dieu! dit Brett.

— Ma parole, je commence à croire qu'elle va avoir le béguin pour ce toréador, dit Mike.

— Ça ne m'étonnerait pas plus que ça.

— Sois gentil, Jake. Ne lui parle plus de lui. Dis-lui comment ils battent leur vieille mère.

— Dis-moi que ce sont des ivrognes.

— Oh! terribles, dit Mike. Saouls toute la journée, et passant leur temps à battre leur pauvre vieille mère.

— Il en a l'air, dit Brett.

— N'est-ce pas? dis-je.

On avait attelé les mules au taureau mort. Les fouets claquèrent, les hommes coururent, les mules, poussant des pattes, forçant sur les traits, partirent au galop, et le taureau, une corne en l'air, la tête d'un côté, balaya mollement le sable, en arc de cercle, et disparut par la porte rouge.

— Il n'y en a plus qu'un.

— Non, vrai? dit Brett.

Elle se pencha sur la *barrera*. Romero, d'un geste, plaça ses picadors, puis, debout, la cape sur la poitrine, il regarda, par-delà l'arène, l'endroit par où le taureau allait sortir.

Quand ce fut fini, nous partîmes et nous nous trouvâmes serrés dans la foule.

— Ces courses de taureaux vous foutent à l'envers, dit Brett. Je suis comme une loque.

— Oh! on va te faire boire un coup, dit Mike.

Le lendemain, Pedro Romero ne travailla pas. C'étaient des taureaux de Miura et les courses furent très mauvaises. Le jour suivant, il n'y avait pas de courses au programme. Mais, jour et nuit, la fête continua.

CHAPITRE XVI

LE lendemain matin, il pleuvait. Un brouillard venu de la mer couvrait les montagnes. On ne pouvait pas voir le sommet des montagnes. Le plateau était sombre et triste, et la forme des maisons et des arbres avait changé. Je sortis de la ville pour voir le temps. Le mauvais temps venait de la mer par-dessus les montagnes.

Sur la place, les drapeaux humides pendaient aux mâts blancs, et les banderoles étaient mouillées et pendaient le long des maisons, et, de temps à autre, la bruine continue se changeait en pluie et chassait tout le monde sous les arcades et formait des flaques d'eau sur la place, et les rues étaient mouillées, noires, désertes. Et, néanmoins, la fête continuait sans interruption. Elle s'était seulement mise à l'abri. La foule avait envahi les places couvertes aux arènes, tout le monde s'étant mis à couvert pour assister au concours de chanteurs et de danseurs basques et navarrais. Ensuite, les danseurs de Val Carlos, en costume, avaient dansé dans la rue, sous la pluie, au son creux et mouillé des tambours. Les chefs de musique les précédaient, sur leurs gros chevaux à pattes lourdes, et leurs costumes étaient mouillés et les caparaçons des chevaux étaient mouillés aussi, sous la pluie. La foule s'était massée dans les cafés, et les danseurs y entraient aussi. Ils s'asseyaient, et leurs jambes blanches, bandées, s'alignaient sous les tables, et ils secouaient l'eau de leurs bonnets à grelots, et ils étendaient leurs vestes rouges et violettes à sécher sur les chaises. Dehors, il pleuvait à verse.

Je laissai toute la bande au café et j'allai à l'hôtel pour me raser avant le dîner. J'étais en train de me raser dans ma chambre quand on frappa à la porte.

— Entrez, dis-je.

Montoya entra.

- Comment ça va-t-il? dit-il.
- Bien, dis-je.
- Pas de taureaux aujourd'hui.
- Non, dis-je, rien que de la pluie.
- Où sont vos amis?
- Au café Iruña.

Montoya sourit de son sourire gêné.

— Dites-moi, dit-il, connaissez-vous l'ambassadeur des Etats-Unis?

— Oui, dis-je. Tout le monde connaît l'ambassadeur des Etats-Unis.

- Il est en ville aujourd'hui.
- Oui, dis-je, tout le monde les a vus.
- Je les ai vus aussi, dit Montoya.

Il ne disait rien. Je continuais à me raser.

- Asseyez-vous, dis-je. Laissez-moi faire monter à boire.
- Non, il faut que je parte.

J'achevai de me raser et, plongeant ma tête dans la cuvette, je me lavai à l'eau froide. Montoya avait l'air de plus en plus embarrassé.

— Voilà, dit-il, on vient juste de me faire dire du Grand Hôtel qu'ils voudraient que Pedro Romero et Marcial Lalanda aillent prendre le café avec eux, ce soir, après dîner.

— Eh bien! dis-je, ça ne peut pas faire de mal à Marcial.

— Marcial est allé passer la journée à Saint-Sébastien. Il est parti ce matin en auto avec Marquez. Je ne crois pas qu'ils soient de retour ce soir...

Montoya restait là, debout, embarrassé. Il aurait voulu que je dise quelque chose.

— Ne faites pas la commission à Romero, dis-je.

— Vous croyez?

— Absolument.

Montoya était très content.

— Je voulais avoir votre avis parce que, comme vous êtes Américain...

— Moi, c'est ce que je ferais.

— Vous comprenez, dit Montoya, les gens prennent un

garçon comme ça... ils ne savent pas ce qu'il vaut. Ils ne savent pas ce qu'il représente. Le premier étranger venu peut le flatter. On commence par toutes ces histoires de Grand Hôtel, et, au bout d'un an, on ne vaut plus rien.

— Comme Algabeno.

— Oui, comme Algabeno.

— C'est un joli milieu, dis-je. Il y a une Américaine en ville, en ce moment, qui collectionne les toreros.

— Je sais, les jeunes seulement.

— Oui, dis-je, les vieux deviennent gros.

— Ou fous, comme le Gallo.

— Enfin, dis-je, c'est facile. Vous n'avez qu'une chose à faire, ne pas lui transmettre l'invitation.

— C'est un si gentil garçon, dit Montoya. Il faut qu'il reste dans son milieu. Il ne faut pas qu'il se mêle à toutes ces histoires.

— Vous ne voulez rien prendre, vraiment?

— Non, dit Montoya, il faut que je parte.

Il sortit. Je descendis, franchis la porte et fis le tour de la place sous les arcades. Il pleuvait toujours. Je cherchai toute la bande à l'Iruña, mais ils n'y étaient plus. Je continuai alors mon tour de place et rentrai à l'hôtel. Ils dinaient dans la salle à manger du bas.

Ils avaient plusieurs verres d'avance sur moi, et il ne fallait pas songer à les rattraper. Bill faisait cirer les souliers de Mike. Les cirEURS ouvraient la porte de la rue et Bill les appelait tous pour les faire travailler sur Mike.

— Voilà la cinquième fois que mes souliers sont cirés, dit Mike. Bill est un âne.

Les cirEURS s'étaient certainement donné le mot. Il en vint un autre.

— *Limpia botas?* dit-il à Bill.

— Non, dit Bill, pour ce *señor*.

Le cirEUR s'agenouilla près de celui qui travaillait et s'empara de l'autre soulier de Mike qui scintillait déjà sous la lumière électrique.

— Bill est tordant, dit Mike.

Je buvais du vin rouge, mais j'avais un tel retard sur

eux que je me sentais un peu gêné de tous ces cirages de bottes. Je jetai un regard circulaire sur la salle. A la table voisine se trouvait Pedro Romero. Il se leva quand j'inclinai la tête et il me demanda de venir faire la connaissance d'un de ses amis. Sa table était près de la nôtre, presque à toucher. Je fus présenté à l'ami, un critique tauromachique de Madrid, petit homme à figure tirée. Je dis à Romero combien j'aimais son style, et cela lui fit beaucoup de plaisir. Nous parlions espagnol, et le critique savait un peu de français. Je me penchai vers notre table pour atteindre la bouteille de vin, mais le critique me saisit le bras. Romero se mit à rire.

— *Drink here* (1), dit-il en anglais.

Cela l'intimidait beaucoup de parler anglais. Mais au fond, il en était très fier et, au cours de la conversation, il prononça des mots dont il n'était pas sûr et m'en demanda l'explication. Il tenait à savoir le mot anglais pour *corrida de toros*, la traduction exacte. Il se méfiait de *bull-fight*. Je lui expliquai que *bull-fight*, en espagnol, c'est exactement la *lidia de un toro*. Le mot espagnol *corrida* signifie, en anglais, la course des taureaux. La traduction française est course de taureaux. Le critique enregistra cela. Il n'y a pas de mot espagnol pour *bull-fight*.

Pedro Romero me dit qu'il avait appris un peu d'anglais à Gibraltar. Il était né à Ronda, qui se trouve un peu au nord de Gibraltar. Il avait débuté à Malaga, dans une école tauromachique. Il n'y avait travaillé que trois ans. Le critique le plaisanta sur les locutions *malaguenas* qu'il employait. Il me dit qu'il avait dix-neuf ans. Son frère aîné l'accompagnait comme banderillero, mais il n'était pas descendu au même hôtel. Il vivait dans un hôtel plus petit, avec les autres membres de la *cuadrilla* de Romero. Il me demanda combien de fois je l'avais vu aux arènes. Je lui dis trois fois seulement. En réalité ce n'était que deux, mais, après avoir fait la faute, je ne voulus pas entrer en explications.

(1) Buvez ici. (N. D. T.)

— Où m'avez-vous vu les autres fois? A Madrid?

— Oui. (Je mentais. J'avais lu les comptes rendus de ses deux courses à Madrid dans les journaux tauromachiques, je n'avais donc rien à craindre.)

— La première ou la seconde fois?

— La première.

— J'ai été très mauvais, dit-il. La seconde fois, j'ai été meilleur. Vous vous rappelez? (Il se tourna vers le critique.)

Il n'était pas du tout gêné. A l'entendre, on eût dit que son métier était quelque chose de tout à fait indépendant de lui. Il n'y avait en lui aucun orgueil, aucune vantardise.

— Je suis très heureux que vous aimiez mon genre de travail, dit-il. Mais vous n'avez encore rien vu. Demain, si j'ai un bon taureau, j'essaierai de vous montrer ce que je peux faire.

En disant cela, il sourit, très désireux que ni le critique ni moi ne pussions penser qu'il se vantait.

— Je tiens beaucoup à le voir, dit le critique. J'aimerais à être convaincu.

Romero se tourna vers moi. Il était sérieux :

— Il n'aime pas beaucoup ma façon de toréer, dit-il.

Le critique expliqua qu'il l'aimait beaucoup, mais qu'à son avis, il y manquait encore quelque chose.

— Attendez à demain, si j'en ai un bon.

-- Avez-vous vu les taureaux de demain? me demanda le critique.

-- Oui, je les ai vus débarquer.

Romero se pencha.

— Qu'en pensez-vous?

— Très jolis, dis-je. Environ vingt-six *arrobas*, des cornes très courtes. Vous ne les avez pas vus?

— Oh! si, dit Romero.

— Ils ne pèsent pas vingt-six *arrobas*, dit le critique.

— Non, dit Romero.

— En fait de cornes, ils ont des bananes, dit le critique.

— Vous appelez ça des bananes? demanda Romero. (Il se

tourna vers moi en souriant.) Ce n'est pas vous qui appelleriez ça des bananes?

— Non, dis-je, ce sont de vraies cornes.

— Elles sont très courtes, dit Pedro Romero, très, très courtes, mais, malgré ça, ce ne sont pas des bananes.

— Eh! Jake, cria Brett à la table voisine, tu nous as désertés.

— Pour un temps, dis-je. Nous parlons taureaux.

— Quel air supérieur!

— Dis-lui que les taureaux n'ont pas de cornes, hurla Mike. (Il était ivre.)

Romero me jeta un regard interrogateur.

— Ivre, dis-je, *borracho, muy borracho*.

— Tu pourrais au moins me présenter à tes amis, dit Brett.

Elle n'avait pas cessé de regarder Pedro Romero. Je leur demandai s'ils aimeraient prendre le café avec nous. Ils se levèrent. Romero avait le visage très brun. Il était très bien élevé.

Je les présentai à la ronde et ils se disposèrent à s'asseoir, mais il n'y avait pas assez de place. Nous nous transportâmes tous à la grande table, près du mur, pour prendre le café. La conversation était celle de gens saouls.

— Dis-lui que je trouve le métier d'écrivain dégueulasse, dit Bill. Allons, dis-lui ça. Dis-lui que j'ai honte d'être écrivain.

Pedro Romero était assis près de Brett et l'écoutait.

— Allons, dis-lui, dit Bill.

Romero leva les yeux en souriant.

— Ce monsieur, dis-je, est un écrivain.

Romero fut impressionné.

— L'autre aussi, dis-je, en montrant Cohn.

— Il ressemble à Villalta, dit Romero en regardant Bill. Rafael, vous ne trouvez pas qu'il ressemble à Villalta?

— Non, je ne vois pas, dit le critique.

— Vraiment, dit Romero en espagnol, il ressemble beaucoup à Villalta. Et celui qui est saoul, qu'est-ce qu'il fait?

— Rien.

— C'est pour ça qu'il boit?

— Non. Il attend le moment de se marier avec cette dame.

— Dis-lui que les taureaux n'ont pas de cornes, hurla Mike, très saoul, à l'autre bout de la table.

— Qu'est-ce qu'il dit?

— Il est saoul.

— Jake, cria Mike, dis-lui que les taureaux n'ont pas de cornes.

— Vous comprenez? dis-je.

— Oui.

J'étais sûr qu'il ne comprenait pas. Il n'y avait donc pas d'inconvénient.

— Dis-lui que Brett voudrait lui voir mettre ses culottes vertes.

— Ferme ça, Mike.

— Dites-lui que Brett meurt d'envie de savoir comment il peut entrer dans ces culottes.

— Ferme ça.

Cependant Romero tripotait son verre et causait avec Brett. Brett parlait français, lui parlait espagnol et un peu anglais, et il riait.

Bill remplissait les verres.

— Dis-lui que Brett voudrait entrer dans...

— Mais, nom de Dieu, Mike, *pipe down* (1).

Romero leva les yeux en souriant :

— *Pipe down*, je sais ce que ça veut dire.

A ce moment, Montoya entra dans la salle. Il commençait à me sourire quand il vit Pedro Romero, un grand verre de cognac à la main, assis et riant entre moi et une femme aux épaules nues, à une table garnie d'ivrognes. Il n'inclina même pas la tête.

Montoya quitta la salle. Mike, debout, proposait un toast.

— Buvons à la santé de..., commença-t-il.

— Pedro Romero, dis-je.

(1) Synonyme de ferme ça. (N. D. T.)

Tout le monde se leva. Romero prit cela très sérieusement. Nous trinquâmes et vidâmes nos verres. Je hâtai l'affaire car Mike essayait de faire clairement comprendre que ce n'était pas là le genre de toast qu'il désirait porter. Tout se passa bien, et Pedro Romero, ayant serré la main de tout le monde, s'en alla avec le critique.

— Bon Dieu, quel beau gosse! dit Brett. Comme j'aimerais le voir entrer dans ce costume. Il doit lui falloir un chausse-pied.

— C'est ce que je m'apprêtais à lui dire, commença Mike, et Jake m'interrompait chaque fois. Pourquoi m'interromps-tu tout le temps? Tu crois peut-être que je ne parle pas espagnol aussi bien que toi.

— Oh! assez, Mike. Personne ne t'a interrompu.

— Pas du tout. Je veux régler cette question. (Il se détourna de moi.) Pensez-vous avoir la moindre importance, Cohn? Pensez-vous être à votre place parmi nous? Parmi des gens qui sont venus ici pour s'amuser? Nom de Dieu, ne faites donc pas tant de bruit, Cohn.

— Oh! ça suffit, Mike, dit Cohn.

— Pensez-vous que Brett tienne à vous avoir ici? Croyez-vous que vous ajoutiez quelque chose à notre réunion? Pourquoi ne dites-vous rien?

— J'ai dit tout ce que j'avais à dire l'autre soir, Mike.

— Je ne suis pas un intellectuel. (Mike se leva, titubant, et s'appuya à la table.) Je ne suis pas intelligent. Mais je sais quand je suis de trop. Pourquoi ne savez-vous pas quand vous êtes de trop, Cohn? Allez-vous-en, allez-vous-en, nom de Dieu. Débarrassez-nous de votre sale gueule de juif. Je n'ai pas raison?

Il nous regardait.

— Mais si, dis-je. Allons tous à l'Iruña.

— Non. Vous ne trouvez pas que j'ai raison? J'aime cette femme.

— Oh! ne recommence pas. En voilà assez, Michael, dit Brett.

— Tu ne trouves pas que j'ai raison, Jake?

Cohn était resté assis à la table. Comme chaque fois

qu'on l'insultait, son visage était devenu d'une pâleur jaunâtre, mais il avait un certain air de jouissance, comme s'il eût savouré le côté héroïque, enfantin et saoul de la situation. C'était son aventure avec une dame titrée.

— Jake, dit Mike presque en larmes, tu sais bien que j'ai raison. Vous, écoutez-moi bien. (Il se tourna vers Cohn.) Allez-vous-en. Allez-vous-en tout de suite.

— Mais, je n'ai pas envie de m'en aller, Mike, dit Cohn.

— Alors, je vais vous y forcer.

Mike entreprit de faire le tour de la table. Cohn se leva et enleva ses lunettes. Il attendait debout, la face blême, les mains à mi-corps, prêt à recevoir l'assaut, fièrement, fermement, prêt à se battre pour l'amour de sa dame.

Je saisis Mike.

— Viens au café, dis-je. Tu ne peux pas le battre ici, à l'hôtel.

— Tu as raison, dit Mike. Bonne idée.

Nous nous mîmes en route. Je me retournai vers Mike qui trébuchait contre les chaises et je vis Cohn qui remettait ses lunettes. Bill, assis à la table, se versait un autre verre de Fundador. Brett, assise, regardait dans le vague, droit devant elle.

Dehors, sur la place, il ne pleuvait plus, et la lune s'efforçait de percer les nuages. Le vent soufflait. La musique militaire jouait, et la foule s'était massée à l'extrémité de la place où l'artificier et son fils essayaient de faire partir des ballons lumineux. Quand, par hasard, un ballon s'enlevait par à-coups, tout de travers, il était déchiré par le vent ou poussé contre les maisons du square. Quelques-uns retombaient dans la foule. Le magnésium prenait feu, les pétards explosaient et rebondissaient dans la cohue. On ne dansait plus sur la place. Le gravier était trop mouillé.

Brett arriva avec Bill et nous rejoignit. Au milieu de la foule, nous regardions Don Manuel Orquito, roi des feux d'artifice, debout sur une petite estrade d'où il lançait soigneusement ses ballons avec des baguettes. Debout, au-dessus de la foule, pour lancer ses ballons dans le vent. Le

vent les rabattait tous par terre, et le visage de Don Manuel Orquito apparaissait couvert de sueur, à la lueur de ses pièces d'artifice compliquées qui retombaient au milieu de la foule, fonçaient, poursuivaient, éclataient, crachotaient entre les jambes des gens. La foule hurlait chaque fois qu'un nouveau globe de papier lumineux partait, prenait feu et retombait.

— Ils conspuent Don Manuel, dit Bill.

— Comment savez-vous qu'il s'appelle Don Manuel? dit Brett.

— Son nom est sur le programme. Don Manuel Orquito, artificier municipal.

— *Globos iluminados*, dit Mike, une collection de *globos iluminados*. C'est ça qu'il y a sur le programme.

Le vent éparpillait la musique militaire.

— Je voudrais en voir monter un, dit Brett. Ce Don Manuel est furieux.

— Il a probablement travaillé des semaines à les arranger de façon qu'ils forment les mots : Vive San Fermin, dit Bill.

— *Globos iluminados*, dit Mike, un tas de sacrés *globos iluminados*.

— Partons, dit Brett. Nous n'allons pas rester là.

— Sa Grandeur veut boire un coup, dit Mike.

— Comme tu devines les choses, dit Brett.

A l'intérieur, le café était bondé et très bruyant. Personne ne remarqua notre entrée. Il nous fut impossible de trouver une table. Il se faisait beaucoup de bruit.

— Venez, sortons, dit Bill.

On se promenait ce jour-là sous les arcades. Des Anglais et des Américains de Biarritz, en costumes de sport, étaient disséminés aux tables. Quelques-unes des femmes braquaient leur face-à-main sur les passants. Nous avons rencontré par hasard une amie de Bill, de Biarritz. Elle était descendue avec une autre jeune fille, au Grand Hôtel. L'autre jeune fille avait la migraine et était allée se coucher.

— Voilà le bistrot, dit Mike.

C'était le bar Milano, un petit bar crapuleux où on pouvait manger et danser dans l'arrière-salle. Nous nous assîmes à une table et commandâmes une bouteille de Fundador. Il n'y avait pas beaucoup de monde dans le bar et il ne s'y passait rien.

— Quel sale endroit, dit Bill.

— Il est encore trop tôt.

— Emportons la bouteille. Nous reviendrons plus tard, dit Bill. Je ne veux pas rester ici par une nuit comme ça.

— Allons regarder les Anglais, dit Mike. J'adore regarder les Anglais.

— Ils sont horribles, dit Bill. D'où sont-ils sortis?

— Ils viennent de Biarritz, dit Mike. Ils viennent pour voir le dernier jour de la curieuse petite *fiesta*.

— Je leur en foutrai, moi, de la *fiesta*, dit Bill.

— Vous êtes extraordinairement belle, dit Mike à l'amie de Bill. Quand êtes-vous arrivée ici?

— Assez, Michael.

— Je ne plaisante pas. Elle est charmante. Où étais-je? Où avais-je les yeux tout ce temps-là? Vous êtes charmante. Avons-nous été présentés? Venez avec moi et Bill. Nous allons offrir une *fiesta* aux Anglais.

— Je leur en foutrai de la *fiesta*, dit Bill. Que diable sont-ils venus faire à cette *fiesta*?

— Allons, dit Mike. Rien que nous trois. On va offrir une *fiesta* à ces salauds d'Anglais. J'espère que vous n'êtes pas Anglaise. Moi, je suis Ecossais. Je déteste les Anglais. Je vais leur offrir une *fiesta*. Allons, Bill.

Par la fenêtre, nous les vîmes s'éloigner tous les trois, bras dessus, bras dessous. Des fusées montaient sur la place.

— Moi, je reste ici, dit Brett.

— Je reste avec vous, dit Cohn.

— Oh! non, dit Brett. Pour l'amour de Dieu, allez-vous-en ailleurs. Vous ne voyez donc pas que Jake et moi désirons causer?

— Je ne savais pas, dit Cohn, je pensais rester ici parce que je suis un peu ivre.

— Comme si c'était une raison pour rester avec les gens. Si vous êtes saoul, allez vous coucher. Allez donc vous coucher, voyons.

» L'ai-je traité assez rudement? demanda Brett. (Cohn était parti.) Bon Dieu, ce que j'en ai par-dessus la tête.

— Il n'ajoute pas beaucoup aux réjouissances.

— Il me fiche un cafard!

— Il s'est très mal conduit.

— Affreusement mal. Et il avait une si belle occasion de se bien conduire.

— Il est probablement juste derrière la porte à attendre.

— Oui, ça serait bien de lui. Tu sais, je me rends très bien compte de ses sentiments. Il ne peut pas croire que ça ne signifiait absolument rien.

— Je sais.

— Personne ne se serait comporté aussi mal. Oh! j'en ai plein le dos de toutes ces histoires. Et Michael, Michael a été charmant, lui aussi.

— C'était sacrément embêtant pour Michael.

— Oui, mais ce n'était pas une raison pour se conduire comme un porc.

— Les gens se conduisent toujours mal, dis-je. Il faut leur laisser le temps.

— Toi, tu ne te conduiras pas mal. (Brett me regarda.)

— Je ferais l'idiot, tout comme Cohn, dis-je.

— Mon chéri, il ne faut pas dire de bêtises.

— Bon, dis tout ce que tu voudras.

— Ne fais pas le méchant. Je n'ai que toi, et j'ai tellement le cafard, ce soir.

— Tu as Mike.

— Oui, Mike, il a été joli!

— Oh! dis-je, si tu crois que c'est agréable pour Mike d'avoir Cohn ici, de le voir tout le temps avec toi.

— Tu crois peut-être que je ne le sais pas, mon chéri? Je t'en prie, ne me donne pas encore plus le cafard.

Je n'avais jamais vu Brett si nerveuse. Elle évitait de me regarder et fixait le mur en face d'elle.

— Tu veux venir faire un tour?

— Oui, allons.

Je rebouchai la bouteille de Fundador et la rendis au barman.

— Buvons encore un verre de ça, dit Brett. J'ai les nerfs je ne sais comment.

Nous bûmes chacun un verre du doux *amontillado*.

— Allons, dit Brett.

Comme nous sortions, je vis Cohn qui s'éloignait sous les arcades.

— Il était là, dit Brett.

— Il ne peut pas s'éloigner de toi.

— Le pauvre diable.

— Je ne le plains pas. Je le déteste moi-même.

— Je le déteste aussi. (Elle frissonna.) Je déteste sa maudite souffrance.

Bras dessus, bras dessous, nous prîmes une petite rue pour éviter la foule et les lumières de la place. La rue était sombre et mouillée, et nous la suivîmes jusqu'aux fortifications, à la lisière de la ville. Nous passâmes devant des tavernes dont la lumière, par les portes ouvertes, se perdait dans les ténèbres. Rues mouillées, bouffées de musique.

— Veux-tu entrer?

— Non.

Après avoir traversé l'herbe mouillée, nous arrivâmes au mur des fortifications. J'étendis un journal sur la pierre et Brett s'assit. Les ténèbres enveloppaient la plaine et nous pouvions voir les montagnes. Le vent était très haut et poussait les nuages devant la lune. Derrière nous se trouvaient des arbres et l'ombre de la cathédrale et la ville, en silhouette sur la lune.

— Ne t'en fais pas, va, dis-je.

— Je me sens triste à crever, dit Brett. Ne parlons pas.

Nous regardions dans la plaine. Les longues rangées d'arbres étaient noires dans le clair de lune. Sur la route qui gravissait la montagne, on voyait les phares d'une auto. Tout en haut, sur le sommet de la montagne, les lumières du fort; en bas, à gauche, la rivière. Elle était haute par

suite des pluies, noire et lisse. Les arbres se dressaient, sombres, sur les deux rives. Nous restions là, assis, à regarder, Brett regardait fixement, droit devant elle. Soudain, elle frissonna.

— Il fait froid.

— Tu veux rentrer?

— Par le parc.

Nous descendîmes. Le ciel se couvrait de nouveau. Dans le parc, il faisait noir sous les arbres.

— Jake, est-ce que tu m'aimes encore?

— Oui, dis-je.

— Parce que je suis une femme perdue, dit Brett.

— Comment cela?

— Je suis une femme perdue. Je suis folle de ce petit Romero. Je crois que je suis amoureuse de lui.

— Si j'étais toi, je m'en dispenserais.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Je suis perdue. Ça me déchire là, à l'intérieur.

— Il ne faut pas.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Je n'ai jamais été capable de rien empêcher.

— Tu devrais empêcher ça.

— Comment veux-tu que je l'arrête? Je ne peux pas arrêter les choses. Tiens, tu sens ça?

Sa main tremblait.

— Je suis comme ça tout entière.

— Il ne faut pas.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Je suis perdue maintenant de toute façon. Tu ne vois donc pas la différence?

— Non.

— Il faut que je fasse quelque chose. Il faut que je fasse quelque chose. Il le faut absolument. J'ai perdu tout amour-propre.

— Ce n'est pas une raison pour faire ça.

— Oh! mon chéri, ne sois pas méchant. Tu crois que c'est drôle d'avoir ce sale juif tout le temps autour de moi et Mike avec ses façons d'agir?

— Je sais bien.

— Je ne peux pourtant pas être tout le temps ivre.

— Non.

— Oh! mon chéri, je t'en prie, ne m'abandonne pas. Ne m'abandonne pas. Aide-moi à me tirer de là.

— Volontiers.

— Je ne dis pas que ça soit bien. Quoique, personnellement, moi, je trouve que c'est très bien. Dieu sait que je ne m'étais jamais sentie aussi garce.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse?

— Viens, dit Brett. Tâchons de le retrouver.

Nous longeâmes ensemble le sentier en gravier, dans l'obscurité du parc, sous les arbres, puis, après les arbres, nous franchîmes la grille et prîmes la rue qui ramenait en ville.

Pedro Romero était au café. Il était à une table avec d'autres toréadors et des critiques tauromachiques. Tous fumaient des cigares. Quand nous entrâmes, ils levèrent les yeux. Romero sourit et s'inclina. Nous nous assîmes à une table, presque au milieu de la salle.

— Dis-lui de venir ici prendre quelque chose.

— Pas déjà. Il viendra.

— Je ne peux pas le regarder.

— Il est agréable à regarder, dis-je.

— J'ai toujours fait exactement ce que je voulais.

— Je le sais.

— Je me sens tellement garce.

— Que veux-tu! dis-je.

— Bon Dieu, dit Brett. Tout ce qu'une femme doit endurer!

— Vraiment?

— Oh! je me sens tellement garce.

Je regardai par-dessus la table. Pedro Romero sourit. Il dit quelque chose aux autres gens de sa table et se leva. Il s'approcha de notre table. Je me levai, et nous nous serrâmes la main.

— Voulez-vous prendre quelque chose?

— C'est vous qui allez prendre quelque chose avec moi, dit-il.

Il s'assit, après avoir sollicité l'autorisation de Brett sans dire un mot. Il était très bien élevé. Mais il fumait toujours son cigare. Ça allait bien à son visage.

— Vous aimez les cigares? demandai-je.

— Oh! oui. Je fume toujours des cigares.

Cela faisait partie de son système d'autorité. Cela lui donnait l'air plus âgé. Je remarquai sa peau. Elle était claire et lisse, et très brune. Il avait une cicatrice triangulaire sur une pommette. Je vis qu'il observait Brett. Il sentait qu'il y avait quelque chose entre eux. Il avait dû le sentir quand Brett lui avait serré la main. Il avançait très prudemment. Je crois qu'il était sûr, mais qu'il ne voulait pas risquer de faire un faux pas.

— Vous prendrez part aux courses demain? dis-je.

— Oui, dit-il. Algabeno a été blessé aujourd'hui à Madrid. Vous le saviez?

— Non, dis-je. Grièvement?

Il branla la tête.

— Rien. Ici.

Il montra sa main. Brett la prit et écarta les doigts.

— Oh! dit-il en anglais, vous dites la bonne aventure?

— Quelquefois. Ça vous ennue?

— Du tout. J'aime ça. (Il étendit sa main à plat sur la table.) Dites-moi que je vivrai toujours et que je serai millionnaire.

Il était toujours très poli, mais il se sentait plus sûr de lui-même.

— Regardez, dit-il, voyez-vous des taureaux dans ma main?

Il se mit à rire. Sa main était très jolie et le poignet était fin.

— Il y a des milliers de taureaux, dit Brett.

Elle n'était plus nerveuse du tout. Elle était charmante.

— Bon, dit Romero en riant. A mille douros chacun, me dit-il en espagnol. Dites-moi autre chose.

— C'est une bonne main, dit Brett. Je crois qu'il vivra très longtemps.

— Dites-le à moi, pas à votre ami.

— J'ai dit que vous vivriez très longtemps.

— Je sais, dit Romero. Je ne mourrai jamais.

Je tapotai la table du bout des doigts. Romero le remarqua. Il secoua la tête.

— Non, ne faites pas ça. Les taureaux sont mes meilleurs amis.

Je traduisis pour Brett.

— Vous tuez vos amis? demanda Brett.

— Toujours, dit-il en anglais. (Il se mit à rire.) Pour les empêcher de me tuer.

Il la regarda par-dessus la table.

— Vous savez bien l'anglais.

— Oui, dit-il, assez bien parfois. Mais il ne faut pas qu'on le sache. Ça ferait très mauvais effet un torero qui parle anglais.

— Pourquoi? demanda Brett.

— Ça serait mauvais. Les gens n'aimeraient pas ça. Pas encore.

— Pourquoi pas?

— Ils n'aimeraient pas ça. Ce n'est pas le genre des toreros.

— Quel est le genre des toreros?

Il rit, rabaissa son chapeau sur ses yeux, changea l'angle de son cigare et l'expression de son visage.

— Comme ceux-là, à la table, dit-il.

Je regardai. Il avait imité exactement l'expression de Nacional. Il sourit avec son expression naturelle :

— Non, il faut que j'oublie l'anglais.

— Ne l'oubliez pas déjà, dit Brett.

— Non?

— Non.

— Bien.

Il se remit à rire.

— J'aimerais un chapeau comme ça, dit Brett.

— Bon. Je vous en procurerai un.

— Très bien. N'oubliez pas.

— N'ayez pas peur. Je vous en trouverai un ce soir.

Je me levai. Romero se leva aussi.

— Restez assis, dis-je, je vais chercher nos amis pour les amener ici.

Il me regarda. C'était le regard décisif pour me demander si tout était bien entendu. C'était parfaitement entendu.

— Asseyez-vous, lui dit Brett, et apprenez-moi l'espagnol.

Il s'assit et la regarda par-dessus la table. Je sortis. Les gens, à la table des toreros, me fixèrent de leurs yeux durs. Ce n'était pas agréable. Vingt minutes plus tard, quand je revins au café, Brett et Pedro Romero étaient partis. Les verres à café et les trois verres à liqueur vides étaient encore sur la table. Un garçon arriva avec un torchon. Il prit les verres et essuya la table.

CHAPITRE XVII

JE trouvai Bill, Mike et Edna devant le bar Milano. La jeune fille s'appelait Edna.

— Nous avons été mis à la porte, dit Edna.

— Par la police, dit Mike. Il y a des gens là-dedans qui ne m'aiment pas.

— Je les ai empêchés quatre fois de se battre, dit Edna. Il faut que vous m'aidiez.

Bill était rouge.

— Revenez, Edna, dit-il. Rentrez danser avec Mike.

— C'est idiot, dit Edna. Ça va faire encore du grabuge.

— Sacrés cochons de Biarritz, dit Bill.

— Venez, dit Mike. Après tout, c'est un bistrot. Ils ne peuvent pas accaparer tout un bistrot.

— Ce bon vieux Mike, dit Bill. Ces sacrés cochons d'Anglais viennent ici pour insulter Mike et essayer de gâter la *fiesta*.

— Ils sont si salauds, dit Mike. Je déteste les Anglais.

— Ils n'ont pas le droit d'insulter Mike. Je ne le permettrai pas. Qu'est-ce que ça fout qu'il ait fait banqueroute?

— Qu'est-ce que ça fout? dit Mike. Ça ne me fait rien, à moi. Ça ne fait rien à Jake. Et à vous, ça vous fait quelque chose?

— A moi, non, dit Edna. Vous avez fait banqueroute?

— Mais naturellement. Ça vous est égal, hein, Bill?

Bill mit son bras autour du cou de Mike.

— Je voudrais avoir fait faillite moi aussi, nom de Dieu. Je leur apprendrais, moi, à ces enfants de garce.

— Au fond, ce ne sont que des Anglais. Ce qu'un Anglais dit ou rien, c'est la même chose.

— Les sales cochons, dit Bill. Je vais les foutre à la porte.

— Bill (Edna me regarda), je vous en prie, Bill, ne retournez pas là-bas. Ils sont trop stupides.

— C'est ça, dit Mike. Ils sont stupides. Je savais bien que c'était ça.

— Ils n'ont pas le droit de dire des choses pareilles sur Mike, dit Bill.

— Tu les connais? dis-je à Mike.

— Non. Je ne les ai jamais vus. Ils disent qu'ils me connaissent.

— Je ne le supporterai pas, dit Bill.

— Venez. Allons au Suizo, dis-je.

— C'est des amis d'Edna, de Biarritz, dit Bill.

— Ils sont stupides, voilà tout, dit Edna.

— Un d'eux est Charley Blackman, de Chicago, dit Bill.

— Je n'ai jamais été à Chicago, dit Mike.

Edna fut prise d'un fou rire.

— Emmenez-moi d'ici, dit-elle, tas de banqueroutiers.

— Qu'est-ce qui s'est passé? demandai-je à Edna.

Nous traversions la place pour nous rendre au Suizo. Bill avait disparu.

— Je ne sais pas, mais quelqu'un a appelé la police pour faire sortir Mike de la salle du fond. Il y avait des gens qui avaient connu Mike à Cannes. Qu'est-ce que Mike a bien pu faire?

— Il leur doit de l'argent probablement, dis-je, c'est toujours ça qui rend les gens grincheux.

Sur la place, des gens faisaient la queue sur deux files devant les guérites des billets. Ils étaient assis sur des chaises ou accroupis par terre, parmi des couvertures et des journaux. Ils attendaient que les guichets ouvrirent, le matin, pour prendre leurs places pour les courses. Le ciel s'était dégagé et la lune brillait. Quelques personnes dans la file dormaient.

Nous étions à peine assis au café Suizo que Robert Cohn arriva. Nous venions juste de commander du Fundador.

— Où est Brett? demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

— Elle était avec toi.

— Elle a dû aller se coucher.

— Non.

— Je ne sais pas où elle est.

Sa figure était blême sous la lumière.

— Dis-moi où elle est.

— Assieds-toi, dis-je. Je ne sais pas où elle est.

— Tu le sais foutre bien.

— Ta gueule.

— Dis-moi où est Brett.

— Je ne te dirai pas un seul mot.

— Tu sais où elle est.

— Si je le savais je ne te le dirais pas.

— Oh! foutez-nous la paix, Cohn, cria Mike de la table.

Brett a filé avec le petit torero. Ils sont partis en voyage de noces.

— Taisez-vous.

— Foutez-nous donc la paix, dit Mike négligemment.

— Alors, c'est vrai? (Cohn se tourna vers moi.)

— Fous-nous la paix.

— Elle était avec toi. C'est là où elle est?

— Fous-nous la paix.

— J'arriverai bien à te faire parler. (Il fit un pas en avant.) Sale maquereau!

Je m'élançai sur lui et il se baissa. Je vis son visage plonger de côté, dans la lumière. Il me frappa et je tombai assis sur le dallage. Comme je tentais de me remettre sur pieds, il me frappa deux fois. Je roulai sur le dos, sous une table. J'essayai de me relever et je m'aperçus que je ne sentais plus mes jambes. Je savais que je devrais me relever et le frapper. Mike m'aida. Quelqu'un me versa une carafe d'eau sur la tête. Mike avait passé son bras autour de moi, et je me trouvai assis sur une chaise. Mike me tirait les oreilles.

— C'est ce que j'appelle être knock out, dit Mike.

— Où étais-tu?

— Oh! par là.

— Tu ne voulais pas t'en mêler?

— Il a descendu Mike aussi, dit Edna.

— Oui, mais il ne m'a pas mis knock out, dit Mike. Je me suis contenté de rester étendu par terre.

— Ça arrive tous les soirs à votre *fiesta* ces choses-là? demanda Edna. Est-ce que ça n'était pas Mr. Cohn?

— Ça va mieux, dis-je. J'ai encore la tête un peu vague.

Plusieurs garçons et une foule de gens faisaient cercle autour de nous.

— *Vaya*, dit Mike. Allons, circulez.

Les garçons dispersèrent les gens.

— Ça méritait la peine d'être vu, dit Edna. Ça doit être un boxeur.

— Oui.

— J'aurais bien voulu que Bill fût là. J'aurais voulu le

voir descendre Bill aussi. J'ai toujours eu envie de voir quelqu'un descendre Bill. Une masse pareille.

— J'espérais qu'il aurait descendu le garçon, dit Mike, et qu'on l'aurait arrêté. J'aimerais voir Mr. Robert Cohn en prison.

— Non, dis-je.

— Oh! non, dit Edna. Vous n'y pensez pas.

— Mais si, dit Mike. Je ne suis pas de ces types qui aiment à se faire cogner. C'est pourquoi je ne pratique aucun sport. (Mike but un coup.) Je n'ai jamais aimé la chasse. On court toujours le risque que le cheval vous tombe dessus. Comment ça va, Jake?

— Très bien.

— Vous êtes gentil, dit Edna à Mike. Avez-vous vraiment fait banqueroute?

— Une banqueroute formidable, dit Mike. Je dois de l'argent à tout le monde. Vous ne devez pas d'argent?

— Moi, des tonnes.

— Je dois de l'argent à tout le monde, dit Mike. J'ai emprunté cent pesetas à Montoya ce soir.

— Allons donc! dis-je.

— Je les lui rendrai, dit Mike. Je rends toujours tout.

— C'est donc ça que vous avez fait banqueroute, dit Edna.

Je me levai. Je les avais entendus parler de très loin. Il me semblait que tout ce qui venait de se passer n'était qu'une mauvaise comédie.

— Je rentre à l'hôtel, dis-je.

Puis, je les entendis qui parlaient de moi.

— Croyez-vous qu'il soit en état?... demandait Edna.

— Nous ferions mieux d'aller avec lui.

— Ça va, dis-je, ne m'accompagnez pas. Je vous reverrai tout à l'heure.

Je m'éloignai du café. Ils étaient assis à la table. Je me retournai pour les regarder, eux et les tables vides. Un garçon était assis à une des tables, la tête dans ses mains.

Tandis que je me rendais à l'hôtel, il me semblait que, sur le square, tout était nouveau et changé. C'était la

première fois que je voyais les arbres, les mâts des drapeaux, la façade du théâtre. Tout était différent. J'avais la même sensation qu'un jour où, m'étant absenté pour aller jouer au football, je rentrais, portant mes affaires dans ma valise. Je remontais de la gare dans la ville où j'avais passé toute mon existence, et tout m'y semblait nouveau. On ratissait les pelouses et on brûlait les feuilles sur la route, et je m'arrêtai longtemps à regarder. Tout me semblait étrange. Puis, je continuai, et mes pieds me semblaient très loin, et tout me semblait très loin, et je pouvais entendre mes pieds qui marchaient à une grande distance. Dès le début du match, j'avais reçu un coup sur la tête. C'était comme la traversée de cette place. Comme cette montée de l'escalier de l'hôtel. Il me fallut longtemps pour monter l'escalier et j'avais l'impression de porter ma valise. Il y avait de la lumière dans ma chambre. Bill en sortit et vint à ma rencontre dans le corridor.

— Ecoute, dit-il, monte voir Cohn. Il a eu une histoire et il veut te voir.

— Qu'il aille se faire foutre.

— Allons, monte le voir, voyons.

Je ne voulais pas monter un autre étage.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça?

— Je ne te regarde pas. Monte voir Cohn. Il ne va pas du tout.

— Tu étais ivre il n'y a qu'un instant, dis-je.

— Je le suis toujours, dit Bill, mais monte donc voir Cohn. Il veut te voir.

— Bon, dis-je.

Ce n'était qu'une question d'escalier. Je montai, portant ma valise-fantôme. Je longuai le corridor jusqu'à la chambre de Cohn. La porte était fermée. Je frappai.

— Qui est là?

— Barnes.

— Entre, Jake.

J'ouvris la porte. J'entrai et posai ma valise. La chambre n'était pas éclairée. Cohn était couché à plat ventre sur son lit, dans le noir.

— *Hello!* Jake.

— Ne m'appelle pas Jake.

J'étais debout sur le seuil de la porte. C'était exactement de cette façon que j'étais rentré chez moi. Ce dont j'avais besoin maintenant, c'était d'un bain chaud. Un bain chaud profond, pour m'y coucher tout de mon long.

— Où est la salle de bains? demandai-je.

Cohn pleurait. Il était là, en larmes, à plat ventre sur son lit. Il était vêtu d'une chemise de polo blanche, comme celles qu'il portait à Princeton.

— Je regrette, Jake. Je t'en prie, pardonne-moi.

— Te pardonner? Je t'en fous.

— Je t'en prie, pardonne-moi, Jake.

Je ne dis rien. Je restais là sur le seuil.

— J'étais fou. Tu as bien dû te rendre compte.

— Oh! ça va bien.

— C'est Brett, tu comprends. Je n'ai pas pu supporter ça.

— Tu m'as traité de maquereau.

Cela m'était égal. Je voulais un bain chaud. Je voulais un bain chaud en eau profonde.

— Je sais. Je t'en prie, ne me rappelle pas ça. J'étais fou.

— Ça va.

Il pleurait. Sa voix était drôle. Il était là, couché sur le lit, dans le noir, avec sa chemise blanche. Sa chemise de polo.

— Je pars demain matin.

Il pleurait sans faire de bruit.

— Je n'ai pas pu supporter ça de Brett, voilà tout. J'ai tellement souffert, Jake. Ça a été horrible. Quand je l'ai trouvée ici, en bas, Brett m'a traité comme si j'étais un étranger. Je n'ai pas pu le supporter. Nous avons vécu ensemble à Saint-Sébastien. Je suppose que tu le sais. Je ne peux plus y tenir.

Il était là, couché sur son lit.

— Allons, dis-je, moi, je vais prendre un bain.

— Je n'avais que toi comme ami, et j'aimais Brett.

— Allons, au revoir, dis-je.

— Je crois que c'est inutile, dit-il. Je crois que c'est complètement inutile.

— Quoi?

— Tout. Je t'en prie, dis-moi que tu me pardonnes.

— Mais oui, dis-je, n'y pensons plus.

— J'étais dans un tel état. J'ai tellement souffert, Jake. Maintenant tout est fini. Tout.

— Alors, au revoir, dis-je. Il faut que je parte.

Il roula sur lui-même, s'assit sur le bord du lit et se leva.

— Au revoir, Jake, dit-il. Tu veux bien me serrer la main, n'est-ce pas?

— Mais oui, pourquoi pas?

Nous nous serrâmes la main. Dans l'obscurité je ne pouvais pas très bien voir sa figure.

— Alors, dis-je, à demain matin.

— Demain matin, je pars.

— Ah! oui, dis-je.

Je sortis. Cohn était debout sur le seuil de sa chambre.

— Tu ne te sens pas mal, Jake? demanda-t-il.

— Oh! non, dis-je. Je vais très bien.

Je n'arrivais pas à trouver la salle de bains. Au bout d'un moment, je la trouvai. Il y avait une baignoire en pierre très profonde. Je tournai les robinets mais l'eau ne coula pas. Je m'assis sur le bord de la baignoire. Quand je me levai pour partir, je m'aperçus que j'avais enlevé mes souliers. Je me mis à leur recherche et les trouvai, et je les portai en bas. Je trouvai ma chambre, j'entrai. Je me déshabillai et me mis au lit. •

Je m'éveillai avec mal à la tête et le bruit des orphéons qui passaient dans la rue. Je me rappelai que j'avais promis d'emmener Edna, l'amie de Bill, voir les taureaux traverser la ville pour se rendre aux arènes. Je m'habillai et descendis l'escalier, puis je sortis dans la fraîcheur du petit matin. Des gens traversaient la place, se hâtant vers les arènes. Au bout de la place deux files de personnes stationnaient devant les guichets des billets. Ils attendaient

toujours qu'on commençât la vente, à sept heures. Je me hâtai de traverser la rue pour entrer au café. Le garçon me dit que mes amis étaient venus et étaient repartis.

— Combien étaient-ils?

— Deux messieurs et une dame.

Tout allait bien. Bill et Mike étaient avec Edna. Elle avait eu peur, hier soir, qu'ils ne tombassent ivres morts. C'est pourquoi nous étions convenus que j'irais la prendre. Je bus un café et me hâtai comme les autres vers les arènes. Je me sentais tout à fait d'aplomb maintenant. Il n'y avait que ce mal de tête. Tout me semblait aigu et clair, et la ville dégageait une odeur matinale. L'espace qui séparait la ville des arènes était boueux. La foule s'était massée le long de la barrière qui aboutissait aux arènes, et les balcons extérieurs, au sommet des arènes, étaient noirs de monde. J'entendis la fusée et je vis que je n'aurais pas le temps d'arriver aux arènes pour voir l'entrée des taureaux. Je me faufilai donc à travers la foule jusqu'à la barrière. Je fus pressé tout contre les planches de la palissade. Entre les deux barrières, la police dégageait le passage. Les gens, tranquillement ou au pas gymnastique, se dirigeaient vers les arènes. Puis, quelques personnes arrivèrent en courant. Un ivrogne glissa et tomba. Les agents le saisirent et le mirent à l'abri derrière la barrière. La foule, maintenant, courait très vite. Un grand cri s'éleva de la foule et, passant ma tête entre deux barreaux, je vis les taureaux qui, juste à ce moment, débouchaient de la rue dans le long couloir. Ils allaient vite et gagnaient du terrain sur la foule. C'est alors qu'un autre ivrogne se détacha de la barrière, une blouse à la main. Il voulait faire des passes de cape aux taureaux. Les deux agents se précipitèrent et lui mirent la main au collet. L'un d'eux le frappa de sa matraque, et ils le tirèrent jusqu'à la barrière contre laquelle ils s'aplatirent tant que passèrent l'arrière-garde de la foule et les taureaux. Il y avait tant de gens qui couraient en tête des taureaux que la masse, sans cesse grossissante, dut ralentir au moment de franchir la grille pour pénétrer dans les arènes et, comme les tau-

reaux passaient, galopant tous ensemble, lourds, les flancs plaqués de boue, balançant leurs cornes, l'un d'eux fit un bond en avant, frappa un des coureurs dans le dos et le souleva en l'air. L'homme, les bras allongés de chaque côté du corps, renversa la tête quand la corne pénétra et le taureau, l'ayant soulevé, le laissa bientôt retomber. Le taureau avisa un autre homme qui courait devant lui, mais l'homme disparut dans la foule qui, ayant franchi la grille, se trouvait maintenant dans l'arène, les taureaux à ses trousses. On referma le portail rouge de l'arène. Les gens des balcons extérieurs se précipitèrent vers l'intérieur. Il y eut une clameur, suivie d'une seconde clameur.

L'homme qui avait été blessé gisait à plat ventre dans la boue piétinée. Des gens sautèrent par-dessus la barrière et je ne pus voir l'homme parce que la foule était trop dense autour de lui. Des cris montaient de l'intérieur des arènes. Chaque cri signifiait qu'un taureau fonçait dans la foule. Par l'intensité de la clameur, on pouvait juger de la gravité de l'événement. Puis, la fusée s'éleva annonçant que les bœufs avaient fait sortir les taureaux de l'arène et les avaient conduits dans les *corrals*. Je quittai la barrière et repris le chemin de la ville.

De retour en ville, j'allai au café prendre un autre café et des toast beurrés. Les garçons balayaient le café et essuyaient les tables. L'un deux s'avança pour prendre ma commande.

— S'est-il passé quelque chose à l'*encierro*?

— Je n'ai pas tout vu. Un homme a été gravement *cogido*.

— Où?

— Ici.

Je posai une main sur mes reins et l'autre sur ma poitrine, comme si la corne avait traversé de part en part. Le garçon branla la tête et balaya les croûtes de pain d'un coup de serviette.

— Gravement *cogido*, dit-il. Tout ça, par sport. Tout ça, par amusement!

Il s'éloigna et revint avec sa cafetière et son pot au

fait à longs manches. Il versa le lait et le café. Des deux longs becs les deux jets tombèrent dans la grande tasse. Le garçon branla la tête.

— Gravement *cogido* dans le dos, dit-il. (Il posa ses cafetières sur la table et s'assit sur une chaise.) Un grand coup de corne. Tout ça, par amusement, rien que par amusement. Qu'est-ce que vous pensez de ça?

— Je ne sais pas.

— Eh! oui. Par amusement. Par amusement. Vous vous rendez bien compte?

— Vous n'êtes pas un *aficionado*?

— Moi? Qu'est-ce que c'est que les taureaux? Des animaux, des brutes. (Il se leva et se posa la main sur les reins.) En plein dans le dos. Une *cornada* en plein dans le dos. Par amusement, vous comprenez.

Il secoua la tête et s'éloigna en emportant ses cafetières. Deux hommes passaient dans la rue. Le garçon les appela. Ils avaient l'air très grave. L'un d'eux remua la tête.

— *Muerto*, cria-t-il.

Le garçon branla la tête. Les deux hommes s'éloignèrent. Ils allaient faire une course. Le garçon s'approcha de ma table.

— Vous entendez? *Muerto*. Mort. Il est mort. Transpercé par une corne. Tout ça, histoire de s'amuser un peu, le matin. *Es muy flamenco*.

— C'est triste.

— Pas pour moi, non. Pas d'amusement pour moi dans ces choses-là, dit le garçon.

Plus tard dans la journée, nous apprîmes que l'homme qui avait été tué s'appelait Vicente Girones et qu'il venait des environs de Tafalla. Le lendemain, nous lûmes dans le journal qu'il était âgé de vingt-huit ans et qu'il avait une femme et deux enfants. Il venait régulièrement à la *fiesta*, chaque année, depuis son mariage. Le lendemain, la femme arriva de Tafalla pour veiller le corps, et, le jour suivant, il y eut un service à la chapelle de San Fermin, et le cercueil fut porté à la gare par les membres de la société des danseurs et buveurs de Tafalla. Les tambours marchaient

en tête, les fifres jouaient. La femme et les deux enfants marchaient derrière les hommes qui portaient le cercueil. Derrière eux défilaient tous les membres des sociétés de danseurs et buveurs de Pampelune, Estalla, Tafalla, et Sanguesa qui avaient pu rester pour les funérailles. Le cercueil fut placé dans le fourgon du train et la veuve et les deux enfants prirent place tous les trois dans un wagon de troisième classe ouvert. Le train donna une secousse et s'éloigna tranquillement vers Tafalla, contournant le plateau pour descendre jusqu'aux champs de blé qui ondulaient au vent dans la plaine.

Le taureau qui avait tué Vicente Girones s'appelait Boca-negra. Il portait le numéro 118 de la *ganaderia* de Sanchez Taberno. Ce fut le troisième taureau que tua Pedro Romero dans l'après-midi. On lui coupa l'oreille aux acclamations de la multitude et on la donna à Pedro Romero qui, à son tour, la donna à Brett qui l'enveloppa dans un de ses mouchoirs et laissa oreille et mouchoir, ainsi que de nombreux mégots de Murati, tout au fond du tiroir de la table de nuit, près de son lit, à l'hôtel Montoya, Pampelune.

De retour à l'hôtel, je trouvai le veilleur de nuit assis sur un banc derrière la porte. Il y avait passé la nuit et tombait de sommeil. Il se leva quand j'entrai. Trois servantes entrèrent en même temps. Elles avaient été voir le spectacle du matin aux arènes. Elles montèrent en riant. Je les suivis en haut et entrai dans ma chambre. J'enlevai mes souliers et m'étendis sur le lit. La fenêtre était ouverte sur le balcon et le soleil inondait la chambre. Je n'avais pas sommeil. Il devait bien être trois heures et demie quand je m'étais mis au lit et les musiques m'avaient réveillé à cinq heures. J'avais la mâchoire endolorie des deux côtés. Je la tâtai du pouce et des doigts. Sacré Cohn! Il aurait dû frapper quelqu'un à la première insulte et disparaître ensuite. Il était si sûr que Brett l'aimait. Il pensait qu'en restant il ferait triompher l'amour vrai. On frappa à ma porte.

— Entrez.

C'étaient Bill et Mike. Ils s'assirent sur mon lit.

— Quel *encierro*, dit Bill, quel *encierro*!

— Je comprends. Tu n'y étais pas? demanda Mike. Sonnez donc pour avoir de la bière, Bill.

— Quelle matinée! dit Bill. (Il s'essuya la figure.) Bon Dieu, quelle matinée! Et voilà ce vieux Jake. Ce vieux Jake, le *punching-bag* humain.

— Que s'est-il passé dans les arènes?

— Bon Dieu! dit Bill, que s'est-il passé, Mike?

— Il y avait ces taureaux qui arrivaient, dit Mike; juste devant eux se trouvait la foule, et un type a trébuché et a fait dégringoler tout le monde.

— Et les taureaux leur ont passé dessus, dit Bill.

— J'ai entendu crier.

— C'était Edna, dit Bill.

— Il y avait des types qui ne faisaient pas autre chose qu'agiter leurs chemises.

— Un taureau a longé la *barrera* et il faisait sauter tout le monde de l'autre côté à coups de cornes.

— On a emmené au moins vingt types à l'infirmierie, dit Mike.

— Quelle matinée! dit Bill. La sacrée police arrêtait à chaque instant des types qui voulaient courir aux taureaux pour se suicider.

— Finalement, les bœufs les ont emmenés, dit Mike.

— Ça a bien pris une heure.

— En réalité, ça a duré environ un quart d'heure, objecta Mike.

— Oh! foutez-nous la paix, dit Bill. Vous avez été à la guerre. Pour moi, ça a bien duré deux heures et demie.

— Où est la bière? demanda Mike.

— Qu'avez-vous fait de la charmante Edna?

— Nous venons de la ramener chez elle. Elle s'est couchée.

— Ça lui a plu?

— Beaucoup. Nous lui avons dit que c'était comme ça tous les matins.

— Elle était très impressionnée.

— Elle aurait voulu que nous descendions dans l'arène, nous aussi. Elle aime l'action.

— Je lui ai répondu que ça ne serait pas loyal vis-à-vis de mes créanciers, dit Mike.

— Quelle matinée! dit Bill, et quelle nuit!

— Comment va ta mâchoire, Jake? demanda Mike.

— Endolorie, dis-je.

Bill rit.

— Pourquoi ne lui as-tu pas foutu un coup de chaise?

— Vous pouvez parler, dit Mike. Il vous aurait descendu vous aussi. Moi, je n'ai pas eu le temps de le voir me frapper. Ou plutôt, je crois que je l'ai vu juste avant, et puis, brusquement, je me suis retrouvé assis dans la rue. Quant à Jake, lui, il était étendu sous une table.

— Où est-il allé après ça? demandai-je.

— La voilà, dit Mike. Voilà la belle dame à la bière.

La femme de chambre posa le plateau avec les bouteilles et les verres, sur la table.

— Maintenant, apportez-nous trois autres bouteilles, dit Mike.

— Où Cohn est-il allé après m'avoir frappé? demandai-je à Bill.

— Comment, tu ne sais pas?

Mike débouchait une bouteille. Il versa la bière dans un des verres, en tenant le verre tout près de la bouteille.

— Vraiment? dit Bill.

— Eh bien! il est rentré et il a trouvé Brett et le petit torero dans la chambre du torero et alors il l'a massacré, le pauvre bougre.

— Non?

— Si.

— Quelle nuit! dit Bill.

— Il l'a presque tué, le pauvre bougre de torero. Ensuite, Cohn a essayé d'emmener Brett. Il voulait en faire une honnête femme, je suppose. C'était bien touchant.

Il but un long trait de bière.

— C'est un âne.

— Que s'est-il passé ensuite?

— Brett l'a engueulé. Elle lui a dit de partir. Je crois qu'elle a été très chic.

— Ça, je n'en doute pas, dit Bill.

— Alors, Cohn a flanché et il s'est mis à pleurer. Il voulait serrer la main du torero. Il voulait serrer la main de Brett aussi.

— Je sais. Il est venu me serrer la main.

— Non? Enfin, avec eux, ça n'a pas marché. Le toréador a été très chic. Il ne disait pas grand-chose, mais il se redressait à chaque coup, et à chaque coup il était rejeté par terre. Pourtant Cohn n'a pas pu le mettre knock out. Ça devait être une sacrée rigolade.

— Qui est-ce qui t'a raconté tout ça?

— Brett. Je l'ai vue ce matin.

— Comment ça s'est-il terminé?

— A ce qu'il paraît, le toréador était assis sur le lit. Il avait bien été descendu quinze fois et il en voulait encore. Brett le maintenait et l'empêchait de se relever. Il était affaibli, mais Brett ne pouvait pas le tenir, et il a fini par se mettre debout. Cohn a dit qu'il ne voulait plus le frapper. Il a dit que ça lui serait impossible. Il a dit que ça serait méchant. Alors le petit torero a, en quelque sorte, titubé jusqu'à lui. Cohn a reculé jusqu'au mur.

» — Alors, vous ne voulez plus me frapper?

» — Non, dit Cohn, j'en aurais honte.

» Alors le toréador lui a envoyé un coup de poing en pleine figure avec tout ce qui lui restait de force, et puis il est tombé assis par terre. Il n'a pas pu se relever, m'a dit Brett. Cohn voulait le relever et le porter sur le lit, mais il a dit à Cohn que s'il le touchait il le tuerait, et qu'il le tuerait, du reste, de toute façon, ce matin, s'il n'avait pas quitté la ville. Cohn pleurait et Brett lui avait dit de partir, et il voulait distribuer des poignées de main. Je t'ai déjà raconté ça.

— Raconte la suite, dit Bill.

— Le petit torero était donc assis par terre. Il atten-

dait de retrouver assez de force pour se lever et tomber de nouveau sur Cohn. Brett ne voulait pas entendre parler de ces serremments de mains, et Cohn pleurait et lui disait combien il l'aimait, et elle lui disait de ne pas faire l'âne bêté. Alors Cohn s'est penché pour serrer la main du toréador. Sans rancune, n'est-ce pas? Pardon des offenses. Et le petit torero lui a flanqué son poing par la figure.

— C'est un gosse un peu là, dit Bill.

— Il a amoché Cohn, dit Mike. Je crois que Cohn est guéri à jamais maintenant de son envie de boxer les gens.

— Quand as-tu revu Brett?

— Ce matin. Elle est venue chercher des affaires. Elle soigne le petit Romero.

Il déboucha une nouvelle bouteille de bière.

— Brett est plutôt flappie, mais elle aime s'occuper des gens. C'est comme ça que nous nous sommes mis ensemble. Elle me soignait.

— Je sais, dis-je.

— Je suis saoul, dit Mike, et je crois que je vais rester saoul. C'est une histoire extrêmement comique, mais elle n'est pas très agréable. Pas très agréable pour moi.

Il avala sa bière.

— J'avais prévenu Brett, vous savez. Je lui avais dit que, si elle se mettait à vadrouiller avec des juifs et des toreros, ou des gens comme ça, elle pouvait s'attendre à des embêtements. (Il se pencha.) Dis, Jake, est-ce que ça t'ennuierait que je boive ta bouteille? La bonne t'en montera une autre.

— Je t'en prie, dis-je. Je ne l'aurais pas bue de toute façon.

Mike entreprit de déboucher la bouteille.

— Ça t'ennuierait de me l'ouvrir?

J'appuyai sur le fil de fer du ressort et je remplis son verre.

— Et vous savez, continua Mike, Brett a eu une réplique épatante. Elle a toujours des répliques épatantes, du reste. Comme je lui faisais un topo monstre sur les

juifs et les toreros et toutes ces sortes de gens, savez-vous ce qu'elle m'a répondu? « Oui, avec ça que j'ai été si » heureuse avec l'aristocratie anglaise » (Il but un trait.) Pas mal, hein? Ashley, le type qui lui a donné son titre, était dans la marine. Neuvième baronnet. Quand il rentrait chez lui, il refusait de coucher dans un lit. Il faisait toujours coucher Brett par terre. Et puis, quand il est devenu vraiment dangereux, il menaçait de la tuer. Il dormait toujours avec son revolver d'ordonnance chargé. Brett enlevait les balles pendant qu'il dormait. Elle n'a pas eu précisément une vie heureuse, Brett. Bougrement dommage. Elle jouit de tout avec un tel entrain.

Il se leva. Sa main tremblait.

— Je vais dans ma chambre... essayer de dormir un peu.

Il sourit.

— On reste trop longtemps sans dormir pendant ces *fiestas*. Je vais me mettre maintenant à récupérer tout mon sommeil. Rudement embêtant de ne pas pouvoir dormir. Ça rend terriblement nerveux.

— Nous nous retrouverons à l'Iruña, à midi, dit Bill.

Mike sortit. Nous l'entendîmes dans la pièce voisine.

Il sonna et la femme de chambre arriva et frappa à la porte.

— Apportez-moi une demi-douzaine de bouteilles de bière et une bouteille de Fundador, dit Mike.

— *Si, señorito.*

— Je vais me coucher, dit Bill. Ce pauvre vieux Mike. J'ai eu une histoire de tous les diables, hier soir, à son sujet.

— Où? A ce café Milano?

— Oui. Il y avait un type qui avait payé un jour pour que Brett et Mike puissent quitter Cannes. Il a été d'un salaud!

— Je connais l'histoire.

— Moi, je ne savais rien. Ça devrait être défendu de dire des choses comme ça sur Mike.

· C'est ça qui gâte tout.

— Ça devrait être défendu. Bon Dieu! que je voudrais donc que ça soit défendu! Je vais me coucher.

— Est-ce qu'il y a eu des morts, aux arènes?

— Je ne crois pas. Des blessures graves seulement.

— Un homme a été tué devant les arènes, au passage des taureaux.

— Vraiment? dit Bill.

CHAPITRE XVIII

A MIDI, nous étions tous au café. Il y avait foule. Nous mangions des crevettes en buvant de la bière. La ville était bondée. Chaque rue était encombrée. De grosses autos arrivaient sans cesse de Biarritz et de Saint-Sébastien et stationnaient autour de la place. Elles amenaient des gens pour les courses. Des cars d'excursion arrivaient aussi. L'un d'eux contenait vingt-cinq Anglaises. Assises dans le grand car blanc, elles regardaient la fête à travers leurs lorgnettes. Les danseurs étaient tous saouls. C'était le dernier jour de la *fiesta*.

La *fiesta* formait un bloc solide et compact, mais les autos et les cars de touristes en détachaient de petits îlots de spectateurs. Quand les cars se vidaient, les touristes étaient absorbés par la foule. On ne les voyait plus que sous forme de costumes de sport, si drôles d'aspect, à une table, parmi la cohue de paysans en blouses noires. La *fiesta* absorba même les Anglais de Biarritz, si bien qu'on ne les voyait qu'en passant près des tables. La musique jouait à perpétuité dans les rues. Les tambours ne cessaient de battre et les fifres de siffler. A l'intérieur des cafés, des hommes, cramponnés aux tables ou aux épaules les uns des autres, entonnaient des chansons de leur voix rude.

— Voilà Brett, dit Bill.

Je regardai et je la vis qui traversait la foule, sur la place. Elle marchait, la tête haute, comme si, la fête ayant été organisée en son honneur, elle trouvait tout cela aussi agréable que drôle.

— Salut, les copains, dit-elle. Qu'est-ce que j'ai comme soif!

— Apportez-nous une autre bière, dit Bill au garçon.

— Des crevettes?

— Est-ce que Cohn est parti? demanda Brett.

— Oui, dit Bill. Il a loué une auto.

La bière arriva. Brett voulut soulever la chope et sa main trembla. Elle s'en aperçut et sourit, et elle se pencha et but un long trait.

— Bonne bière.

— Très bonne, dis-je.

Mike m'inquiétait. Il semblait n'avoir pas dormi. Il avait dû passer son temps à boire. Mais il paraissait capable de se contrôler.

— J'ai appris que Cohn t'avait blessé, Jake, dit Brett.

— Non. Il m'a mis knock out, tout simplement.

— En tout cas, il a amoché Pedro Romero, dit Brett, salement amoché.

— Comment est-il?

— Oh! ça ira. Il ne veut pas quitter sa chambre.

— Est-ce qu'il a une sale tête?

— Très. Il a été réellement amoché. Je lui ai dit que j'allais juste voir mes copains une minute.

— Est-ce qu'il prendra part aux courses?

— Mais oui. J'irai avec vous si ça vous est égal.

— Comment va ton petit ami? demanda Mike.

Il n'avait pas écouté un mot de ce que Brett avait dit.

— Brett a un toréador, dit-il. Elle avait un juif qui s'appelait Cohn, mais il a mal tourné.

Brett se leva.

— J'ai autre chose à faire qu'à écouter ce genre d'insanités, Michael.

— Comment va ton petit ami?

— Sacrement bien, dit Brett. Tu n'auras qu'à le regarder cet après-midi.

— Brett a un toréador, dit Mike. Un joli petit salaud de toréador.

— Ça t'ennuierait de venir faire un tour avec moi? Je voudrais te parler, Jake.

— Parle-lui de ton toréador, dit Mike. Et puis, tiens, le diable l'emporte, ton toréador.

Il renversa la table, et bière et crevettes tombèrent avec fracas sur le sol.

— Viens, dit Brett, ne restons pas là.

Dans la foule, en traversant la place, je dis :

— Alors, où ça en est-il?

— Je ne le verrai pas après déjeuner, avant la course. Ses gens viendront l'habiller. Il m'a dit qu'ils étaient furieux contre moi.

Brett était rayonnante. Elle était heureuse. Le soleil brillait au ciel et la journée était radieuse.

— Je me sens toute transformée, dit Brett. Tu n'as pas idée, Jake.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi?

— Non. Accompagne-moi aux courses, tout simplement.

— On te verra au déjeuner?

— Non, je mangerai avec lui.

Nous étions debout sous les arcades, devant la porte de l'hôtel. On portait des tables dehors et on mettait le couvert sous les arcades.

— Veux-tu faire un tour dans le parc? demanda Brett. Je ne peux pas monter déjà, je crois qu'il dort.

Nous passâmes devant le théâtre, quittâmes la place et, suivant la foule entre les deux rangées de baraques, nous traversâmes la foire. Nous arrivâmes à une rue transversale qui conduisait au Paseo de Sarasate. Nous pouvions voir la foule s'y promener, habillée à la dernière mode. Arrivés au bout du parc, les gens retournaient sur leurs pas.

— N'allons pas là-bas, dit Brett, je ne tiens pas à être dévisagée.

Nous étions debout au soleil qui semblait chaud et bon après la nuit et les nuages de la mer.

— J'espère que le vent va tomber, dit Brett. C'est très mauvais pour lui.

— Moi aussi.

— Il dit que les taureaux sont satisfaisants.

— Ils sont bons.

— Est-ce que c'est San Fermin?

Brett regardait le mur jaune de la chapelle.

— Oui, c'est là où la fête a commencé, dimanche.

— Entrons, veux-tu? J'aimerais prier un peu pour lui... faire quelque chose...

Nous entrâmes par la lourde porte de cuir qui se mouvait très légèrement. Il faisait noir à l'intérieur. Beaucoup de gens priaient. On les découvrait à mesure que les yeux s'habituèrent au demi-jour. Nous nous agenouillâmes sur un des longs bancs de bois. Au bout d'un instant, je sentis Brett se raidir contre moi et je vis qu'elle regardait droit devant elle.

— Viens, dit-elle d'une voix rauque, sortons. Ça me fout les nerfs à l'envers.

Dehors, dans la chaude luminosité de la rue, Brett regarda la cime des arbres dans le vent. La prière n'avait pas été un succès.

— Je ne sais pas pourquoi je me sens toujours si nerveuse dans les églises, dit Brett. Ça ne me fait jamais de bien.

Nous partîmes.

— L'atmosphère religieuse ne me va pas, dit Brett. Contraire à mon genre de beauté.

» Tu sais, dit Brett, je ne me tracasse pas du tout à son sujet. Je n'ai que du bonheur quand je pense à lui.

— Tant mieux.

— Pourtant, je voudrais bien que le vent tombe.

— Il est possible qu'il tombe vers cinq heures.

— Espérons-le.

— Tu pourrais prier.

Je me mis à rire.

— Ça ne sert à rien. Je n'ai jamais obtenu une seule des choses pour lesquelles j'ai prié. Et toi?

— Oh! si!

— Allons donc! dit Brett. Enfin, il y a peut-être des gens auxquels ça réussit. Tu n'as pas l'air très religieux, Jake.

— Je suis plus religieux que tu ne crois.

— Allons donc! dit Brett. Ne commence pas à faire du prosélytisme aujourd'hui. La journée sera assez mauvaise comme ça.

C'était la première fois, depuis la veille de son départ avec Cohn, que je lui revoyais son allure ancienne d'heureuse insouciance. Nous nous trouvions de nouveau devant l'hôtel. Toutes les tables étaient mises, maintenant, et plusieurs étaient déjà garnies de gens qui mangeaient.

— Occupe-toi de Mike, dit Brett, ne le laisse pas trop se saouler.

— *Your friends haff gone up-stairs* (1), dit, en anglais, le maître d'hôtel allemand.

Il avait perpétuellement l'oreille aux aguets. Brett se retourna vers lui.

— Merci beaucoup. Avez-vous autre chose à dire?

— Non, madame.

— Bien, dit Brett.

— Gardez-nous une table pour trois, dis-je à l'Allemand.

Il sourit de son sale petit sourire blanc et rose.

— *Matame fa mancher ici?*

— Non, dit Brett.

— Alors, che crois qu'une table pour teux sera suffisante.

— Ne lui réponds pas, dit Brett. Mike doit être dans un triste état, dit-elle dans l'escalier.

Nous croisâmes Montoya. Il s'inclina sans sourire.

— Je vous retrouverai au café, dit Brett. Merci beaucoup, Jake.

Nous nous étions arrêtés à l'étage où étaient nos chambres. Elle suivit le corridor et entra dans la chambre de Romero. Elle ne prit pas la peine de frapper. Elle

(1) Vos amis sont montés. (N. D. T.)

ouvrit la porte tout simplement, entra, et referma la porte derrière elle.

Je restai devant la porte de la chambre de Mike et je frappai. Pas de réponse. J'essayai de tourner le bouton et la porte s'ouvrit. La chambre était en grand désordre. Toutes les valises étaient ouvertes et le linge épars. Il y avait des bouteilles vides, près du lit. Mike, couché sur le lit, ressemblait à son propre masque mortuaire. Il ouvrit les yeux et me regarda.

— *Hello!* Jake, dit-il très lentement. Je dors un peu. Il y a si longtemps que j'avais envie de... de dormir un peu.

— Laisse-moi te couvrir.

— Non, j'ai assez chaud. Ne t'en va pas. Je n... n'ai pas encore commencé à dormir.

— Tu vas dormir, Mike. Ne te tracasse pas, mon vieux.

— Brett a un toréador, dit Mike, mais son juif a foutu le camp.

Il tourna la tête et me regarda.

— Une sacrée veine, hein?

— Oui. Maintenant, dors, Mike. Il faut dormir.

— Je commence juste. Je... vais... dormir un peu.

Il ferma les yeux. Je sortis de la chambre et fermai la porte sans bruit. Bill était dans ma chambre en train de lire le journal.

— Tu as vu Mike?

— Oui.

— Allons manger.

— Je ne veux pas manger en bas, avec ce maître d'hôtel allemand. Il a été trop impertinent quand j'aidais Mike à monter.

— Il a été impertinent avec nous aussi.

— Allons manger en ville.

Nous descendîmes. Dans l'escalier, nous croisâmes une servante qui montait avec un plateau couvert.

— C'est le déjeuner de Brett, dit Bill.

— Et de son gosse, dis-je.

Dehors, sur la terrasse, sous les arcades, le maître d'hôtel

allemand s'approcha. Ses joues rouges luisaient. Il était devenu poli.

— Ch'ai une table pour fous teux, messieurs, dit-il.

— Allez vous y asseoir, dit Bill.

Nous traversâmes la rue.

Nous mangeâmes dans un restaurant, dans une des petites rues qui aboutissent à la place. Il n'y avait que des hommes dans ce restaurant. Tout le monde fumait, buvait et chantait. La nourriture était bonne et le vin aussi. Nous ne parlâmes pas beaucoup. Ensuite, nous allâmes au café et regardâmes la *fiesta* arriver à son point d'ébullition. Brett nous rejoignit aussitôt après déjeuner. Elle dit qu'elle avait regardé dans la chambre et que Mike était endormi.

Quand la *fiesta*, au comble de l'agitation, se porta vers les arènes, nous suivîmes la foule. Brett s'assit au premier rang entre Bill et moi. Droit au-dessous de nous se trouvait le *callejón*, le couloir entre les gradins de la palissade rouge de la *barrera*. Derrière nous les gradins de ciment se remplissaient. Devant nous par-delà la barrière rouge, le sable de l'arène s'étendait, jaune et finement ratissé. La pluie semblait l'avoir un peu alourdi, mais il était sec, ferme et lisse au soleil. Les garçons d'estoc, et les employés des arènes arrivèrent dans le *callejón*, portant sur leurs épaules des paniers d'osier pleins de capes de combat et de *muletas*. Elles étaient tachées de sang et tassées, pliées, serrées dans les paniers. Les garçons d'estoc ouvrirent les lourdes boîtes en cuir, et les poignées enveloppées de rouge apparurent quand ils appuyèrent les boîtes contre la barrière. Ils déployèrent la flanelle rouge, à taches sombres, des *muletas*, et y fixèrent des baguettes pour faire tendre l'étoffe et donner au matador quelque chose à tenir. Brett surveillai tout cela. Elle était absorbée par les détails professionnels.

— Il a son nom imprimé sur toutes ses capes et ses *muletas*, dit-elle. Pourquoi les appelle-t-on *muletas*?

— Je ne sais pas.

— Je me demande si on les lave quelquefois.

— Je ne crois pas. Ça risquerait de faire passer la couleur

— Le sang doit les raidir, dit Bill.

— C'est drôle, dit Brett, comme on devient indifférent au sang.

En bas, dans l'étroit couloir, les garçons d'estoc achevaient les préparatifs. Toutes les places étaient prises. En haut, toutes les loges étaient occupées. Il n'y avait pas une place vide, sauf dans la loge du président. On attendait son arrivée pour commencer la course. Par-delà le sable uni, sous la haute voûte qui conduisait aux *corrals*, les toréadors, debout, les bras enroulés dans leurs capes, causaient en attendant le moment de défiler dans l'arène. Brett les regardait avec ses jumelles.

— Tiens, veux-tu regarder?

Je pris les jumelles et vis les trois matadors. Romero était au milieu, Belmonte à gauche et Marcial à droite. Leurs gens étaient derrière eux ainsi que les banderilleros. Au fond du couloir et à l'entrée du *corral*, j'aperçus les picadors. Romero portait un costume noir. Son tricorne était abaissé sur ses yeux. Je ne pouvais pas bien voir sa figure sous le chapeau, mais elle me parut sérieusement meurtrie. Il regardait droit devant lui. Marcial fumait une cigarette avec circonspection, la gardant sans cesse à la main. Belmonte regardait en face, le visage d'une pâleur jaunâtre, sa longue mâchoire de loup projetée en avant. Il regardait dans le vague. Ni lui ni Romero ne semblaient avoir rien de commun avec les autres. Ils étaient seuls. Le président entra. Des applaudissements éclatèrent dans la grande tribune, au-dessus de nous, et je passai les jumelles à Brett. On applaudit. La musique commença. Brett regardait avec les jumelles.

— Tiens, prends-les, dit-elle.

A travers les jumelles je vis Belmonte parler à Romero. Marcial se redressa et jeta sa cigarette, puis, le regard fixé droit devant eux, la tête haute, balançant leur bras libre, les trois matadors se mirent en marche. Derrière eux tout le défilé se déploya. Chacun marchait au pas, capes roulées, balançant le bras libre. Ensuite venaient les picadors, la pique en l'air, comme une lance. Les deux attelages de

mules et les employés fermaient la marche. Devant la loge présidentielle, les matadors, le chapeau sur la tête, saluèrent en s'inclinant. Puis, ils s'approchèrent de la *barrera*, au-dessous de nous. Pedro Romero enleva sa lourde cape brodée d'or et la passa par-dessus la barrière à son garde-estoc. Il lui dit quelque chose. Maintenant que Romero était tout près de nous, nous pouvions distinguer ses lèvres enflées et ses deux yeux meurtris. Son visage tuméfié avait changé de couleur. Le garde-estoc prit la cape, leva les yeux vers Brett et, s'approchant de nous, il lui tendit la cape.

— Déploie-la devant toi, dis-je.

Brett se pencha. La cape était lourde et toute raide d'or soyeux. Le garde-estoc se retourna, secoua la tête et dit quelque chose. Un homme, assis près de moi, se pencha vers Brett.

— Il ne veut pas que vous la déployiez, dit-il. Il faut la plier et la garder sur vos genoux.

Brett plia la lourde cape.

Romero ne nous regardait pas. Il parlait à Belmonte. Belmonte avait donné sa cape d'apparat à des amis. Il les regarda et leur sourit de son sourire de loup qui n'affectait que la bouche. Romero se pencha par-dessus la *barrera* et demanda la cruche d'eau. Le garde-estoc l'apporta et Romero versa de l'eau sur la percale de sa cape de combat, puis, avec son pied chaussé d'un escarpin, il en frotta les plis inférieurs dans le sable.

— Pourquoi fait-il cela? demanda Brett.

— Pour lui donner du poids, dans le vent.

— Il a la figure bien abîmée, dit Bill.

— Il n'est pas bien du tout, dit Brett. Il devrait être au lit.

Le premier taureau était à Belmonte. Belmonte fut très bon. Mais, parce qu'il gagnait trente mille pesetas et que les gens avaient fait la queue toute la nuit pour avoir des places, la foule aurait voulu qu'il fût plus que bon. La spécialité de Belmonte est son travail tout près du taureau. En tauromachie, on parle du terrain du taureau et du

terrain du torero. Tant que le torero reste sur son propre terrain, il est relativement en sûreté. Belmonte, dans ses grands jours, travaillait toujours dans le terrain du taureau. C'est ainsi qu'il donnait la sensation de tragédie imminente. Les gens allaient aux courses pour voir Belmonte, pour avoir des sensations tragiques, et peut-être pour voir la mort de Belmonte. Il y a quinze ans, on disait que ceux qui voulaient voir Belmonte n'avaient qu'à se presser tant qu'il était vivant. Depuis, il a tué plus de mille taureaux. Quand il se retira, la légende s'empara de son style tauromachique et, quand il recommença à toréer, le public fut désappointé parce que personne n'aurait pu travailler les taureaux d'aussi près que Belmonte était supposé le faire, Belmonte pas plus que les autres, naturellement.

Belmonte imposait également des conditions. Il insistait pour que ses taureaux ne fussent ni trop grands ni trop armés. Il manquait donc l'élément nécessaire pour créer l'atmosphère de tragédie, et le public qui attendait de Belmonte (souffrant à cette époque d'une fistule) trois fois plus que Belmonte n'avait jamais été capable de donner, se sentait fraudé et volé. Le mépris accentuait encore le prognathisme de Belmonte; son visage devenait plus jaune; à mesure que ses douleurs augmentaient, ses mouvements se ralentissaient et, finalement, la foule se mit violemment contre lui et il resta suprêmement méprisant et indifférent. Il avait espéré un après-midi glorieux. Au lieu de cela, c'était un après-midi de sarcasmes, d'insultes, terminé par une volée de coussins, de morceaux de pain, de légumes qu'on lui jetait dans ces arènes où il avait connu ses plus grands triomphes. Il se contentait d'avancer la mâchoire. Parfois, en entendant une insulte particulièrement dure, il se tournait pour sourire, de ce sourire sans lèvres, sourire de dents et de mâchoire, et, la douleur que lui causait chaque mouvement augmentant sans cesse, son visage jaune prit la teinte du parchemin et, après la mort du second taureau, quand la pluie de pain et de coussins eut cessé, après avoir salué le président de ce même sourire de loup,

L'œil méprisant, après avoir passé son épée par-dessus la *barrera* pour qu'on l'essuyât et qu'on la remît dans son fourreau, il entra dans le *callejón* et là, appuyé à la *barrera*, en dessous de nous, la tête sur les bras, ne voyant plus rien, n'entendant plus rien, il s'abandonna tout entier aux douleurs qui le lancinaient. Quand, finalement, il leva les yeux, il demanda un verre d'eau. Il en avala un peu, se rinça la bouche, cracha l'eau, prit sa cape et retourna dans l'arène.

Comme le public était contre Belmonte, il était pour Romero. A partir du moment où Romero quitta la *barrera* pour s'approcher du taureau, on l'applaudit. Belmonte regardait aussi Romero. Il ne cessait de le regarder sans en avoir l'air. Il ne faisait point attention à Marcial. Marcial, c'était quelque chose qu'il connaissait bien. Il s'était remis à toréer pour pouvoir rivaliser avec Marcial, sachant que la partie était gagnée d'avance. Il savait qu'il aurait à rivaliser avec Marcial et les autres étoiles de la tauromachie décadente, et il était sûr que la sincérité de son art personnel serait tellement mise en valeur par la fausse esthétique des toreros de la décadence qu'il lui suffirait tout simplement de se montrer dans l'arène. Sa rentrée avait été gâtée par Pedro Romero. Romero faisait toujours doucement, calmement et admirablement ce que lui, Belmonte, ne se décidait à faire maintenant que de temps à autre. La foule le sentait, même les gens de Biarritz. L'ambassadeur américain finit même par le sentir aussi. C'était une lutte que Belmonte n'entreprendrait pas, parce qu'elle ne pouvait aboutir qu'à une blessure grave ou à la mort. Belmonte n'était plus assez bien. Ce n'était plus aux arènes maintenant qu'il pouvait prétendre à la grandeur. Il doutait même qu'il y eût des moments de grandeur. Les choses avaient changé, et la vie ne venait plus maintenant que par éclairs. Il avait des éclairs de son ancienne grandeur, en face des taureaux, mais ces éclairs étaient sans valeur parce qu'il les avait écartés d'avance lorsque, au sortir de son auto, il avait examiné, appuyé à la barrière, le troupeau de son ami l'éleveur, pour y choisir des bêtes de tout

repos. C'est ainsi qu'il avait eu deux petits taureaux maniables, courtement armés, et, quand il sentait la grandeur lui revenir, si peu que ce fût, à travers les douleurs qui ne le quittaient pas, c'était une grandeur écartée et vendue d'avance, et il n'en éprouvait aucun plaisir. C'était bien la grandeur, mais, pour lui, elle ne transformait plus l'art tauromachique en merveille.

Romero, lui, possédait la grandeur. Il aimait toréer, et je crois qu'il aimait les taureaux, et je crois qu'il aimait Brett. Tout ce qui dépendait de sa volonté, il le fit devant elle, tout l'après-midi. Jamais il ne leva les yeux sur elle. C'était plus fort ainsi, car il le faisait pour lui-même, tout aussi bien que pour elle. Parce qu'il ne la regardait pas pour quêter son assentiment, tout ce qu'il faisait, il le faisait intérieurement, pour lui-même, et cela le fortifiait, et cependant il le faisait pour elle aussi. Mais il ne le faisait point pour elle à son préjudice. Il en bénéficia tout l'après-midi.

Son premier *quite* eut lieu exactement au-dessous de nous. Chacun à leur tour, les trois matadors occupèrent le taureau après chaque assaut contre un des picadors. Belmonte d'abord, puis Marcial et enfin Romero. Tous les trois se tenaient à gauche du cheval. Le picador, le chapeau sur les yeux, la pique à angle aigu vers le taureau, les éperons dans les flancs du cheval, les rênes dans la main gauche, conduisit le cheval au taureau. Le taureau surveillait. Il avait l'air de surveiller le cheval blanc, mais, en réalité, il surveillait la pointe d'acier triangulaire de la pique. Romero, attentif, vit le taureau détourner la tête. Il ne voulait pas foncer. Romero déploya sa cape pour que la couleur en frappât l'œil du taureau. Le taureau fonça par réflexe. Il fonça et, au lieu de l'éclair coloré, il rencontra un cheval blanc. Sur le cheval, un homme penché ficha la pointe d'acier d'un long manche en noyer dans le garrot musculeux du taureau. Usant de la pique comme d'un pivot, il écarta le cheval, et, enfonçant le fer, il infligea une blessure au taureau, le faisant saigner pour Belmonte. Le taureau ne s'entêta pas sur le fer. Décidé-

ment, il ne voulait pas des chevaux. Il tourna, et le groupe se dispersa, et Romero le dirigea avec sa cape. Il le dirigeait doucement, calmement, puis, s'étant arrêté droit en face du taureau, il lui présenta la cape. Le taureau dressa la queue et fonça, et Romero, déplaçant les bras devant le taureau, tourna, bien d'aplomb sur ses pieds. La cape humide, lourde de boue, se déploya, s'enfla comme une voile, et Romero pivota avec elle, juste devant le taureau. A la fin de la passe, ils étaient de nouveau face à face. Romero souriait. Le taureau chargea de nouveau et la cape de Romero se gonfla encore, mais de l'autre côté cette fois. Chaque fois, il laissait le taureau le frôler de si près que l'homme, le taureau et la cape qui s'enflait et tournoyait devant le taureau ne formaient plus qu'une masse aux contours aigus. Tout était si lent, si calculé. On aurait dit qu'il berçait le taureau pour l'endormir. Il fit ainsi quatre véroniques et termina par une demi-véronique qui le laissa le dos tourné vers le taureau. Alors, la main sur la hanche, la cape sur le bras, tandis que le taureau regardait son dos s'éloigner, il s'avança vers l'ovation.

Avec ses propres taureaux il fut parfait. Son premier taureau ne voyait pas bien. Après les deux premières passes de cape, Romero vit exactement qu'elle était l'importance de ce défaut visuel. Il agit en conséquence. Ce n'était point du travail brillant, ce n'était que du travail parfait. La foule aurait voulu qu'on changeât le taureau. Elle protesta bruyamment. On ne pouvait rien espérer de bien beau avec un taureau qui ne voyait pas les leurres, mais le président refusa de le faire remplacer.

— Pourquoi ne le change-t-on pas? demanda Brett.

— On l'a payé. On ne veut pas perdre d'argent.

— Ce n'est pas très juste pour Romero.

— Regarde comme il manie un taureau qui ne voit pas les couleurs.

— Je n'aime pas voir ce genre de choses.

Ce n'était pas agréable à regarder pour ceux qui tenaient à la personne qui le faisait. Pour agir sur un taureau qui ne pouvait pas voir la couleur des capes ou la flanelle

écarlate de la *muleta*, Romero devait offrir son propre corps. Il devait approcher assez près pour que le taureau vît son corps et fonçât dessus, puis, aiguillant le taureau sur le drap rouge, il lui fallait terminer la passe dans le style classique. Les gens de Biarritz n'aimaient pas ça. Ils croyaient que Romero avait peur et ils expliquaient ainsi le petit saut qu'il devait faire chaque fois qu'il transférait l'élan du taureau de son propre corps à la *muleta*. Ils préféraient Belmonte dans ses efforts pour s'imiter lui-même, ou les imitations de Belmonte que faisait Marcial. Trois d'entre eux étaient assis derrière nous.

— Pourquoi a-t-il peur du taureau? Le taureau est si bête qu'il n'en veut qu'à l'étoffe.

— C'est un commençant. Il ne sait pas encore.

— Moi, je trouvais qu'il était très bon à la cape tout à l'heure.

— Il se sent nerveux sans doute, à présent.

Là-bas, seul au centre de l'arène, Romero continuait sa même tactique. Il approchait assez près pour que le taureau pût le voir en plein. Il offrait son corps, plus près, encore plus près, sous l'œil morne du taureau, si près enfin que le taureau jugeait qu'il pourrait l'atteindre. Il s'offrait alors de nouveau, déclenchant la charge, et juste avant l'arrivée des cornes, il présentait au taureau le drap rouge, avec ce petit saut presque imperceptible qui offensait si profondément le jugement critique des experts tauromachiques de Biarritz.

— Maintenant, il va le mettre à mort, dis-je à Brett. Le taureau est encore vigoureux. Il n'a pas voulu se fatiguer.

Au centre de l'arène, Romero, de profil, face au taureau, sortit son épée de dessous les plis de la *muleta*. Il se dressa sur la pointe des pieds et visa le long de la lame. Le taureau fonça au moment même où Romero fonçait. La main gauche de Romero laissa tomber la *muleta* sur le mufle du taureau pour l'aveugler; son épaule gauche s'avança entre les cornes tandis que l'estoc pénétrait. Pendant un instant, homme et taureau ne firent plus qu'un. Romero était penché au-dessus de la bête, le bras tendu très haut, là où

la garde de l'épée s'était fichée entre les épaules du taureau. Puis, la figure se brisa. D'un petit saut, Romero se dégagea et, l'instant d'après, il était debout une main en l'air, face au taureau, la chemise déchirée sous la manche, l'étoffe blanche battant au vent, et le taureau, la garde rouge fichée dans le garrot, baissait la tête, s'affermissait sur ses pattes.

— Il tombe, dit Bill.

Romero était assez près pour que le taureau pût le voir. La main toujours levée, il parlait au taureau. Le taureau se ramassa, puis sa tête retomba, et il s'écroula sur le flanc d'abord, doucement, puis sur le dos, les quatre pattes en l'air.

On rendit l'épée à Romero. Il s'avança, tenant l'épée la pointe en bas, sa *muleta* dans l'autre main, jusque devant la loge présidentielle. Là, il s'inclina, se redressa, s'approcha de la *barrera* et tendit l'épée et la *muleta*.

— Un sale taureau, dit le garçon d'estoc.

— Il m'a donné du mal, dit Romero.

Il s'épongea la figure. Le garçon d'estoc lui tendit la cruche. Romero s'essuya les lèvres. Cela lui faisait mal de boire à la cruche. Il ne nous regarda pas.

Pour Marcial, ce fut un grand jour. On l'applaudissait encore quand le dernier taureau de Romero entra. C'était le taureau qui avait couru sur l'homme et l'avait tué sur le trajet des arènes.

Lors de son premier taureau, tout le monde avait pu remarquer le visage tuméfié de Romero. Tout ce qu'il faisait le révélait. Toute la concentration que nécessitait le travail délicat et ingrat imposé par le taureau qui voyait mal le faisait ressortir. Le pugilat avec Cohn n'avait point diminué son ardeur, mais il avait le visage écrasé et le corps meurtri. Il nettoyait tout cela, maintenant. Tout ce qu'il faisait avec le dernier taureau lui rendait peu à peu sa propreté originelle. C'était un bon taureau, un gros taureau bien armé, et il fonçait et refonçait aisément et franchement. C'était le genre de taureaux que Romero aimait.

Quand il eut fini le travail à la *muleta* et qu'il fut prêt pour la mise à mort, la foule l'obligea à continuer. Elle ne voulait pas que le taureau fût tué si vite. Elle ne voulait pas que ce fût fini. Romero continua. On aurait dit un cours de tauromachie. Il enchaîna toutes les passes, toutes complètes, lentes, moelleuses, régulières. Aucun truc, aucune mystification. Nulle brusquerie. Et l'accomplissement de chaque passe vous causait une sorte de douleur interne. La foule aurait voulu qu'il n'y eût jamais de fin.

Le taureau s'était placé d'aplomb sur ses quatre pattes, en position pour être tué, et Romero le mit à mort juste au-dessous de nous. Il ne le tua pas de la façon qui lui était imposée, comme pour le taureau précédent. Il le tua comme il le voulut. Il se profila droit en face du taureau, sortit l'estoc des plis de la *muleta* et visa le long de la lame, les pieds fermes. Puis, sans avancer d'un pas, il ne fit plus qu'un avec le taureau. L'épée était plantée, toute droite entre les cornes. Le taureau avait suivi le drap qui, agité près de terre, avait disparu quand Romero, d'un saut brusque, s'était écarté sur la gauche. Et ce fut fini. Le taureau essaya d'avancer, tenta de s'affermir sur ses pattes, flageola, hésita, puis tomba sur les genoux. Alors, le frère de Romero se pencha derrière lui et planta un petit couteau dans le garrot du taureau à la base des cornes. Il manqua la première fois. Il enfonça de nouveau le couteau et le taureau s'écroula, frémissant et rigide. Le frère de Romero, tenant d'une main une corne du taureau, de l'autre le couteau, leva les yeux vers la loge présidentielle. Des mouchoirs s'agitaient tout autour de l'arène. Le président regarda du haut de sa loge et agita son mouchoir. Le frère coupa l'oreille noire et rugueuse du taureau mort et se hâta de l'apporter à Romero. Le taureau, la langue pendante, gisait, massif et noir, sur le sable. De tous les côtés de l'arène, des jeunes gens couraient vers lui, venaient faire cercle autour de lui. Ils se mettaient à danser autour du taureau.

Romero prit l'oreille et la leva vers le président. Le président s'inclina et Romero, courant pour devancer la foule,

s'approcha de nous. Il se pencha par-dessus la *barrera* et donna l'oreille à Brett. Il inclina la tête et sourit. La foule l'entourait. Brett lui passa sa cape.

— Ça vous a plu? cria Romero.

Brett ne dit rien. Ils se regardèrent et sourirent. Brett tenait l'oreille dans sa main.

— Gare aux taches de sang, dit Romero avec une grimace.

La foule le voulait. Plusieurs jeunes gens crièrent quelque chose à Brett. La foule était composée de jeunes gens, de danseurs, d'ivrognes. Romero se retourna et essaya de se frayer un passage. Mais la foule l'entourait, essayait de le porter en triomphe. Il se débattit et s'échappa, et il se mit à courir parmi les gens, vers la sortie. Il ne voulait pas être porté sur les épaules des spectateurs. Mais ils s'emparèrent de lui et le soulevèrent. Il était fort mal, les jambes écartées, le corps douloureux. Ils le portaient en triomphe et couraient vers la grille. Il avait la main sur l'épaule de quelqu'un. Il nous regarda comme pour s'excuser. La foule lui fit franchir la grille en courant.

Nous rentrâmes tous les trois à l'hôtel. Brett monta l'escalier. Bill et moi restâmes dans la salle à manger du bas où nous mangeâmes des œufs durs et bûmes plusieurs bouteilles de bière. Belmonte arriva en costume civil avec son impresario et deux autres hommes. Ils s'assirent à la table voisine et mangèrent. Belmonte mangea très peu. Ils allaient partir pour Barcelone par le train de sept heures. Belmonte portait une chemise à raies bleues et un complet noir, et il mangeait des œufs à la coque. Les autres prenaient un grand repas. Belmonte ne parlait pas. Il se contentait de répondre aux questions.

Bill se sentait fatigué après ces courses. Moi aussi. Nous prenions tous les deux les courses très à cœur. Assis, nous mangions nos œufs en regardant Belmonte et les gens à sa table. Ses compagnons avaient des visages durs d'hommes d'affaires.

— Allons au café, dit Bill. Je voudrais prendre une absinthe.

C'était le dernier jour de la *fiesta*. Le temps se couvrait de nouveau. La place regorgeait de monde et les artificiers montaient leurs pièces pour le soir et les recouvraient de branches de hêtres. Des enfants regardaient. Nous passâmes devant des boutiques de fusées à longues baguettes de bambou. Il y avait foule devant le café. La musique jouait et on dansait. Géants et nains passaient.

— Où est Edna? demandai-je à Bill.

— Je ne sais pas.

Nous regardâmes commencer la dernière nuit de la fête. L'absinthe embellissait tout. Je pris la mienne sans sucre, dans le verre perlé d'eau, et la saveur en était agréablement amère.

— Je regrette pour Cohn, dit Bill. Ça n'a pas été gai pour lui.

— Le diable emporte Cohn, dis-je.

— Où crois-tu qu'il est allé?

— A Paris.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il va faire?

— Oh! je m'en fous.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il va faire?

— Reprendre son vieux collage, probablement.

— Qui est-ce son vieux collage?

— Quelqu'un du nom de Frances.

Nous primes une autre absinthe.

— Quand rentres-tu? demandai-je.

— Demain.

Au bout d'un instant, Bill dit :

— Enfin, la *fiesta* a été épatante.

— Oui, dis-je, tout le temps quelque chose à voir.

— J'ai l'impression que tout cela n'a été qu'un merveilleux cauchemar. Tu ne me croirais pas.

— Mais si, dis-je. Je croirais n'importe quoi, même les cauchemars.

— Qu'est-ce qu'il y a? Tu as le cafard?

— Un cafard monstre.

— Prends une autre absinthe. Eh! garçon, une autre absinthe pour ce *señor*.

— J'ai un de ces cafards!

— Bois ça, dit Bill. Bois lentement.

La nuit tombait. La fête continuait. Je commençais à me sentir ivre, mais je n'en étais pas plus heureux pour ça.

— Comment te sens-tu?

— Pas mieux.

— Prends-en une autre.

— Ça ne servira à rien.

— Essaie. On ne sait jamais. C'est peut-être celle-là qui fera de l'effet. Eh! garçon, une autre absinthe pour ce *señor*.

Au lieu de verser l'eau goutte à goutte, je la versai directement dans l'absinthe et j'agitai. Bill ajouta un morceau de sucre. Je remuai la glace avec la cuillère dans le mélange d'un brun nuageux.

— C'est bon?

— Très.

— Ne bois donc pas si vite. Ça va te donner mal au cœur.

Je reposai le verre. Je n'avais pas eu l'intention de boire si vite.

— Je me sens ivre.

— On le serait à moins.

— C'est bien ce que tu voulais, n'est-ce pas?

— Bien sûr. Saoule-toi. Débarrasse-toi de ton sacré cafard.

— Eh bien! je suis saoul. C'est bien ça que tu veux?

— Assieds-toi.

— Je ne veux pas m'asseoir, dis-je. Je rentre à l'hôtel.

J'étais très ivre. Je ne me souvenais pas d'avoir jamais été aussi ivre. Arrivé à l'hôtel, je montai l'escalier. La chambre de Brett était ouverte. Je passai ma tête par la porte. Mike était assis sur le lit. Il agita une bouteille.

— Jake, dit-il. Entre, Jake.

J'entrai et m'assis. La chambre était instable, sauf quand je fixais un point.

— Brett, tu sais... elle est partie avec le petit torero.

— Non?

— Si. Elle t'a cherché pour te dire adieu. Ils sont partis par le train de sept heures.

— Vraiment?

— Tort de faire ça, dit Mike. Elle n'aurait pas dû faire ça.

— Non.

— Tu veux boire? Attends, je vais sonner pour avoir de la bière.

— Je suis saoul, je vais m'étendre.

— Tu es noir? J'étais noir, moi aussi.

— Oui, dis-je, je suis noir.

— Alors, à la tienne, dit Mike. Va dormir, mon vieux Jake.

Je sortis et regagnai ma chambre. Je m'étendis sur le lit. Le lit tangua, et je m'assis sur le lit et regardai le mur pour le faire arrêter. Dehors, sur la place, la fête continuait. Cela m'était égal. Plus tard, Bill et Mike vinrent me chercher pour m'emmener déjeuner avec eux. Je fis semblant de dormir.

— Il dort. Il vaut mieux le laisser.

— Il est saoul comme une vache, dit Mike.

Ils sortirent.

Je me levai et allai sur le balcon regarder les danseurs sur la place. Le monde ne tournoyait plus. Tout était clair et brillant avec un peu de flou sur les bords. Je me lavai et me peignai. Je me faisais un drôle d'effet dans le miroir. Je descendis dans la salle à manger.

— Le voilà, dit Bill. Ce bon vieux Jake. Je savais bien qu'il ne tournerait pas de l'œil.

— Hello! vieux poivrot, dit Mike.

— La faim m'a réveillé.

— Prends de la soupe, dit Bill.

Nous étions assis tous les trois autour de la table, et on aurait dit qu'il manquait au moins six personnes.

CHAPITRE XIX

Le lendemain matin, tout était fini. La *fiesta* était finie. Je me réveillai vers neuf heures. Je pris un bain, m'habillai et descendis. La place était vide et il n'y avait personne dans les rues. Des gamins ramassaient les baguettes de fusées sur la place. Les cafés s'ouvraient juste et les garçons sortaient les confortables fauteuils d'osier blanc et les disposaient autour des tables de marbre, à l'ombre des arcades. On balayait les rues et on les arrosait à la lance.

Je m'assis dans un des fauteuils d'osier et m'y renversai confortablement. Le garçon ne se pressait pas de servir. Les affiches blanches qui annonçaient le débarquement des taureaux et les grandes feuilles d'horaires des trains spéciaux, se voyaient encore sur les piliers des arcades. Un garçon, ceint d'un tablier bleu, sortit avec un baquet d'eau et un torchon et commença à déchirer les affiches, arrachant des bandes de papier, lavant, frottant le papier qui restait collé à la pierre. La *fiesta* était finie.

Je pris un café et, au bout d'un moment, Bill arriva. Je le regardai traverser la place. Il s'assit à ma table et commanda un café.

— Alors, dit-il, c'est fini?

— Oui, dis-je. Quand pars-tu?

— Je ne sais pas. Je crois que nous ferions bien de prendre une auto. Est-ce que tu ne retournes pas à Paris?

— Non. J'ai encore une semaine de congé. Je crois que je vais aller à Saint-Sébastien.

— Moi, je veux rentrer.

— Qu'est-ce que Mike va faire?

— Il va aller à Saint-Jean-de-Luz.

— Louons une auto et allons ensemble jusqu'à Bayonne. Tu pourras prendre le train là-bas, ce soir.

— Bon. Partons après déjeuner.

— Entendu. Je vais commander une auto.

Nous déjeunâmes et payâmes la note. Montoya ne s'approcha pas de nous. Une des servantes nous apporta la note. L'auto attendait à la porte. Le chauffeur empila et ficela les valises sur le haut de la voiture; il en mit aussi près de lui, sur le siège, et nous montâmes. L'auto quitta la place, longea les petites rues, passa sous les arbres, descendit la côte et s'éloigna de Pampelune. Le trajet ne nous sembla pas très long. Mike avait une bouteille de Fundador. Je n'en bus que deux fois. Nous franchîmes les montagnes et quittâmes l'Espagne. Nous descendîmes par les routes blanches, à travers le pays Basque, frais et vert et trop ombragé. Nous arrivâmes enfin à Bayonne. Nous laissâmes les bagages de Bill à la gare et il prit son billet pour Paris. Son train partait à sept heures dix. Nous sortîmes de la gare. L'auto attendait en face.

— Qu'allons-nous faire de la voiture? demanda Bill.

— Oh! ne nous préoccupons pas de la voiture, dit Mike. Gardons-la avec nous.

— Très bien, dit Bill. Où allons-nous?

— Allons prendre un verre à Biarritz.

— Ce vieux panier percé de Mike, dit Bill.

Nous allâmes à Biarritz et laissâmes l'auto devant un endroit très chic. Nous entrâmes au bar et nous assîmes sur de hauts tabourets, et nous commandâmes des whiskies-sodas.

— C'est ma tournée, dit Mike.

— Tirons au sort.

Nous fîmes rouler les dés de poker d'as dans un grand cornet de cuir. Bill fut éliminé au premier coup. Mike perdit et donna un billet de cent francs au barman. Les whiskies coûtaient vingt francs pièce. Nous en primes d'autres et Mike perdit encore. Chaque fois, il laissait au barman un gros pourboire. Un bon jazz jouait dans une salle, près du bar. C'était un bar agréable. A la tournée suivante, je fus éliminé au premier tour avec quatre rois. Bill et Mike jetèrent les dés. Mike gagna la première fois

avec quatre valets. Bill gagna au second tour. Au tour final, Mike avait trois rois et les garda. Il passa le cornet à Bill. Bill l'agita et jeta les dés. Il amena trois rois, un as et une dame.

— C'est vous, Mike, dit Bill. Ce vieux joueur de Mike.

— Je suis désolé, dit Mike, mais je ne peux pas.

— Comment cela?

— Je n'ai plus d'argent, dit Mike. Je suis fauché. Je n'ai plus que vingt francs. Tenez, prenez vingt francs.

Bill changea légèrement d'expression.

— J'ai eu juste de quoi payer Montoya. Encore heureux que j'aie eu assez.

— J'accepterai bien un chèque, dit Bill.

— C'est bien gentil à vous, seulement, voilà, je n'ai pas le droit de signer de chèques.

— Comment allez-vous faire pour vous procurer de l'argent?

— Oh! il m'en arrivera. J'ai deux mois de ma pension qui devraient être ici. Je peux vivre à l'œil dans le petit bistrot de Saint-Jean.

— Qu'est-ce que tu veux faire de l'auto? me demanda Bill. Veux-tu la garder?

— Peu importe, mais ça me paraît plutôt idiot.

— Allons, encore une tournée, dit Mike.

— Ça va, c'est la mienne cette fois, dit Bill. Est-ce que Brett a de l'argent?

Il se tourna vers Mike.

— Je ne crois pas. Elle a laissé presque tout ce que je lui avais donné au vieux Montoya.

— Elle n'a pas d'argent sur elle? demandai-je.

— Je ne pense pas. Elle n'a jamais d'argent. Elle a cinq cents livres par an et elle en dépense trois cent cinquante pour payer des intérêts à des juifs.

— J'imagine qu'ils les trouvent à la source, dit Bill.

— Vous l'avez dit. Ce ne sont pas des juifs en réalité. C'est nous qui les appelons des juifs. Ce sont des Ecossais, je crois.

— Elle n'a pas un sou sur elle? demandai-je.

— Je ne crois pas. Elle m'a tout donné quand elle est partie.

— Alors, dit Bill, autant s'offrir une autre tournée.

— Bougrement bonne idée, dit Mike, ça ne mène jamais à rien de discuter les finances.

— C'est vrai, dit Bill.

Bill et moi tirâmes au sort pour les deux tournées suivantes. Bill perdit et paya. Nous regagnâmes la voiture.

— Y a-t-il un endroit où vous aimeriez aller, Mike? demanda Bill.

— Faisons une promenade. Ça fera peut-être du bien à mon crédit. Promenons-nous un peu.

— Parfait. J'aimerais bien voir la côte. Faisons-nous conduire vers Hendaye.

— Je n'ai aucun crédit le long de la côte.

— On ne sait jamais.

Nous suivîmes la route côtière, et ce furent le vert des presqu'îles, les villas blanches à toit rouge, les taches des forêts, et l'océan très bleu à marée basse, et les vagues qui déferlaient, tout au loin, sur la plage. Nous traversâmes Saint-Jean-de-Luz et passâmes par d'autres villages, plus loin, sur la côte. Par-derrière la région vallonnée que nous traversions, nous voyions les montagnes que nous venions de franchir en revenant de Pampelune. La route continuait. Bill regarda sa montre. Il était temps pour nous de rentrer. Il frappa à la vitre et dit au chauffeur de faire demi-tour. Le chauffeur fit reculer la voiture dans l'herbe pour pouvoir tourner. Derrière nous, il y avait des bois, une bande de prairies au-dessous, puis la mer.

A Saint-Jean-de-Luz nous fîmes arrêter l'auto et nous descendîmes devant l'hôtel où Mike allait séjourner. Le chauffeur porta ses bagages. Mike resta debout à côté de la voiture.

— Adieu, les copains, dit-il. La *fiesta* a été épatante.

— Au revoir, Mike, dit Bill.

— Je te retrouverai par là, dis-je.

— Ne vous en faites pas pour l'argent, dit Mike, tu paieras l'auto, Jake, et je t'enverrai ma quote-part.

— Au revoir, Mike.

— Au revoir, les copains. Vous avez été bougrement chic tous les deux.

Nous nous serrâmes la main. Nous agitâmes la main par la portière. Il nous regardait partir, debout sur la route. Nous arrivâmes à Bayonne juste avant le départ du train. Un porteur alla à la consigne chercher les bagages de Bill. J'allai jusqu'à la porte qui donne accès sur les quais.

— Au revoir, mon vieux, dit Bill.

— Au revoir, vieux.

— Ça a été épatant. J'ai passé une semaine épatante.

— Vas-tu rester à Paris?

— Non, il faut que j'embarque le 17. Au revoir, mon vieux.

— Au revoir, vieux.

Il franchit la grille et se rendit au train. Le porteur le précédait avec les bagages. Je regardai le train partir. Bill était à une des portières. La portière passa, le reste du train passa, et la voie resta vide. Je sortis pour aller retrouver la voiture.

— Combien vous dois-je? demandai-je au chauffeur.

Le prix jusqu'à Bayonne avait été fixé à cent cinquante pesetas.

— Deux cents pesetas.

— Combien serait-ce en plus pour me ramener jusqu'à Saint-Sébastien quand vous rentrerez?

— Cinquante pesetas.

— Ne vous moquez pas de moi.

— Trente-cinq pesetas.

— C'est trop cher, dis-je. Conduisez-moi au Panier Fleuri.

A l'hôtel, je payai le chauffeur et lui donnai un pour-boire. L'auto était couverte de poussière. Je frottai l'étui à cannes dans la poussière. Il me semblait que c'était le seul bien qui me rattachât à l'Espagne et à la *fiesta*. Le chauffeur embraya et descendit la rue. J'entraï dans l'hôtel où on me donna une chambre. C'était la même chambre où j'avais couché quand j'avais séjourné à Bayonne avec

Robert Cohn. Il me semblait qu'il y avait bien longtemps. Je me lavai, changeai de chemise et sortis en ville.

A un kiosque de journaux, j'achetai le *New York Herald* et je m'assis à un café pour le lire. Cela me semblait étrange d'être de nouveau en France. Cela me donnait un sentiment de sécurité provinciale. Je regrettais de n'être pas parti pour Paris avec Bill, mais Paris, ç'aurait été la continuation de la *fiesta*. J'en avais fini pour un temps avec les *fiestas*. Saint-Sébastien devait être calme. La saison n'ouvre qu'en août. Je pourrais y trouver une bonne chambre d'hôtel. Je pourrais lire, me baigner. La plage était belle. Il y avait des arbres magnifiques sur la promenade, au-dessus de la plage, et on y envoyait beaucoup d'enfants avec leurs nourrices avant l'ouverture de la saison. Le soir, il y aurait des concerts sous les arbres, en face du café Marinas. Je pourrais m'asseoir au Marinas pour écouter.

— Comment mange-t-on ici? demandai-je au garçon.

A l'intérieur, le café était un restaurant.

— Bien. Très bien. On mange très bien.

— Bon.

J'entrai dîner. Pour la France, c'était un gros repas, mais, après l'Espagne, les portions semblaient parcimonieusement distribuées. Je pris une bouteille de vin pour me tenir compagnie. C'était du Château-Margaux. C'était agréable de boire lentement et de déguster le vin et de boire seul. Un litre de vin est un bon compagnon. Ensuite, je pris un café. Le garçon me recommanda une liqueur basque appelée Izarra. Il apporta la bouteille et me versa un plein verre à liqueur. Il me dit que l'Izarra était faite avec des fleurs des Pyrénées. Les vraies fleurs des Pyrénées. On aurait dit une lotion capillaire, et l'odeur rappelait le *strega* italien. Je lui dis de rapporter ses fleurs des Pyrénées et de m'apporter un vieux marc. Le marc était bon. Je pris un second marc après le café.

Le garçon me parut un peu offensé au sujet des fleurs des Pyrénées, aussi lui donnai-je un gros pourboire. Cela le rendit heureux. Je me sentais à l'aise dans un pays où

il est si facile de rendre les gens heureux. On ne sait jamais si un garçon espagnol vous remerciera. Tout repose sur les bases financières si nettes en France. Il n'y a pas de pays où il soit plus facile de vivre. Personne ne complique les choses en devenant votre ami pour d'obscures raisons. Je dépensai un peu d'argent et le garçon m'aima. Il apprécia ma valeur marchande. Il serait heureux de me revoir, et il me ferait asseoir à une de ses tables. Ce serait une affection sincère parce qu'elle reposerait sur une base solide. J'étais de retour en France. Le lendemain, pour me faire des amis, je donnai des pourboires un peu trop gros à tout le monde, et je partis par le train du matin pour Saint-Sébastien. A la gare, je ne donnai pas un pourboire trop fort au porteur parce que j'estimai que je ne le reverrais jamais. Je ne voulais que quelques bons amis français à Bayonne pour me faire bien accueillir au cas où j'y reviendrais. Je savais que, s'ils se souvenaient de moi, leur amitié serait loyale.

A Irun, je dus changer de train et montrer mon passeport. J'étais très triste de quitter la France. La vie était si simple en France. Je sentais que j'étais idiot de rentrer en Espagne. En Espagne, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Je me sentais idiot d'y retourner. Je fis la queue au bureau des passeports. J'ouvris mes bagages à la douane. Je pris mon billet. Je passai sur le quai. Je montai dans le train et, après quarante minutes et huit tunnels, j'arrivai à Saint-Sébastien.

Même par les journées très chaudes, Saint-Sébastien conserve un certain air de fraîcheur matinale, et les feuilles des arbres semblent ne jamais sécher complètement. On dirait toujours que les rues viennent juste d'être arrosées. Par les journées les plus chaudes, il y a toujours des rues fraîches et ombragées. J'allai à un hôtel en ville où j'étais déjà descendu, et on m'y donna une chambre avec un balcon qui donnait sur les toits de la ville. Au-delà des toits s'élevait le flanc vert d'une montagne.

Je défis mes valises et j'empilai mes livres sur la table de nuit. Je sortis mon nécessaire à barbe, pendis quelques

vêtements dans la grande armoire et préparai un paquet de linge pour le blanchissage. Puis, je pris une douche dans la salle de bains et je descendis déjeuner. L'Espagne n'avait pas adopté l'heure d'été. J'étais donc en avance. Je mis ma montre à l'heure. J'avais gagné une heure en venant à Saint-Sébastien.

Comme j'entrais dans la salle à manger, le concierge m'apporta la fiche de police à remplir. Je la signai et lui demandai deux formules télégraphiques, et j'avertis l'hôtel Montoya de me faire suivre à ma présente adresse toutes les lettres et télégrammes. Je calculai le nombre de jours que je resterais à Saint-Sébastien et je rédigeai mon second télégramme pour mon bureau, demandant qu'on gardât mon courrier, mais qu'on me fît suivre à Saint-Sébastien, pendant six jours, tous les télégrammes qui arriveraient pour moi.

Après déjeuner, je remontai dans ma chambre, je lus un peu et m'endormis. Je ne m'éveillai qu'à quatre heures et demie. Je cherchai mon maillot de bain, je l'enveloppai dans une serviette, je descendis et me dirigeai vers la Concha. La marée n'était pas tout à fait basse. La plage était unie et ferme, et le sable était jaune. J'entrai dans une cabine de bains, je me déshabillai et passai mon maillot, puis je me dirigeai vers la mer, sur le sable fin. Le sable était chaud sous les pieds nus. Il y avait pas mal de monde sur la plage et dans l'eau. Au large, là où les deux pointes de la Concha se rejoignent presque pour former le port, on voyait la ligne blanche des lames et la pleine mer. Bien que la marée descendît, il y avait quelques rouleaux très lents. Ils arrivaient comme des ondulations dans l'eau, augmentaient de volume et déferlaient paresseusement sur le sable chaud. J'entrai dans l'eau. Elle était froide. Comme une lame arrivait, je m'y jetai, la tête la première. J'en ressortis en nageant sous l'eau et remontai à la surface. Toute impression de froid avait disparu. Je nageai jusqu'au radeau, je m'y hissai et m'étendis sur les planches brûlantes. Un jeune homme et une jeune fille étaient à l'autre bout. La jeune fille avait déboutonné la bretelle de son

maillot et se brunissait le dos. Le jeune homme, couché à plat ventre sur le radeau, lui parlait. Elle riait en l'écoutant et présentait au soleil son dos hâlé. Je restai couché sur le radeau, au soleil, jusqu'à ce que je fusse sec. Puis j'essayai divers modes de plongeurs. Je plongeai en profondeur une fois et nageai jusqu'au fond. Je nageais les yeux ouverts, et tout était sombre et vert. Le radeau faisait une tache obscure. Je sortis de l'eau près du radeau, je me hissai et replongeai encore une fois, en longueur cette fois, puis je regagnai la rive à la nage. Je me séchai, étendu sur la plage, puis j'allai dans ma cabine. J'enlevai mon maillot, je me rinçai à l'eau douce et me séchai par une friction.

Je contournai le port sous les arbres, jusqu'au casino, puis, par une rue fraîche, j'allai au café *Marinas*. Un orchestre jouait à l'intérieur du café et je m'assis à la terrasse pour jouir de la fraîcheur par cette chaude journée. Je pris un citron pressé à la glace, puis un long whisky-soda. Je restai longtemps à la terrasse du *Marinas*. Je lus et regardai les passants et j'écoutai la musique.

Quand il commença à faire sombre, je contournai le port et longeai la promenade et, finalement, je rentrai dîner à l'hôtel. Il y avait à ce moment-là une course de bicyclettes, le Tour du Pays Basque, et les coureurs s'étaient arrêtés pour passer la nuit à Saint-Sébastien. Dans un coin de la salle à manger il y avait une longue table où les coureurs cyclistes mangeaient avec leurs entraîneurs et leurs managers. Ils étaient tous Français ou Belges et faisaient grande attention à leur nourriture, mais ils ne s'ennuyaient pas. Au bout de la table se trouvaient deux jolies petites Françaises, tout à fait genre faubourg Montmartre. Je ne pus trouver à qui elles appartenaient. Ils parlaient tous argot à la grande table, et il y eut plusieurs plaisanteries en aparté, et, au bout de la table, certaines plaisanteries ne furent pas répétées aux jeunes femmes quand elles demandèrent à les entendre. Le lendemain matin, à cinq heures, les coureurs devaient repartir pour la dernière étape Saint-Sébastien-Bilbao. Les coureurs buvaient beaucoup de vin et

ils étaient brûlés et hâlés par le soleil. Ils ne prenaient pas la course au sérieux, sauf entre eux. Ils avaient si souvent couru entre eux que le gagnant leur importait peu. Surtout en pays étranger. La question d'argent s'arrangeait toujours.

L'homme qui avait une avance de deux minutes sur le reste des coureurs avait une poussée de furoncles qui le faisaient beaucoup souffrir. Il était assis sur ses reins. Son cou était très rouge et ses cheveux blonds brûlés par le soleil. Les autres coureurs le plaisantaient sur ses furoncles. Il frappa sur la table avec sa fourchette :

— Ecoutez bien, dit-il. Demain, je me collerai si bien le nez au guidon que seule une jolie petite brise pourra effleurer mes furoncles.

Une des femmes le regarda du bout de la table. Il grimaça un sourire et rougit. Les Espagnols, disaient-ils, ne savaient pas pédaler.

Je pris le café sur la terrasse avec le manager de l'équipe d'une grande fabrique de bicyclettes. Il dit que la course avait été très agréable et aurait mérité la peine d'être suivie si Bottechia n'avait pas abandonné à Pampelune. La poussière avait été désagréable, mais, en Espagne, les routes étaient meilleures qu'en France. Les courses de bicyclettes étaient le seul sport au monde, disait-il. Avais-je jamais suivi le Tour de France? Dans le journal seulement. Le Tour de France était le plus grand événement sportif du monde. C'est en suivant et organisant les courses sur route qu'il avait appris à connaître la France. Bien peu de personnes connaissent la France. Il passait tout le printemps, tout l'été et tout l'automne sur les routes avec les coureurs cyclistes. Voyez, maintenant, le nombre d'automobilistes qui suivent les coureurs de ville en ville, lors des courses sur route. C'était un pays riche, et plus sportif d'année en année. Il deviendrait le pays le plus sportif du monde. Cela grâce aux courses cyclistes. Grâce à elles et au football. Il connaissait la France. *La France sportive*. Il connaissait la course sur route. Nous primes un cognac. Pourtant, ce n'était pas désagréable de rentrer à Paris. Il

n'y a qu'un Paname. Dans le monde entier, naturellement. Paris est la ville la plus sportive du monde. Est-ce que je connaissais la *Chope du Nègre*? Non? Je l'y trouverais un jour. Je n'y manquerais pas. Nous prendrions une autre fine ensemble. Sans aucun doute. Ils partiraient vers six heures et quart du matin. Est-ce que je me lèverais pour voir le départ? Je ferais certainement tout mon possible. Est-ce que je désirais qu'il m'appelât? C'était certainement très intéressant. Je recommanderais au bureau qu'on me réveillât. Lui, le ferait volontiers. Je ne voudrais pas qu'il prît cette peine. Je préviendrais au bureau. Nous nous dîmes au revoir pour jusqu'au lendemain matin.

Le lendemain matin, quand je m'éveillai, il y avait déjà trois heures que les coureurs et leur cortège d'automobiles étaient sur les routes. Je pris mon café et lus les journaux au lit, puis je m'habillai et descendis sur la plage avec mon costume de bain. Tout était frais et humide au début de la matinée. Des nourrices en uniformes et en costumes régionaux se promenaient sous les arbres avec des enfants. Les enfants espagnols étaient très beaux. Des cireurs de bottes, assis sous un arbre, causaient avec un soldat. Le soldat n'avait qu'un bras. La marée était haute, une forte brise soufflait et les vagues déferlaient sur la plage.

Je me déshabillai dans une des cabines. Je traversai l'étroite bande de sable et entrai dans l'eau. Je gagnai le large, essayant de nager entre les rouleaux, mais obligé parfois de plonger. Puis, arrivé en eau calme, je me retournai pour faire la planche. Tout en flottant, je ne voyais que le ciel et je sentais la houle me soulever et se creuser. Je revins sur le bord où les vagues déferlaient et me laissai porter par une grosse lame. Je tournai alors et m'efforçai de nager dans le creux, entre deux rouleaux, évitant que les lames ne se brisent sur moi. C'était fatigant de nager dans ce creux. Je tournai et me dirigeai vers le radeau. L'eau était froide et portait bien. On avait l'impression qu'il serait impossible de couler. Je nageais lentement. La distance semblait longue à marée haute. Je me hissai sur le radeau et m'assis, dégouttant, sur les

planches que le soleil commençait à chauffer. Je jetai un regard circulaire sur la baie, la vieille ville, le casino, la rangée d'arbres de la promenade et les grands hôtels avec leurs porches blancs et leurs noms en lettres d'or. Au large, à droite, une colline verte avec un château fermait presque le port. Le radeau se balançait au rythme de l'eau. De l'autre côté de la passe étroite qui ouvrait sur la pleine mer, il y avait un autre promontoire élevé. Je pensai que j'aimerais traverser la baie, mais j'avais peur des crampes.

Assis au soleil, je regardais les baigneurs sur la plage. Ils avaient l'air tout petits. Au bout d'un instant, je me levai et, m'agrippant des orteils au bord du radeau, tandis qu'il penchait sous mon poids, je plongeai franchement et profondément pour remonter ensuite dans l'eau lumineuse. Je secouai l'eau salée de ma tête et nageai lentement, régulièrement, vers la plage.

Après m'être rhabillé et avoir payé ma cabine, je rentrai à pied à l'hôtel. Les coureurs cyclistes avaient laissé plusieurs numéros de *l'Auto*. Je les pris dans le salon de lecture et, les emportant avec moi, je m'assis dehors, au soleil, dans un fauteuil, pour les lire et me mettre au courant de la vie sportive en France. Tandis que je lisais, le concierge s'approcha, une enveloppe bleue à la main.

— Une dépêche pour vous, monsieur.

Je passai mon doigt sous le pli qui la fermait, je l'ouvris et je lus. On me la faisait suivre de Paris.

PEUX-TU VENIR HOTEL MONTANA MADRID - AI DES ENNUIS.
BRETT.

Je donnai un pourboire au concierge et relus la dépêche. Un facteur longea le trottoir. Il entra dans l'hôtel. Il avait une grosse moustache et un air très martial. Il ressortit de l'hôtel. Le concierge arrivait sur ses talons.

— Un autre télégramme pour vous, monsieur.

— Merci, dis-je.

Je l'ouvris. On me le faisait suivre de Pampelune.

PEUX-TU VENIR HOTEL MONTANA MADRID - AI DES ENNUIS.
BRETT.

Le concierge était toujours là, attendant probablement un autre pourboire.

— A quelle heure y a-t-il un train pour Madrid?

— Il en est parti un ce matin, à neuf heures. Il y a un omnibus à onze heures et le Sud-Express à dix heures ce soir.

— Retenez-moi une couchette dans le Sud-Express. Voulez-vous l'argent tout de suite?

— Comme vous voudrez, dit-il. Je le ferai mettre sur la note.

— C'est cela.

Voilà. La conclusion, c'était que mon séjour à Saint-Sébastien était foutu. J'imagine que je m'étais vaguement attendu à quelque chose de ce genre. Je vis le concierge debout sur la porte.

— Apportez-moi une formule de télégramme, je vous prie.

Il me l'apporta. Je tirai mon stylo et j'écrivis :

LADY ASHLEY HOTEL MONTANA MADRID - ARRIVERAI SUD-
EXPRESS DEMAIN - TENDRESSES.

JAKE.

Comme ça, l'affaire serait réglée. Voilà. On envoie une femme avec un homme. On la présente à un autre pour qu'elle file avec lui. Et puis, il faut aller la rechercher. Et terminer le télégramme par Tendresses. Parfait. Je descendis déjeuner.

Je ne dormis pas beaucoup cette nuit-là, dans le Sud-Express. Le matin, je déjeunai au wagon-restaurant et regardai le paysage de rochers et de pins, entre Avila et l'Escorial. Je vis l'Escorial par la portière, gris, long, froid, sous le soleil, et il me laissa complètement indifférent. Je vis Madrid surgir de la plaine, silhouette blanche et

compacte sur le haut d'une petite colline, très loin, au fond d'une campagne calcinée.

La gare du Nord, à Madrid, est la tête de ligne. Les trains ne vont pas plus loin. Ils ne continuent nulle part. Devant la gare, il y avait des voitures et des taxis et une rangée d'agents d'hôtels. On aurait dit une ville de province. Je pris un taxi et nous grimpâmes à travers des jardins, près du palais vide et de l'église inachevée, au bord du plateau. Puis, nous continuâmes jusqu'à la ville moderne, haute et brûlante. Par une rue bien pavée, le taxi atteignit la Puerta del Sol. Il traversa l'encombrement et prit la Carrera San Jerónimo. Les tentes de tous les magasins étaient baissées à cause de la chaleur. Les fenêtres, du côté ensoleillé de la rue, avaient leurs volets fermés. Le taxi s'arrêta au bord du trottoir. Je vis au troisième étage l'enseigne *Hôtel Montana*. Le chauffeur entra mes bagages et les posa près de l'ascenseur. Ne pouvant faire marcher l'ascenseur, je montai à pied. Au troisième étage, il y avait une plaque de cuivre : *Hôtel Montana*. Je sonnai et personne ne vint. Je resonnai et une servante, l'air grognon, ouvrit la porte.

— Est-ce que Lady Ashley est ici? demandai-je.

Elle me regarda stupidement.

— Est-ce qu'il y a une dame anglaise ici?

Elle se retourna et appela quelqu'un. Une très grosse femme apparut. Elle avait des cheveux gris, lourdement huilés en accroche-cœur autour de la figure. Elle était petite et autoritaire.

— *Muy buenos*, dis-je. Est-ce qu'il y a une dame anglaise ici? Je voudrais voir la dame anglaise.

— *Muy buenos*. Oui, il y a une Anglaise ici. Certainement, vous pouvez la voir si elle le désire.

— Elle désire me voir.

— La *chica* va la prévenir.

— Il fait très chaud.

— Il fait très chaud à Madrid, l'été.

— Et tellement froid en hiver.

— Oui, il fait très froid en hiver.

Est-ce que je désirais rester moi-même en personne à l'hôtel Montana? Pour le moment je n'en savais rien, mais j'aimerais qu'on fit monter mes bagages afin d'éviter qu'on les volât, au rez-de-chaussée. On ne volait jamais rien à l'hôtel Montana. Dans les autres hôtels, oui. Mais ici, non. Pas ici. Les clients de cet hôtel étaient soigneusement triés. J'étais très heureux d'apprendre cela. Cependant, j'aimerais qu'on fit monter mes bagages.

La servante revint et dit que la dame anglaise voulait voir tout de suite le monsieur anglais, immédiatement.

— Bon, dis-je. Vous voyez. C'est bien ce que je vous disais.

— Absolument.

Je suivis la servante le long d'un grand corridor sombre. Arrivée au bout, elle frappa à une porte.

— *Hello!* dit Brett. C'est toi, Jake?

— C'est moi.

— Entre. Entre.

J'ouvris la porte. La servante la referma derrière moi. Brett était au lit. Elle venait juste de se brosser les cheveux et elle tenait encore la brosse dans sa main. La chambre présentait cet aspect désordonné que seuls arrivent à créer ceux qui ont toujours eu des domestiques.

— Mon chéri, dit Brett.

Je m'avançai jusqu'au lit et je la pris dans mes bras. Elle m'embrassa et, tandis qu'elle m'embrassait, je pouvais sentir qu'elle pensait à autre chose. Elle tremblait dans mes bras. Je la sentais toute petite.

— Mon chéri. J'ai été si malheureuse.

— Raconte-moi.

— Rien à raconter. Il n'est parti qu'hier. Je l'ai fait partir.

— Pourquoi ne l'as-tu pas gardé?

— Je ne sais pas. Ces choses-là, ça ne peut pas se faire. Je ne crois pas lui avoir fait de mal.

— Tu lui auras probablement fait beaucoup de bien.

— Il n'est pas fait pour vivre avec quelqu'un. Je me suis rendu compte de cela tout de suite.

— En effet.

— Oh! dit-elle, ne parlons plus de ça. Ne parlons plus jamais de cela.

— Comme tu voudras.

— Ça m'a donné un coup quand j'ai vu qu'il avait honte de moi. Il a eu honte de moi pendant quelque temps, tu sais.

— Non.

— Oh! si. On le blaguait au café, je crois. Il voulait que je laisse pousser mes cheveux. Moi, avec des cheveux longs. J'en aurais une gueule!

— C'est drôle.

— Il disait que ça me donnerait l'air plus féminin. J'aurais eu une tête impossible.

— Et alors?

— Alors, il en a pris son parti. Il n'a pas eu honte de moi longtemps.

— Et ces ennuis, qu'est-ce que c'est?

— Je ne savais pas si je pourrais le décider à partir et je n'avais pas un sou pour partir moi-même et le quitter. Il a essayé de me faire accepter un tas d'argent, tu sais. Je lui ai dit que j'en avais des monceaux moi-même. Il savait bien que c'était un mensonge. Je ne pouvais pas accepter d'argent de lui, tu comprends.

— En effet.

— Oh! ne parlons plus de ça. Pourtant, il y a eu des choses assez drôles. Donne-moi une cigarette.

J'allumai une cigarette.

— Il a appris son anglais quand il était garçon de café à Gibraltar.

— Ah oui?

— Il voulait m'épouser pour finir.

— Vraiment?

— Mais oui. Je ne peux même pas épouser Mike.

— Il croyait peut-être que ça le ferait devenir Lord Ashley.

— Non, ça n'était pas ça. Il voulait vraiment m'épouser. Pour que je ne puisse pas le quitter, disait-il. Il voulait

être bien sûr que je ne le quitterais jamais. Après que je serais devenue plus féminine, naturellement.

— Tu devrais te sentir plus à l'aise maintenant.

— Je le suis. Je me sens de nouveau très bien. Il a effacé ce sacré Cohn.

— Tant mieux.

— Tu sais, j'aurais vécu avec lui si je n'avais pas compris que c'était mauvais pour lui. Nous nous entendions rudement bien.

— Exception faite de ton aspect extérieur.

— Oh! il se serait habitué à ça.

Elle éteignit sa cigarette.

— J'ai trente-quatre ans, tu sais. Je ne veux pas être une de ces garces qui débauchent les enfants.

— Non.

— Je ne veux pas devenir comme ça. Je me sens vraiment bien, tu sais. Vraiment d'aplomb.

— Tant mieux.

Elle détourna les yeux. Je crus qu'elle cherchait une autre cigarette. Puis je vis qu'elle pleurait, qu'elle tremblait et qu'elle pleurait. Elle évitait de me regarder. Je la pris dans mes bras.

— Ne parlons plus jamais de ça, je t'en prie. N'en parlons plus jamais.

— Ma Brett chérie.

— Je vais aller retrouver Mike. (Je pouvais la sentir pleurer quand je la serrais contre moi.) Il est si gentil et il est si horrible. Tout à fait ce qu'il me faut.

Elle s'obstinait à baisser la tête. Je lui caressais les cheveux. Je la sentais sangloter.

— Je ne veux pas être une de ces garces, dit-elle. Oh! Jake, il ne faut plus jamais parler de ça.

Nous quittâmes l'hôtel Montana. La femme qui dirigeait l'hôtel refusa de me laisser régler la note. La note avait été payée.

— Oh! ça va bien, va, dit Brett. Maintenant, ça n'a plus d'importance.

Nous nous rendîmes en taxi au Palace Hôtel. Nous y

déposâmes nos bagages et je fis retenir deux couchettes dans le Sud-Express pour le soir. Puis, nous allâmes au bar de l'hôtel prendre un cocktail. Nous nous assîmes sur de grands tabourets pendant que le barman agitait des Martini dans un grand gobelet en nickel.

— C'est drôle, la merveilleuse courtoisie qu'on trouve toujours dans les bars des grands hôtels, dis-je.

— Les barmen et les jockeys sont les seuls gens qui soient restés polis.

— Peu importe la vulgarité de l'hôtel, le bar est toujours agréable.

— C'est drôle.

— Les barmen sont toujours gentils.

— Tu sais, dit Brett, sans blague, il n'a que dix-neuf ans. Tu ne trouves pas que c'est extraordinaire?

Nous heurtâmes nos verres qui se trouvaient côte à côte sur le comptoir. Ils étaient couverts de buée fraîche. De l'autre côté de la fenêtre à rideau régnait la chaleur de l'été madrilène.

— J'aime une olive dans le Martini, dis-je au barman.

— Vous avez raison, monsieur. Voilà.

— Merci.

— J'aurais dû demander...

Le barman s'éloigna suffisamment pour ne plus pouvoir entendre notre conversation. Brett, laissant son verre debout sur le comptoir, avait aspiré un peu de Martini. Elle le prit ensuite. Après cette première gorgée, sa main était assez sûre pour pouvoir le lever.

— C'est bon. Il est gentil ce bar.

— Tous les bars sont gentils.

— Tu sais, au début, je ne le croyais pas. Il est né en 1905. Je faisais mes études à Paris à ce moment-là. Pense un peu.

— Tu veux que je pense à quelque chose?

— Ne fais pas l'idiot. Dis, tu veux lui payer un verre à la dame?

— Nous voudrions deux Martini.

— Comme tout à l'heure, monsieur?

- Ils étaient très bons.
Brett lui sourit.
- Merci, madame.
- Alors, à la tienne, dit Brett.
- A la tienne.
- Tu sais, dit Brett. Il n'avait connu que deux femmes avant moi. Il n'avait jamais aimé que les taureaux.
- Il a tout le temps devant lui.
- Je ne sais pas. Il croit que c'était moi, seulement, pas l'aventure en général.
- Eh bien! c'était toi.
- Oui, c'était moi.
- Je croyais que tu ne devais plus jamais en parler.
- Est-ce que je peux m'en empêcher?
- Ça s'échappera si tu en parles trop.
- Alors, je me contenterai de tourner autour du sujet. Sais-tu que je me sens assez satisfaite, Jake?
- Il y a de quoi.
- Tu comprends, ça vous donne une certaine satisfaction de penser qu'on a décidé de ne pas être une garce.
- Oui.
- C'est une espèce de succédané pour remplacer Dieu.
- Il y a des gens qui ont Dieu, dis-je. Il y en a même beaucoup.
- Il n'a jamais obtenu de bien bons résultats avec moi.
- Est-ce qu'on prend un autre Martini?
- Le barman mêla deux autres Martini et les versa dans des verres propres.
- Où allons-nous déjeuner? demandai-je à Brett.
- Le bar était frais. On pouvait sentir la chaleur dehors, à travers les vitres.
- Ici? demanda Brett.
- On ne mange pas bien ici, a l'hôtel. Connaissez-vous un endroit appelé Botin? demandai-je au barman.
- Oui, monsieur. Voulez-vous que je vous écrive l'adresse?
- Merci.
- Nous mangeâmes au premier étage, chez Botin. C'est un

des meilleurs restaurants du monde. Nous prîmes du cochon de lait rôti et bûmes du *Rioja alta*. Brett ne mangea pas beaucoup. Elle ne mangeait jamais beaucoup. Je m'offris un très gros repas et bus trois bouteilles de *Rioja alta*.

— Comment te sens-tu, Jake? me demanda Brett. Bon Dieu, ce que tu as pu manger!

— Je me sens très bien. Tu veux du dessert?

— Oh! Seigneur, non!

Brett fumait.

— Tu aimes manger, hein? dit-elle.

— Oui, dis-je. Il y a des tas de choses que j'aime faire.

— Qu'est-ce que tu aimes faire?

— Oh! dis-je, j'aime faire des tas de choses. Tu ne veux pas de dessert?

— Tu me l'as déjà demandé une fois, dit Brett.

— Oui, dis-je, c'est vrai. Prenons une autre bouteille de *Rioja alta*.

— Il est très bon.

— Tu n'en as pas bu beaucoup, dis-je.

— Si. Tu ne m'as pas regardée.

— Prenons deux bouteilles, dis-je.

Les bouteilles arrivèrent. J'en versai un peu dans mon verre, puis un verre pour Brett et ensuite je remplis mon verre. Nous trinquâmes.

— A la tienne, dit Brett.

Je vidai mon verre et m'en versai un autre. Brett mit sa main sur mon bras.

— N'essaye pas de te saouler, Jake, dit-elle. Tu n'en as pas besoin.

— Qu'en sais-tu?

— Non, dit-elle, ça ira, va.

— Je ne cherche pas à me saouler, dis-je. Je bois un peu de vin, tout simplement. J'aime boire du vin.

— Ne te saoule pas, dit-elle. Jake, ne te saoule pas.

— Si on allait se promener en voiture, dis-je. Tu veux faire un tour en ville?

— Oui, dit Brett, je n'ai pas vu Madrid. Il faudrait pourtant que je voie Madrid.

— Laisse-moi finir ça.

En bas, nous traversâmes la salle du rez-de-chaussée pour nous rendre dans la rue. Un garçon alla chercher un taxi. L'air était chaud et lumineux. En haut de la rue, il y avait une petite place avec des arbres et de l'herbe où les taxis stationnaient. Un taxi arriva avec le garçon sur le marche-pied. Je lui donnai un pourboire et dis au chauffeur où nous voulions aller. Puis, je m'installai près de Brett. Le chauffeur démarra. Je me calai au fond de la voiture. Brett s'approcha de moi. Nous étions assis tout près l'un de l'autre. Je l'enlaçai et elle se blottit confortablement contre moi. L'air était brûlant et lumineux, et les maisons étaient d'un blanc cru. Nous tournâmes dans la Gran Via.

— Oh! Jake, dit Brett, nous aurions pu être si heureux ensemble!

Devant nous, un agent en kaki réglait la circulation du haut de son cheval. Il leva son bâton. Le taxi ralentit brusquement, pressant Brett contre moi.

— Eh! oui! dis-je. C'est toujours agréable à penser.

BRODARD ET TAUPIN — IMPRIMEUR - RELIEUR
Paris-Coulommiers. — France.

05.406-VII-6-8175 - Dépôt légal n° 3022, 2^e trimestre 1963.

LE LIVRE DE POCHE - 4, rue de Galliéra, Paris.

LE LIVRE DE POCHE

FRANCIS AMBRIÈRE

693-694 Les Grandes Vacances.

JEAN ANOUILH

678 Le Voyageur sans bagages, suivi de Le Bal des voleurs.

748-749 La Sauvage suivi de L'Invitation au Château.

846 Le Rendez vous de Senlis suivi de Léocadia.

GUILLAUME APOLLINAIRE

771 Poemes.

ARAGON

59-60 Les Cloches de Bâle.

133-134 Les Beaux Quartiers.

768-69-70 Les Voyageurs de l'Impériale.

GEORGES ARNAUD

73 Le Salaire de la Peur.

JACQUES AUDIBERTI

911 Le Mal Court. L'effet Glapion.

MARGUERITE AUDOUX

742 Marie-Claire.

MARCEL AYMÉ

108 La Jument verte.

180 La Tête des Autres.

218 Le Passe-Muraille.

306 Clérambard.

451 Lucienne et le Boucher.

HENRI BARBUSSE

591 L'Enfer.

RENÉ BARJAVEL

520 Ravage.

MAURICE BARRÈS

773 La Colline Inspirée.

VICKI BAUM

167 Lac-aux-Dames.

181-182 Grand Hôtel.

323-324 Sang et Volupté à Bali.

HERVÉ BAZIN

58 Vipère au Poing.

112 La Mort du petit Cheval.

201-202 La Tête contre les Murs.

329 Lève-toi et marche.

407 L'Huile sur le Feu.

599 Qui j'ose aimer.

SIMONE DE BEAUVOIR

793-794 L'Invitée.

PIERRE BENOIT

1 Koenigsmark.

15 Mademoiselle de la Ferté.

82 La Châtelaine du Liban.

99 Le Lac salé.

117-118 Axelle suivi de Cavalier 6.

151 L'Atlantide.

174 Le Roi lépreux.

223-224 La Chaussée des Géants.

276 Alberte.

375 Pour Don Carlos.

408 Le Soleil de Minuit.

516-517 Erromango.

633 Le Déjeuner de Sousceyrac.

663 Le Puits de Jacob.

931 Le Désert de Gobi.

947 Monsieur de la Ferté.

GEORGES BERNANOS

103 Journal d'un Curé de Campagne.

186 La Joie.

227 Sous le Soleil de Satan.

271 Un Crime.

318 L'Imposture.

561 Nouvelle histoire de Mouchette.

595 Monsieur Ouine.

819-820 Les Grands cimetières sous la lune.

GEORGES BLOND

799-800 Le Survivant du Pacifique.

ANTOINE BLONDIN

- 230 Les Enfants du Bon Dieu.
651 L'Humeur vagabonde.
774-775 L'Europe buissonnière.
813 Un Singe en hiver.

LÉON BLOY

- 817-818 Le Désespéré.

HENRI BOSCO

- 557-558 Le Mas Théotime.

PIERRE BOULLE

- 715 Le Pont de la Rivière
Kwaï.

- 981 Un Métier de Seigneur.

ELIZABETH BOWEN

- 80-81 Les Cœurs détruits.

LOUIS BROMFIELD

- 126-127 Emprise.
187-188 La Colline aux Cyprès.
245-246 Mrs. Parkington.
369-370 Colorado.
378-379 La Folie MacLeod.
540-41-42 La Mousse.
829-830 Précoce Automne.

EMILY BRONTË

- 105-106 Les Hauts de Hurle-
Vent.

PEARL BUCK

- 242-243 Pivoine.
291-292 Pavillon de Femmes.
416 La Mère.
683-684 Un Cœur fier.
912 Vent d'Est, Vent d'Ouest.
961-962 Le Patriote.

SAMUEL BUTLER

- 204-205 Ainsi va toute Chair.

DINO BUZATTI

- 973 Le Désert des tartares.

JAMES CAIN

- 137 Le Facteur sonne tou-
jours deux fois.

ERSKINE CALDWELL

- 66 Le Petit Arpent du Bon
Dieu.
93 La Route au Tabac.

ALBERT CAMUS

- 132 La Peste.
406 L'Étranger.

FRANCIS CARCO

- 67 L'Homme traqué.
107 Brumes.
310 Jésus-La-Caille.
444 Rien qu'une Femme.
592 Les Innocents.
726 L'Homme de minuit.

FERREIRA DE CASTRO

- 982-983 Forêt vierge.

L.-F. CÉLINE

- 147-148 Voyage au bout de la
Nuit.
295-296 Mort à Crédit.
761-762 D'un Château l'autre.

BLAISE CENDRARS

- 275 Moravagine.
293 L'Or.
437-438 Bourlinguer.
535-536 L'Homme foudroyé.

GILBERT CESBRON

- 100 Notre Prison est un
Royaumé.
129 Les Saints vont en Enfer.

ANDRÉ CHAMSON

- 231 Les Hommes de la Route.
918-919 La Neige et la Fleur.

**ALPHONSE DE CHATEAU-
BRIANT**

- 269-270 La Brière.
880 Monsieur des Lourdines.

GABRIEL CHEVALLIER

- 252-253 Clochemerle.
801-802 Sainte-Colline.

PAUL CLAUDEL

- 980 L'Annonce faite à Marie.

CARLO COCCIOLI

- 511-512 Le Ciel et la Terre.
920-921 Le Caillou Blanc.

JEAN COCTEAU

- 128 Les Parents terribles.
244 Thomas l'Imposteur.
399 Les Enfants terribles.
854 La Machine infernale.

COLETTE

- 11 L'Ingénue libertine.
89 Gigi.
96 La Chatte.
116 La Seconde.
123 Duo suivi de Le Toutou-
nier.
193 Claudine à l'École.
213 Claudine à Paris.
219 Claudine en Ménage.
238 Claudine s'en va.
283 La Vagabonde.
307 Chéri.
341 La Retraite sentimentale.
373 Sido suivi de Les Vrilles
de la Vigne.
630 Mitsou.
763 La Maison de Claudine.

JOSEPH CONRAD

- 256 Typhon.

M. CONSTANTIN-WEYER

- 371 Un Homme se penche
sur son Passé.

A.-J. CRONIN

- 2 Les Clés du Royaume.
30 La Dame aux Œillets.
64 Sous le Regard des
Étoiles.
95 Le Destin de Robert
Shannon.
198 Les Années d'Illusion.
439 Le Jardinier espagnol.
549-50-51 Le Chapelier et son
Château.
652-653 Les Vertes Années.
898-899 L'Épée de Justice.

EUGÈNE DABIT

- 14 L'Hôtel du Nord.

ALPHONSE DAUDET

- 848 Les Lettres de mon
Moulin.
925 Le Petit Chose.

DANIEL-ROPS

- 71-72 Mort où est ta Victoire?
165-166 L'Épée de Feu.
937-938 L'Ame Obscure.

PIERRE DANINOS

- 154-155 Tout Sonia.
554 Les Carnets du Major
Thomson.

DAPHNÉ DU MAURIER

- 23-24 Le Général du Roi.
77-78 L'Auberge de la Jamaï-
que.
364-365 Ma Cousine Rachel.
529-530 Rebecca.

LUC DIETRICH

- 875 Le Bonheur des Tristes.

ROLAND DORGELES

- 92 Le Cabaret de la Belle
Femme.
189-190 Les Croix de Bois.
507 Le Château des Brouil-
lards.

JOHN DOS PASSOS

- 740-741 Manhattan Transfer.

DRIEU LA ROCHELLE

- 831-832 Gilles.

MAURICE DRUON

- 75-76 Les Grandes Familles.
614-615 La Chute des Corps.
896-897 Rendez-vous aux Enfers.

GEORGES DUHAMEL

- 731 Le Notaire du Havre.
872 Le Jardin des Bêtes
sauvages.
963 Vue de la terre promise.

ALEXANDRE DUMAS Fils

- 125 La Dame aux Camélias.

LAWRENCE DURRELL

- 993-994 Justine.

JEAN DUTOURD

- 195-196 Au Bon Beurre.
865 Les Taxis de la Marne.

PAUL ÉLUARD

- 1003-04 Poèmes.

WILLIAM FAULKNER

- 362-363 Sanctuaire.
501-502 Le Bruit et la Fureur.
753-54-55 Lumière d'août.

GEORGES FEYDEAU

581-582 Occupe-toi d'Amélie suivi
de La Dame de chez
Maxim.

EDNA FERBER

304-305 Saratoga.

F. SCOTT FITZGERALD

900 Gatsby le Magnifique.

FERNAND FLEURET

576 Histoire de la Bienheu-
reuse Raton, fille de joie.

YOLANDE FOLDÈS

254-255 La Rue du Chat-qui-
pêche.

ALAIN-FOURNIER

1000 Le Grand Maulnes.

ANATOLE FRANCE

481 La Rôtisserie de la Reine
Pédauque.

833 Les Dieux ont soif.

ANNE FRANK

287 Journal.

LÉON FRAPIÉ

490 La Maternelle.

PIERRE GASCAR

212 Les Bêtes suivi de Le
Temps des Morts.

ROMAIN GARY

878 Éducation Européenne.

MAURICE GENEVOIX

692 Raboliot.

C. V. GHEORGHU

172-173 La Vingt-cinquième
Heure.

YVES GIBEAU

236-237 Allons z'Enfants.

400-401 Les Gros Sous.

998 ... Et la fête continue.

ANDRÉ GIDE

6 La Symphonie pastorale.

152-153 Les Faux-Monnayeurs.

183 Les Caves du Vatican.

372 L'Immoraliste.

574 La Porte étroite.

621 Isabelle.

664 L'École des femmes suivi
de Robert.

JEAN GIONO

235 Un de Baumugnes.

327-328 Les Ames fortes.

382 Regain.

493-494 Que ma Joie demeure.

590 Colline.

710 Le Moulin de Pologne.

909 Le Serpent d'Etoiles.

JEAN GIRAUDOUX

175 Siegfried et le Limousin.

466 Bella.

945 La guerre de Troie
n'aura pas lieu.

RUMER GODDEN

164 Le Fleuve.

ELIZABETH GOUDGE

56-57 La Cité des Cloches.

113-114 L'Arche dans la Tem-
pête.

208-209 L'Auberge du Pèlerin.

449-450 La Colline aux Gentianes.

JULIEN GREEN

203 Le Voyageur sur la Terre.

214-215 Minuit.

272 Mont-Cinère.

361 Léviathan.

402 Moira.

504-505 Adrienne Mesurat.

575 Varouna.

828 Le Visionnaire.

GRAHAM GREENE

46 Le Troisième Homme.

104 La Puissance et la Gloire.

191-192 Le Fond du Problème.

326 Tueur à Gages.

425 Orient-Express.

661-662 Rocher de Brighton.

764-765 Les Naufragés.

903 Le Ministère de la Peur.

974 La Saison des pluies.

PAUL GUTH

503 Le Naïf aux 40 enfants.

KNUT HAMSUN

743-744 Vagabonds.

RENÉ HARDY

288 Amère Victoire.

THOMAS HARDY

184-185 Tess d'Urberville.

285-286 Jude l'Obscur.

ERNEST HEMINGWAY

16 L'Adieu aux Armes.

28-29 Pour qui sonne le Glas.

220 Le Soleil se lève aussi.

301 Les Neiges du Kili-
mandjaro.

333 50.000 Dollars.

380-381 Paradis Perdu.

946 Le Vieil Homme et la
Mer.**LOUIS HÉMON**

685 Maria Chapdelaine.

809 Monsieur Ripois et la
Némésis.**ÉMILE HENRIOT**

465 La Rose de Bratislava.

PHILIPPE HÉRIAT

37-38 Famille Boussardel.

234 Les Enfants gâtés.

537-538 L'Innocent.

923-924 Les Grilles d'Or.

JOHN HERSEY

249 Une Cloche pour Adano.

JEAN HOUGRON578-579 Tu récolteras la Tem-
pête.

631-632 Soleil au ventre.

665-666 Rage blanche.

759 Mort en Fraude.

887-88-89 Les Asiates.

950-951 La Terre du barbare.

RICHARD HUGHES330 Un Cyclone à la Ja-
maïque.**KATHRYN HULME**

939-940 Au risque de se perdre.

ALDOUS HUXLEY

31-32 Contrepoint.

346-347 Le Meilleur des Mondes.

634-635 Jouvence.

860-861 Marina di Vezza.

997 Le Génie et la Déesse.

J. K. HUYSMANS

725 Là-Bas.

PANAÏT ISTRATI

419 Kyra Kyralina.

HENRY JAMES

881 Washington Square.

ALFRED JARRY

838-839 Tout Ubu.

JAMES JOYCE

956-957 Gens de Dublin.

FRANZ KAFKA

322 La Métamorphose.

841 Le Procès.

NIKOS KAZANTZAKI

335-336 Alexis Zorba.

491-492 Le Christ recrucifié.

MARGARET KENNEDY5 La Nymphé au Cœur
fidèle.

109-110 L'Idiot de la Famille.

135-136 Solitude en Commun.

206-207 La Fête.

JOSEPH KESSEL

83 L'Équipage.

945 Le Lion.

RUDYARD KIPLING

313 Capitaines courageux.

344 La Lumière qui s'éteint.

723-724 Kim.

750 Stalky et Cie.

JOHN KNITTEL

84-85 Thérèse Étienne.

169-170 Amédée.

331-332 Via Mala.

417-418 Le Docteur Ibrahim.

539 Le Basalte bleu.

ARTHUR KÆSTLER

35 Le Zéro et l'Infini.

194 Croisade sans Croix.

383 Un Testament Espagnol.

467-468 La Tour d'Ezra.

PÄR LAGERKVIST

874 Barabbas.

ARMAND LANOUX

479-480 Le Commandant Watrin.

VALÉRY LARBAUD527 *Ferrina Marquez.***JEAN DE LA VARENDE**41 *Nez de Cuir.*265 *Les Manants du Roi.*876-877 *Le Centaure de Dieu.***D. H. LAWRENCE**62-63 *L'Amant de Lady Chatterley.*273-274 *Le Serpent à Plumes.***ROSAMOND LEHMANN**8 *L'Invitation à la Valse.*101-102 *La Ballade et la Source.*149-150 *Poussière.*199-200 *Intempéries.*281-282 *Le Jour enseveli.***GASTON LEROUX**509-510 *Le Fantôme de l'Opéra.***SINCLAIR LEWIS**258-259 *Babbitt.***RICHARD LLEWELLYN**232-233 *Qu'elle était verte ma Vallée.***ANITA LOOS**54 *Les Hommes préfèrent les Blondes.***FEDERICO GARCIA LORCA**996 *La Maison de Bernarda suivi de Les Noces de sang.***PIERRE LOÜYS**124 *Les Aventures du Roi Pausole.*398 *La Femme et le Pantin.*649 *Aphrodite.*803 *Les Chansons de Bilitis.***HORACE MAC COY**489 *On achève bien les Chevaux.***BETTY MAC DONALD**94 *L'Œuf et moi.***ALISTAIR MAC LEAN**904-905 *Les Canons de Navarone.*984-985 *H. M. S. Ulysses.***PIERRE MAC ORLAN**115 *Le Quai des Brumes.*321 *La Bandera.*415 *Marguerite de la Nuit.*733 *Le Chant de l'Équipage.*870 *A Bord de l'Étoile Matutine.***MAURICE MAETERLINCK**992 *La Vie des abeilles.***NORMAN MAILER**814-15-16 *Les Nus et les morts.***MALAPARTE**19-20 *Kaputt.*495-496 *La Peau.***ANDRÉ MALRAUX**27 *La Condition humaine.*61 *Les Conquérants.*86 *La Voie royale.*162-163 *L'Espoir.***THOMAS MANN**570-571 *La Montagne magique 1.*572-573 *La Montagne magique 2.***KATHERINE MANSFIELD**168 *La Garden-Party.***FÉLICIEN MARCEAU**284 *Les Élans du Cœur.***ROBERT MARGERIT**524 *Le Dieu nu.***JEAN MARTET**88 *Le Récif de Corail.*111 *Marion des Neiges.***ROGER MARTIN DU GARD**422-423 *Les Thibault tome 1.*433-434 *Les Thibault tome 2.*442-443 *Les Thibault tome 3.*463-464 *Les Thibault tome 4.*476-477 *Les Thibault tome 5.***SOMERSET MAUGHAM**17-18 *Le Fil du Rasoir.*424 *Archipel aux Sirènes.*521 *Le Sortilège malais.*560 *Amours singulières.*596-97-98 *Servitude humaine.*730 *La Passe dangereuse.*778 *Mr. Ashenden, agent secret.*867 *La Lune et 75 Centimes.*

GUY DE MAUPASSANT

- 478 Une Vie.
 583 Mademoiselle Fifi.
 619-620 Bel Ami.
 650 Boule de Suif.
 760 La Maison Tellier.
 840 Le Horla.
 955 Le Rosier de madame
 Husson.

FRANÇOIS MAURIAC

- 138 Thérèse Desqueyroux.
 251 Le Nœud de Vipères.
 359 Le Mystère Frontenac.
 580 Les Anges noirs.
 691 Le Désert de l'amour.
 796 La Fin de la Nuit.

ANDRÉ MAUROIS

- 90-91 Les Silences du Colonel
 Bramble *suivis des Dis-*
coures et des Nouveaux
Discours du Docteur
O'Grady.
 142 Climats.
 482-483 Le Cercle de Famille.
 810 Ni Ange, ni bête.
 975 Bernard Quesnay.

ROBERT MERLE

- 250 Week-end à Zuydcoote.
 688-689 La Mort est mon métier.

ARTHUR MILLER

- 700-701 Les Sorcières de Salem,
suivi de Vu du Pont.

MARGARET MITCHELL

- 670-71-72 Autant en emporte le
 vent, *tome 1.*
 673-74-75 Autant en emporte le
 vent, *tome 2.*

THYDE MONNIER

- 143-144 Fleuve.

NICHOLAS MONSARRAT

- 302-303 La Mer cruelle.

H. DE MONTHERLANT

- 43 Les Jeunes filles.
 47 Pitié pour les Femmes.
 48 Le Démon du Bien.
 49 Les Lépreuses.
 268 Les Bestiaires.

- 289 La Reine morte.
 397 Les Célibataires.
 553 Port-Royal.

ALBERTO MORAVIA

- 795 La Désobéissance.
 960 L'Amour conjugal.

CHARLES MORGAN

- 225-226 Fontaine.
 311-312 Sparkenbroke.
 470 Le Fleuve étincelant.

VLADIMIR NABOKOV

- 958-959 Lolita.

NICOLE

- 827 Les Lions sont lâchés.

ROGER NIMIER

- 413-414 Le Hussard bleu.

O'FLAHERTY

- 506 Le Mouchard.

OLIVIA

- 866 Olivia.

MARCEL PAGNOL

- 22 Marius.
 74 Fanny.
 161 César.
 294 Topaze.
 436 La Femme du Boulanger.

ALAN PATON

- 216-217 Pleure, ô Pays bien aimé.

ÉDOUARD PEISSON

- 257 Hans le Marin.
 518-519 Le Sel de la Mer.
 855 Parti de Liverpool...

JACQUES PERRET

- 308-309 Le Caporal épinglé.
 853 Bande à part.

JOSEPH PEYRÉ

- 280 Matterhorn.
 533-534 Sang et Lumières.
 610 L'Escadron blanc.
 922 Croix du Sud.

JACQUES PRÉVERT

- 239 Paroles.
 515 Spectacle.
 847 La Pluie et le beau temps.

MARCEL PROUST

- 79 Un Amour de Swann.

OLIVE PROUTY

260-261 Stella Dallas.

HENRI QUEFFelec

656 Un Recteur de l'île de Sein.

RAYMOND QUENEAU120 Pierrot mon Ami.
934 Zazie dans le Métro.**RAYMOND RADIGUET**119 Le Diable au Corps.
435 Le Bal du Comte d'Orgel.**M. K. RAWLINGS**

139-140 Jody et le Faon.

E. M. REMARQUE

197 A l'Ouest rien de nouveau.

JULES RENARD

910 L'Écornifleur.

ROMAIN ROLLAND42 Colas Breugnon.
734-735 Jean Christophe, tome I.
779-780 Jean Christophe, tome II.
806-807 Jean-Christophe, tome III.**MAZO DE LA ROCHE**12-13 Jalna.
52-53 Les Whiteoaks de Jalna.
121-122 Finch Whiteoak.
297-298 Le Maître de Jalna.
409-410 La Moisson de Jalna.
745-746 Jeunesse de Renny.
856-857 Le Destin de Wakefield.**CHRISTIANE ROCHEFORT**

559 Le Repos du Guerrier.

JULES ROMAINS279 Les Copains.
345 Knock.**EDMOND ROSTAND**

873 Cyrano de Bergerac.

ANDRÉ ROUSSIN141 La Petite Hutte *suivi de*
Lorsque l'Enfant paraît...
334 Bobosse *suivi de* Les
Œufs de l'Autruche.**FRANÇOISE SAGAN**

772 Bonjour Tristesse.

868 Un Certain Sourire.

935 Château en Suède.

A. DE SAINT-EXUPÉRY3 Vol de Nuit.
21 Pilote de Guerre.
68 Terre des Hommes.
177 Courrier Sud.**CECIL SAINT-LAURENT**156-157 Caroline chérie, tome I.
158-159 Caroline chérie, tome 2.**M. de SAINT PIERRE**171 La Mer à boire.
299-300 Les Aristocrates.
528 Les Écrivains.
586 Les Murmures de Satan.**ARMAND SALACROU**593-594 Histoire de rire *suivi de*
La Terre est ronde.**JEAN-PAUL SARTRE**10 Les Mains sales.
33 Le Mur.
55 La P... Respectueuse
suivi de Morts sans Sé-
culture.
160 La Nausée.
367 Le Diable et le Bon Dieu.
522-523 L'Age de Raison.
654-655 Le Sursis.
821-822 La Mort dans l'Âme.**NEVIL SHUTE**

686-687 Le Testament.

BETTY SMITH

452-53-54 Le Lys de Brooklyn.

JOHN STEINBECK26 Des Souris et des Hom-
mes.
44-45 Les Raisins de la Colère.
262-263 En un Combat douteux.**HAN SUYIN**314-315. Multiple Splendeur.
844-845 Destination Tchoungking.**P. J. TOULET**

882 Mon Amie Nane.

ELSA TRIOLET

698-699 Le Cheval Blanc.

HENRI TROYAT

325 La Tête sur les Épaules.

426 Le Vivier.
618 Faux-jour.
808 L'Araigne.

T'SERSTEVENS
616 L'Or du Cristobal.

ROGER VAILLAND
459 Les Mauvais Coups.
600-601 La Loi.
640-641 Drôle de Jeu.
986 325 000 Francs.

MAXENCE VAN DER MEERSCH
913 La Maison dans la Dune.
970-71-72 Invasion 14.

ROGER VERCEL
9 Capitaine Conan.
36 Remorques.
290 Au large de l'Eden.
704 Jean Villemeur.

VERCORS
25 Le Silence de la Mer.
210-211 Les Animaux dénaturés
suivi de La Marche à l'Étoile.

PIERRE VERY
567-568 Un Grand Patron.

PAUL VIALAR
266-267 La Grande Meute.

ALBERT VIDALIE
411 Les Bijoutiers du Clair
de Lune.
732 La Bonne Ferte.

JAKOB WASSERMANN
240-241 L'Affaire Maurizius.

MARY WEBB
65 Sarn.

H. G. WELLS
709 L'Homme invisible.
776-777 La Machine à explorer le
temps, *suivi de L'Île du
Docteur Moreau.*
871 La Guerre des Mondes.

FRANZ WERFEL
39-40 Le Chant de Bernadette.

OSCAR WILDE
569 Le Portrait de Dorian
Gray.

KATHLEEN WINSOR
4 Ambre.

VIRGINIA WOOLF
176 Mrs. Dalloway.

HERMAN WOUK
720-21-22 Ouragan sur D. M. S.
« Caine ».

RICHARD WRIGHT
130-131 Un Enfant du Pays.
264 Les Enfants de l'Oncle
Tom *suivi de Là-bas près
de la Rivière.*
811-812 Black-Boy.

MARGUERITE YOURCENAR
221-222 Mémoires d'Hadrien.

ÉMILE ZOLA
7 La Bête humaine.
34 Thérèse Raquin.
50-51 Nana.
69-70 La Faute de l'Abbé
Mouret.
87 Le Rêve.
97-98 L'Assommoir.
145-146 Germinal.
178-179 La Terre.
228-229 Au Bonheur des Dames.
247-248 Pot-Bouille.
277-278 Le Ventre de Paris.
316-317 La Débâcle.
349-350 La Curée.
384-385 La Conquête de Plassans.
429-430 L'Œuvre.
531-532 La Fortune des Rougon.
584-585 L'Argent.
681-682 Une Page d'amour.
797-798 La Joie de vivre.
901-902 Son Excellence Eugène
Rougon.
932-933 Le Docteur Pascal.

STEFAN ZWEIG
609 La Confusion des Senti-
ments.
716-717 La Pitié dangereuse.

948-948 Madame Solario.

VOLUMES PARUS ET A PARAÎTRE
DANS LE 2^e SEMESTRE 1963

JUILLET

JEAN DE LA VARENDE

Man' d'Arc.

JOHN STEINBECK

A l'Est d'Eden.

GILBERT CESBRON

Avoir été.

ROBERT BRASILLACH

Comme le temps passe.

STEFAN ZWEIG

Amok.

SEPTEMBRE

MORRIS WEST

L'Avocat du diable.

FRANÇOIS MAURIAC

Le Sagouin.

J. HASEK

Le Brave Soldat Chveik.

TENNESSEE WILLIAMS

Un Tramway nommé Désir suivi de
La Chatte sur un toit brûlant.

JEAN ANOUILH

Colombe.

NOVEMBRE

HENRI BOSCO

Malicroix.

BORIS PASTERNAK

Le Docteur Jivago.

BLAISE CENDRARS

Rhum.

VICKI BAUM

Prenez garde aux biches.

GUY DE MAUPASSANT

Fort comme la mort.

ROMAIN ROLLAND

L'Ame enchantée (t. I).

AOÛT

VIRGIL GHEORGHIU

La Seconde Chance.

MAZO DE LA ROCHE

La Naissance de Jalna.

JEAN GIRAUDOUX

Electre.

FRANÇOISE MALLET-JORRIS

Le Rempart des béguines.

PHILIPPE HÉRIAT

La Foire aux garçons.

MARC BLANCPAIN

La Femme d'Arnaud vient de
mourir.

OCTOBRE

ALPHONSE DAUDET

Contes du lundi.

JEAN GIONO

Le Chant du monde.

LAWRENCE DURREL

Balthazar.

FRANÇOIS MAURIAC

Le Baiser au lépreux.

DÉCEMBRE

ROMAIN ROLLAND

L'Ame enchantée (t. II).

FRANÇOISE SAGAN

Aimez-vous Brahms ?

PAUL VIALAR

La Rose de la mer.

AXEL MUNTHE

Le Livre de San Michele.

MALAPARTE

Le Soleil est aveugle.

PAUL CLAUDEL

L'Otage. Le Pain dur. Le Père
humilié.

LE LIVRE DE POCHE CLASSIQUE

H. DE BALZAC

356 La Duchesse de Langeais,
*suivi de La Fille aux yeux
d'or.*

543-544 La Rabouilleuse.
611 Une Ténébreuse affaire.

705-706 Les Chouans.

757-758 Le Père Goriot.

862-63-64 Illusions perdues.

952-953 La Cousine Bette.

989-990 Le Cousin Pons.

BARBEY D'AUREVILLE

622-623 Les Diaboliques.

BAUDELAIRE

677 Les Fleurs du mal.

BRANTOME

804-805 Les Dames Galantes.

CERVANTES

431-432 Nouvelles Exemplaires.

892-893 Don Quichotte *tome I.*

894-895 Don Quichotte *tome II.*

CHODERLOS DE LACLOS

354-355 Les Liaisons dangereuses.

B. CONSTANT

360 Adolphe *suivi de Cécile.*

CHARLES DICKENS

420-421 De Grandes Espérances.

DIDEROT

403 Jacques le Fataliste.

DOSTOIEVSKI

353 L'Éternel Mari.

388 Le Joueur.

695-96-97 Les Possédés.

825-826 Les Frères Karamazov,
tome I.

836-837 Les Frères Karamazov,
tome II.

941-942 L'Idiot *tome I.*

943-944 L'Idiot *tome II.*

ALEXANDRE DUMAS

667-68-69 Les Trois Mousque-
taires.

736-737 *Vingt Ans après tome I.*

738-739 *Vingt Ans après tome II.*

781-82-83 Le Vicomte de Brage-
lonne *tome I.*

784-85-86 Le Vicomte de Brage-
lonne *tome II.*

787-88-89 Le Vicomte de Brage-
lonne *tome III.*

790-91-92 Le Vicomte de Brage-
lonne *tome IV.*

906-07-08 La Reine Margot.

914-915 La Dame de Monsoreau
tome I.

916-917 La Dame de Monsoreau
tome II.

926-927 Les Quarante-cinq
tome I.

928-929 Les Quarante-cinq
tome II.

FLAUBERT

440-441 Bouvard et Pécuchet.

713-714 Madame Bovary.

TH. GAUTIER

707-708 Le Capitaine Fracasse.

GOBINEAU

469 Adélaïde *suivi de Ma-
demoiselle Irnois.*

555-556 Les Pléiades.

GOETHE

412 Les Souffrances du jeune
Werther.

GOGOL

472-473 Les Ames mortes.

HOMÈRE

602-603 Odyssée.

VICTOR HUGO

964-965 Les Misérables *tome I.*

966-967 Les Misérables *tome II.*

968-969 Les Misérables *tome III.*

MADAME DE LA FAYETTE

374 La Princesse de Clèves.

MACHIAVEL

879 Le Prince.

G. DE NERVAL

690 *Les Filles du feu suivi de Aurelia.*

NIETZSCHE

987-988 *Ainsi parlait Zarathoustra.*

1005 **OVIDE**

L'Art d'aimer.

PASCAL

823-824 *Pensées.*

PÉTRONE

589 *Le Satiricon.*

POE

484 *Aventures d'Arthur Gordon Pym.*

604-605 *Histoires extraordinaires.*

POUCHKINE

577 *La Dame de Pique.*

PRÉVOST (L'Abbé)

460 *Manon Lescaut.*

RIMBAUD

498 *Poésies complètes.*

SHAKESPEARE

485-486 *Trois Comédies.*

STENDHAL

357-358 *Le Rouge et le Noir.*

562-63-64 *Lucien Leuwen.*

766-767 *Lamiel suivi de Armance.*

851-852 *La Chartreuse de Parme.*

STEVENSON

756 *L'Île au Trésor.*

SUÉTONE

718-719 *Vies des Douze Césars.*

SWIFT

471 *Instructions aux Domestiques.*

TOLSTOI

366 *La Sonate à Kreutzer suivi de La Mort d'Ivan Ilitch.*

636-637 *Anna Karenine tome I.*

638-639 *Anna Karenine tome II.*

727 *Enfance et adolescence.*

TOURGUENIEV

497 *Premier Amour.*

VERLAINE

747 *Poèmes saturniens suivi de Fêtes galantes.*

VOLTAIRE

657-658 *Romans.*

VOLUMES PARUS et A PARAÎTRE DANS LE 2^e SEMESTRE 1963**ANDERSEN**

Contes.

BALZAC

Splendeurs et misères des courtisanes.

DICKENS

Monsieur Pickwick tome I

Monsieur Pickwick tome II.

ALEXANDRE DUMAS

Le Comte de Monte-Cristo tome I.

HOMÈRE

Illiade.

LAUTRÉAMONT

Les chants de Maldoror.

MOLIÈRE

Théâtre tome I.

Théâtre tome II.

EDGAR POË

Nouvelles Histoires extraordinaires.

RACINE

Théâtre tome I.

J.-J. ROUSSEAU

Confessions.

TACITE

Histoire.

TCHEKHOV

La Cerisaie suivi de La Mouette.

TOLSTOI

La Guerre et la Paix tome I.

La guerre et la Paix tome II.

J. VALLÈS

L'Enfant.

VERLAINE

La bonne chanson. Romances sans parler. Sagesse.



LE LIVRE DE POCHE
PARAIT
TOUTES LES SEMAINES

Le
LIVRE
de
POCHE



L.F.

IMPRIMÉ EN FRANCE